

A coté du Bonheur

I A coté du Bonheur. 1880.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

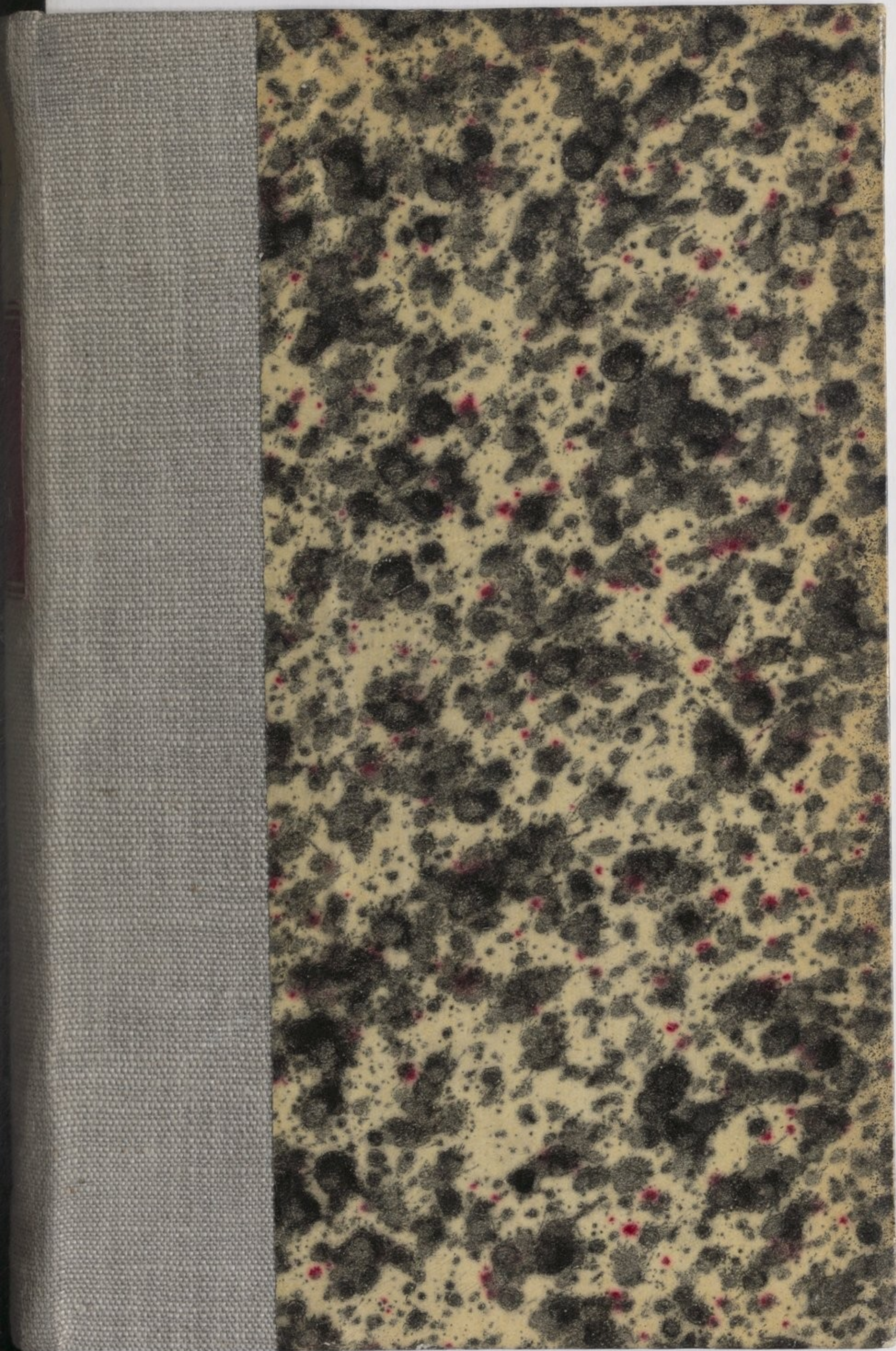
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

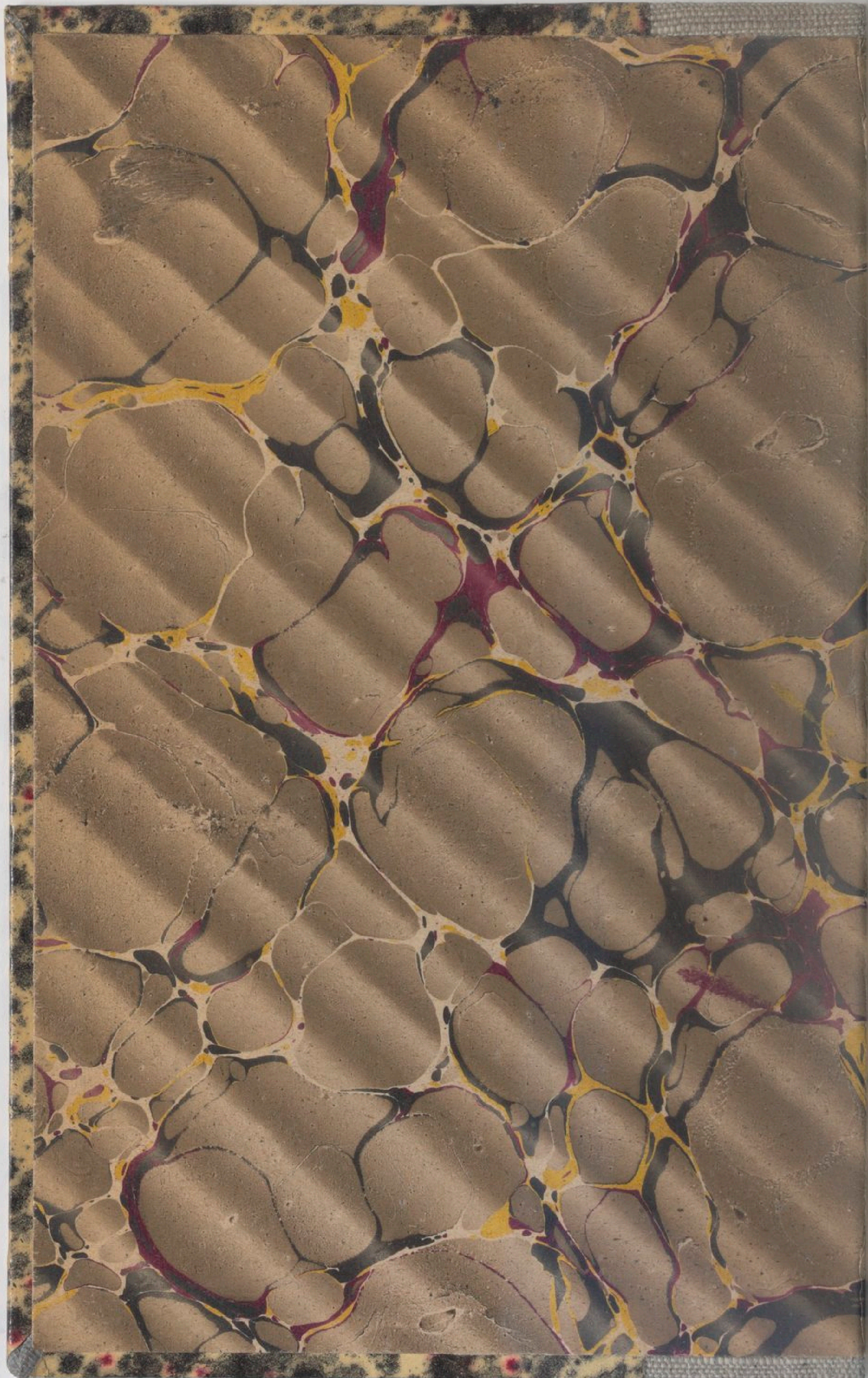
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

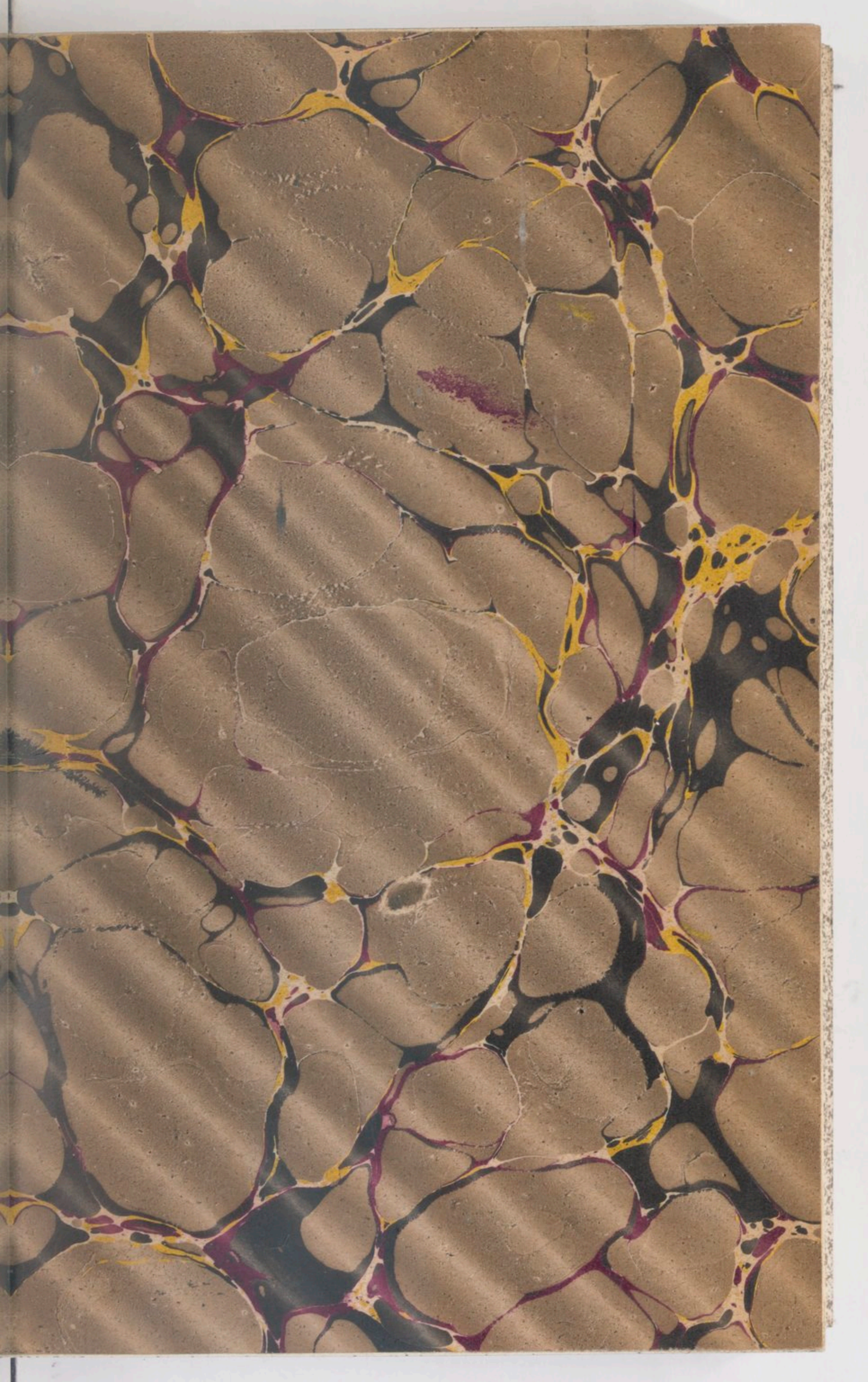
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

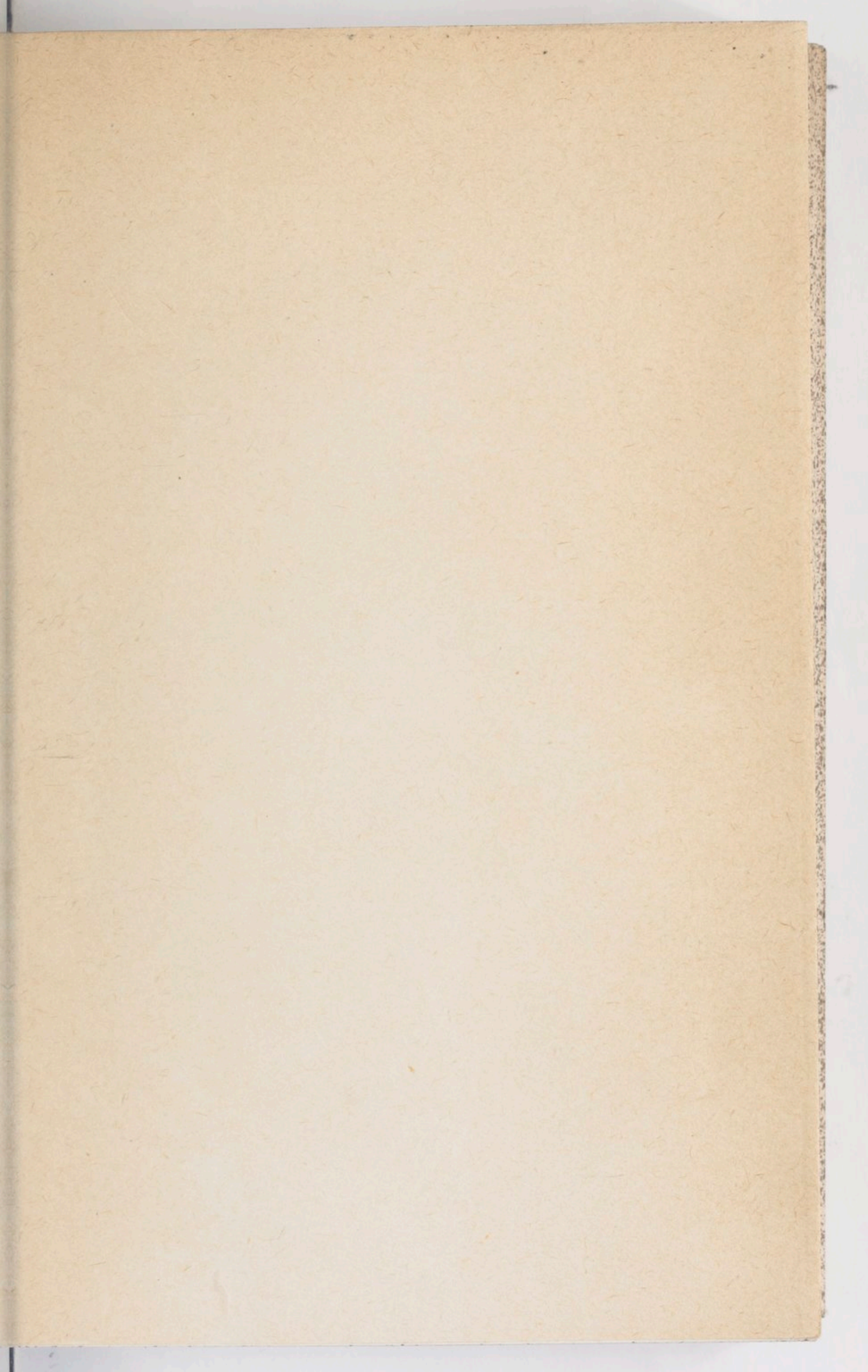
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

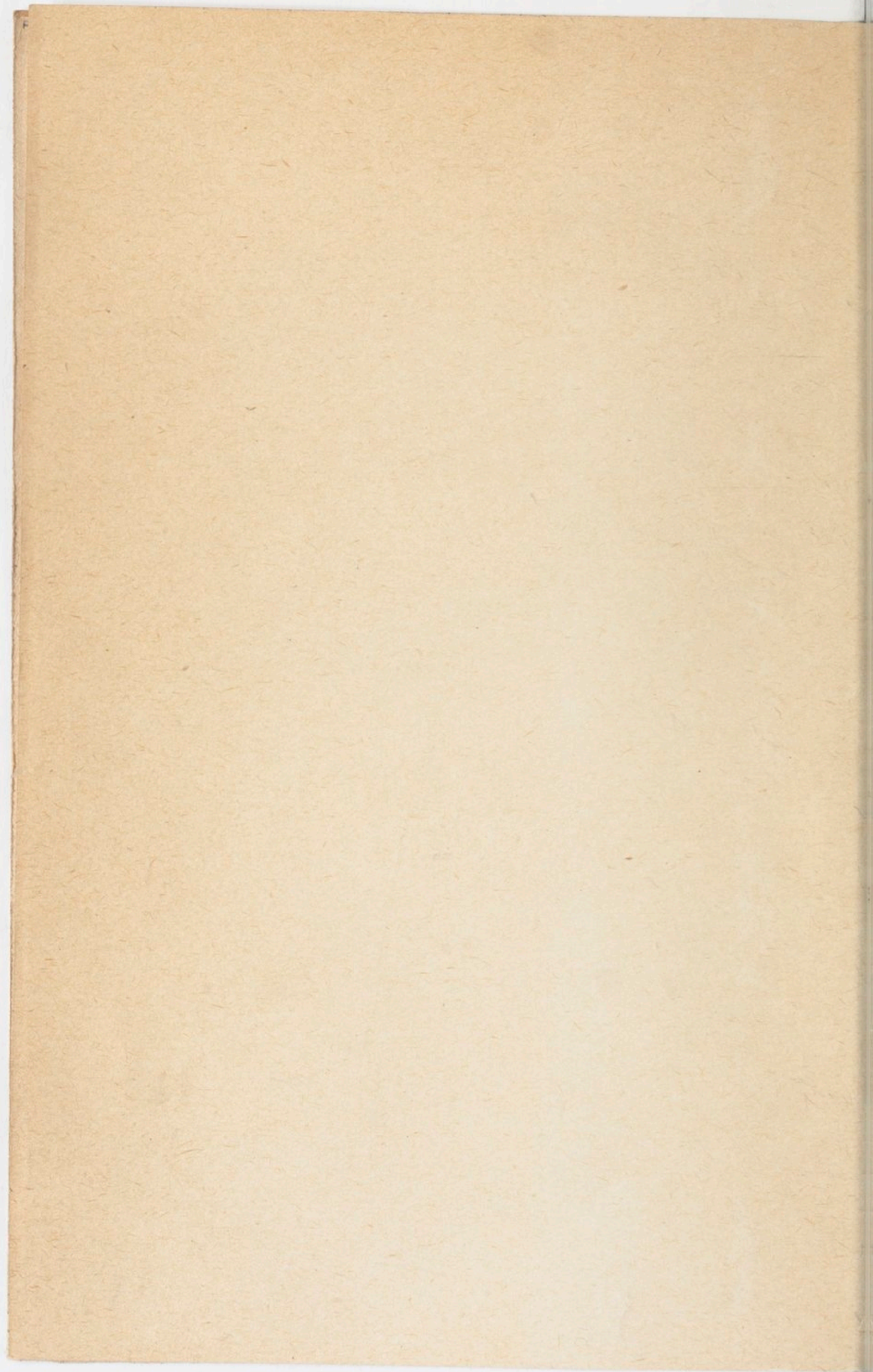
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.











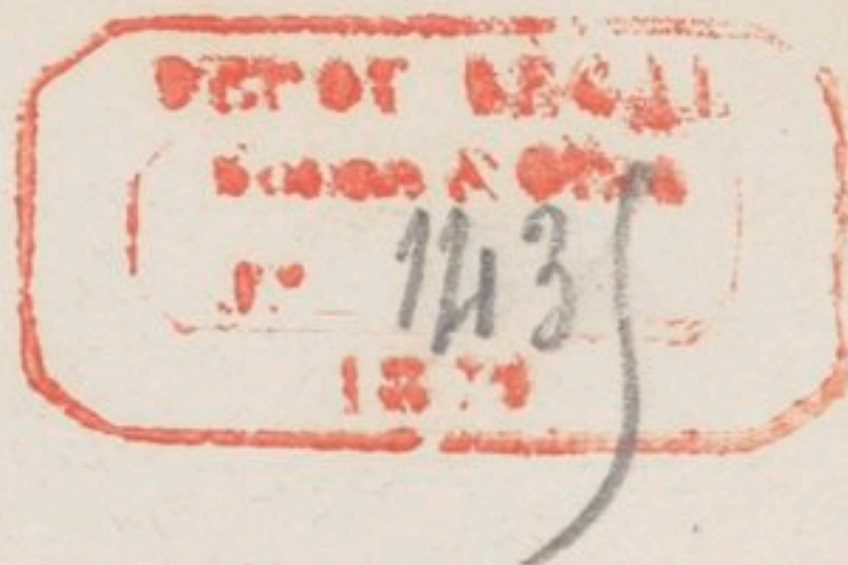
A COTÉ DU BONHEUR

1715

8° Y²

3608.

1843
113
113



A COTÉ
DU BONHEUR



All our life is mixed with death ;
And who knoweth which is best ?

E. BROWNING.



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1880

Droits de reproduction et de traduction réservés



1 COTE

DU BOUTILLER



PARIS

MAISON FONDÉE EN 1789
PAR M. DE LAUNAY
ET M. DE LAUNAY
ET M. DE LAUNAY

A COTÉ DU BONHEUR

All our life is mixed with death;
And who knoweth which is best?

E. BROWNING.

PREMIÈRE PARTIE

I

C'était par un des plus beaux jours de mai. Les courses venaient de finir et les Champs-Élysées étaient encombrés de brillants équipages. Devant la porte de l'ambassade de N... qui ouvrait sur l'avenue ses larges grilles et sa grande cour, un élégant phaéton s'arrêta non sans peine à cause de l'encombrement. Un jeune homme

en descendit et il gravissait rapidement l'escalier de l'ambassade, lorsqu'il faillit se heurter contre quelqu'un qui descendait.

— Quoi, c'est vous, M. de Fleynac? s'écria un homme assez âgé, avec un accent méridional des plus prononcés. Depuis quand êtes-vous à Paris? il y a longtemps qu'on ne vous y a vu!

Georges de Fleynac, reconnaissant un ancien ami de sa famille, répondit avec bonne grâce :

— J'ai fait un voyage de deux ans en Égypte et en Italie.

— Ah! et maintenant, vous allez revenir dans notre midi, j'espère? votre père va être ravi!

— Je l'attends prochainement.

— Très bien! vous allez sans doute rejoindre là-haut notre compatriote, votre amie d'enfance, madame d'Éricey?

— Non! je ne la savais même pas à Paris.

— Elle sera enchantée de vous revoir; nous parlions de vous ensemble tout à l'heure. A bientôt!

— A bientôt.

Et, libre enfin, le jeune homme franchit le dernier palier. En entrant il jeta un regard d'investigation dans les premiers salons, comme s'il se fût attendu à y rencontrer quelqu'un et il pénétra dans la pièce principale. Toutes les fe-

nêtres de cette pièce s'ouvraient sur un balcon, d'où l'on apercevait les Champs-Élysées, étincellants de soleil, pleins d'éclat et de gaieté.

D'un seul regard M. de Fleynac s'assura que la personne qu'il cherchait n'était pas là non plus. Un peu déçu en apparence, il salua la maîtresse de la maison et s'installa dans un coin, à demi caché par le battant d'une fenêtre ouverte.

Il s'assit et, malgré son attente impatiente, savoura l'ombre et la fraîcheur, si agréables après la lumière éclatante, le bruit et la poussière d'une journée de courses. Sa rêverie était toute rose, et comment ne l'aurait-elle pas été ? Celle qu'il s'attendait à rencontrer et dont il guettait l'entrée, c'était la fiancée de son choix, charmante et adorée ; elle allait venir, venir pour le retrouver, pour lui donner quelques-uns de ces heureux instants, goûtés sans mélange durant leur séjour en Italie et que le tourbillon de Paris rendait déjà plus rares.

Tout en rêvant, Georges laissait ses yeux errer au hasard, lorsque son regard tomba sur une personne placée très près de lui. La fenêtre les séparait seule ; sans cela, ils se seraient presque touchés !

C'était une jeune femme, assise sur un siège bas, les bras allongés sur les genoux et les yeux baissés ; son visage délicat, les lignes de son corps

souple et gracieux frappèrent le voyageur, par leur ressemblance avec ces statuettes et ces figures de femmes égyptiennes, dont il avait aimé et admiré la gracilité harmonieuse. Il s'étonna de retrouver ce type, si singulièrement exact, dans un salon de Paris et cette bizarrerie absorba toute son attention. Il regarda les mains étroites, les épaules tombantes et frêles, le corsage mince et pourtant arrondi, les hanches effacées, toute cette personne qui se dessinait avec grâce et simplicité, sous les rayures d'une étoffe blanche ; rien n'y manquait, pas même l'expression mélancolique des yeux, très longs, bordés de cils noirs et la forme délicate des lèvres rouges ; les cheveux et le teint s'écartaient seuls du modèle ; sous le chapeau de dentelle mêlée de fleurs on apercevait des bandeaux ondulés, aux reflets dorés et la carnation, un peu pâle, était d'une blancheur nacrée et vivante.

En étudiant ainsi sa voisine, Georges reconnaissait dans cette fille d'Osiris égarée à Paris quelque chose de déjà vu, qui réveilla des souvenirs confus. Tout à coup il se rappela ce que le vieil ami de son père lui avait dit dans l'escalier. Était-ce là, vraiment, la petite compagne de son enfance, la fille de ses chers voisins du Midi ? mais l'enfant maigre, ébouriffée, qu'il avait

quittée à seize ans, d'une laideur déplorable, avait-elle pu se transformer à ce point?

— Car elle est charmante ! se dit-il, non pas d'une beauté à effet, peut-être, mais plus on la regarde et plus elle est séduisante !

En ce moment, la jeune femme leva les yeux et les fixa sur le ciel bleu, où couraient de petits nuages roses.

— C'est elle ! pensa Georges, voilà ses yeux d'un vert olive presque noirs ; voilà cette expression de tendresse innocente et inconsciente, que mon père admirait et qui lui faisait trouver délicate celle qu'on appelait le petit singe, en dépit de ses disgrâces. Je vais lui parler.

Il se leva et s'approcha de la jeune femme.

— Je ne sais, madame, dit-il, si vous reconnaîtrez un ancien ami...

Elle tourna la tête ; son regard, surpris d'abord, se remplit d'émotion, presque de larmes, avec quelque chose de si douloureux et de si tendre, que Georges se sentit le cœur tout remué. Elle lui tendit naïvement les deux mains, sans songer à ceux qui les entouraient.

— C'est vous, enfin ! dit-elle d'une voix altérée, vous, notre cher bon ami du pays !

Un demi-sanglot, rapidement étouffé, lui coupa la parole.

Fort ému de cet accueil, Georges lui serra affectueusement les mains et s'assit auprès d'elle.

— Vous n'oubliez donc pas ce cher Midi, au milieu du monde et des fêtes de Paris ?

— Je l'aime toujours, et plus que jamais, maintenant qu'il garde tout ce que j'ai tant aimé !

— Oui ! répondit Georges très touché ; nos chers morts et nos absents sont là, Sténie.

Une larme tomba des longs cils baissés, sur la main fluette.

— Ah ! voilà enfin le comte Georges ! dit, avec un léger accent étranger, une voix qui fit tressaillir et lever en sursaut le jeune homme. Tout près de lui passait un groupe, composé d'une femme grande et forte, d'une belle jeune fille et d'un homme jeune encore.

C'était la jeune fille qui avait parlé et son accent indiquait le mécontentement ; son regard hautain et irrité rencontra le regard humide de madame d'Éricey et elle passa sans retourner la tête.

— Qui sont ces dames ? demanda Sténie.

— C'est madame de Laybach et sa fille ; et il ajouta avec un peu d'embarras :

— Il faut que je me sauve ; quand pourrai-je vous voir ? je vous croyais à la campagne.

— Pas encore ! vous me trouverez toujours

chez moi avant quatre heures, vous savez : Cours-la-Reine ?

— Oui ! à bientôt.

Le jeune homme lui serra la main et alla rejoindre la belle personne dont il avait senti instinctivement la colère. Ce fut dans la salle à manger qu'il la retrouva. Un buffet offrait aux invités les rafraîchissements d'un lunch à l'anglaise. Trois ou quatre jeunes gens entouraient mademoiselle de Laybach ; elle causait et riait avec cette liberté qui fait aisément reconnaître l'étrangère parmi les jeunes Parisiennes. Lorsque Georges arriva, la jeune fille venait de remettre à l'un de ses compagnons son assiette vide et prenait des mains d'un second un verre de champagne. Mais ses yeux, pleins de flammes, se tournaient vers celui qui l'avait amenée et leur expression n'était pas faite pour plaire à M. de Fleynac ; elle s'en douta peut-être, car elle se fit aussitôt, pour son fiancé, tendre et caressante.

Elle se tourna vers lui et lui dit à demi-voix, du ton le plus affectueux :

— C'est donc ainsi que vous m'attendiez, méchant ! Lorsque j'arrive, pensant vous trouver inquiet de mon absence, je vous vois auprès d'une jolie femme qui pleure ! et vous étiez fort ému, encore !

— Mon émotion était bien naturelle, répondit Georges apaisé (un homme est toujours flatté d'une apparence de jalousie chez la femme qu'il aime), j'étais avec madame d'Éricey, cette amie d'enfance dont je vous ai souvent parlé. Nous ne nous étions pas revus depuis des pertes cruelles.

— Triste conversation pour un retour de courses !

Mademoiselle de Laybach leva légèrement les épaules et vida son verre de champagne. Le jeune homme auquel elle avait témoigné tant de sympathie s'avança, pour la débarrasser de son verre.

— Merci ! dit-elle en souriant. Georges, le duc de Sauves. Duc, M. de Fleynac.

Le duc tendit la main avec empressement ; Georges fut bien obligé de la prendre. Mais il le fit trop froidement, pour que le contraste passât inaperçu.

— Votre nom est souvent venu jusqu'à moi, dit gracieusement le duc. Nos provinces se touchent et la famille de Fleynac est tellement adorée dans son pays, que le bruit en pénètre chez nous !

Georges s'inclina. Il n'eût pu rendre ce compliment ; la réputation des de Sauves n'était pas précisément du même genre !

Après quelques paroles échangées avec la jeune fille, le duc s'en alla. Mademoiselle de Laybach se retourna vivement vers Georges.

— Qu'est-ce qui vous prend ? lui demanda-t-elle, contrariée, je vous présente le duc et vous le recevez ainsi !

— Depuis quand cette nouvelle connaissance, Hélène ?

— Nous l'avons connu à Florence et, tout à l'heure, il nous a sorties d'un embarras de voitures. Qu'avez-vous contre lui ?

— Le duc de Sauves n'est pas de ceux que je voudrais voir dans votre intimité, Hélène. Vous arrivez à Paris et ne pouvez vous douter de sa réputation ici. Si vous y étiez depuis plus longtemps je n'aurais pas à vous prévenir, tant elle est connue !

— Que vous êtes difficile !

Hélène prit un air boudeur.

— Je ne passe pas, en général, pour cela ! dit Georges en riant. Mais ne détournez pas vos beaux yeux de moi, lorsque j'ai failli me faire écraser, pour me rendre plus tôt ici !

— Oui ! pour retrouver cette dame fluette.

— Dont j'espère bien vous faire faire la connaissance au plus vite !

Une moue significative d'Hélène.

— Je croyais que vous en auriez le désir après ce que je vous avais raconté de nos rapports de famille et de notre ancienne amitié. Vous savez qu'elle a été comme une sœur pour moi, comme une fille pour mon père. Sa position dans le monde, la considération dont elle est entourée....

— Ah ! vous avez rejoint Hélène ? dit la mère de celle-ci en s'approchant. De qui parliez-vous ?

— De madame d'Éricey que je viens de quitter. Hélène ne paraît pas se soucier de la connaître.

— Quelle folie ! justement, on me parlait de cette dame, tout à l'heure. Elle est très bien posée et très admirée. Présentez-nous vite, cher !

Madame d'Éricey passait, précisément, au bras d'un vieux général et fit, de la main, un signe d'adieu à Georges. Celui-ci fut aussitôt près d'elle.

— Permettez-moi, lui dit-il, de vous présenter madame et mademoiselle de Laybach. Ce sont des amies, pour lesquelles je vous demanderai une bienveillance particulière.

— Vos amis sont toujours assurés de ma bienveillance, répondit-elle. Général, voulez-vous m'attendre un instant ?

Elle dégagea son bras et fit quelques pas au devant des dames que Georges lui amenait.

— Je suis heureuse de me rencontrer avec des amies de M. de Fleynac, dit-elle à madame de Laybach. Je regrette d'être obligée de me retirer si promptement. Mais il me dira où je puis aller vous chercher et...

— Oh! Georges nous mènera chez vous! dit la mère. Hélène sera enchantée.

— Oh! enchantée! répéta Hélène.

Madame d'Éricey, surprise du ton singulier de la jeune fille, leva les yeux sur elle, comme pour en chercher l'explication. Cette beauté régulière et brillante la frappa d'admiration. Des traits purs, dignes de la sculpture, des yeux superbes, couleur de turquoise, un teint éblouissant, un visage ovale, dont le seul défaut était un menton un peu fort, une grande et belle taille dans toute la splendeur de la jeunesse épanouie, expliquaient assez cette sensation de Sténie.

— Quelle belle personne! se dit-elle involontairement. Cependant, elle ne ressentit pas ce charme que fait éprouver d'ordinaire la vraie beauté. Cela tenait-il à l'expression sarcastique, presque hostile de ces lèvres moqueuses, de ces prunelles claires? Madame d'Éricey n'eut pas le temps de s'en rendre compte; car, au même moment, une émotion soudaine lui fit oublier tout le reste.

M. de Fleynac s'était avancé près d'Hélène ; la tendre admiration, exprimée par sa physionomie, ne pouvait laisser aucun doute sur la nature de ses sentiments.

La jeune femme eut un léger frisson et son teint pâle pâlit encore. Mais, elle fit un pas en avant et tendit la main à la jeune fille, avec quelque chose de si bon et de si simple à la fois, que celle-ci en fut touchée. Au moins y répondit-elle plus gracieusement que son attitude ne l'eût fait supposer un instant auparavant.

— A bientôt ! dit madame d'Éricey.

Elle rejoignit le général et s'éloigna avec lui.

II

Le mois de mai finissait agréablement. Il faisait déjà chaud. Paris était charmant, paré de fleurs, égayé par les toilettes de printemps. Le bruit, le tourbillon, étaient dans tout leur brio, aux Champs-Élysées. Mais le Cours-la-Reine, avec ses allées ombreuses et la Seine qui le borde, se trouve moins à la portée des promeneurs ; tout y respirait le calme frais et paisible, si agréable en été. Un souffle léger venait de la rivière et agitait mollement les arbustes fleuris

d'un beau jardin en terrasse, préservé par sa balustrade des regards indiscrets.

Ce joli coup d'éventail arrivait jusqu'à madame d'Ericey. Elle lisait, assise près d'une porte-fenêtre ouverte sur le jardin. Un store, rayé de bleu, couvrait d'ombre les marches du perron et répandait une douce demi-teinte dans le salon où elle se tenait, salon d'été rempli de divans, de fauteuils de toutes formes. Quelques rayons de lumière égarés y faisaient resplendir des paillettes d'or sur les objets précieux, ornements des petites tables basses éparses çà et là, ou chatoyer la fine porcelaine des grands vases aux feuillages élégants.

Sténie lisait, ou elle avait lu. Son livre reposait sur ses genoux et son regard se fixait, sans les voir, sur les touffes de lilas. La porte s'ouvrit et un grand jeune homme, en veste du matin, en chemise de couleur, entra le cigare à la bouche ; d'un air indolent et fatigué, il vint s'asseoir en face de la jeune femme.

— Bonjour, Félix, dit-elle, non sans quelque surprise. Vous voilà donc de retour ?

— Oui, un pari au club.... Assommant ! Diable de chaleur ! assez bon, pourtant, chez vous !

— Le jardin et la rivière rendent la température supportable. J'aimerais mieux être à la

campagne, cependant. Quand pourrai-je m'installer à Celles ?

Le jeune homme, qui n'était autre que M. d'Éricey, leva faiblement les épaules et ne répondit rien.

La femme eut un éclair dans les yeux; mais elle reprit avec douceur :

— Six mois de Paris et ce temps m'ont réellement fatiguée. Je voudrais changer d'air, aller respirer un peu.

M. d'Éricey se leva, évidemment contrarié et se mit à examiner un plat d'émail cloisonné.

— Impossible ! dit-il enfin. La maison est pleine d'ouvriers... un bouleversement complet, odeur de peinture très malsaine, impossible !

— Ah ! vous faites des réparations ? je l'ignorais.

— Des raccords, des nettoyages, murmura-t-il, puis rompant ce discours :

— Dites donc ! n'avez-vous pas, par là, des étoffes d'Orient, que je vous ai données, il y a quelques mois ?

— Il y a deux ans ! fit remarquer Sténie assez tristement.

Son mari ne releva pas ce mot.

— J'en aurais besoin, faites-les-moi voir.

Madame d'Éricey sonna. Sur son ordre une femme de chambre déposa un tas de gazes et de

soies sur le divan. M. d'Éricey les souleva, les considéra attentivement et en choisit une où des raies bleues se détachaient sur un fond blanc par des fils d'or et d'argent; l'ensemble avait cet éclat doux et harmonieux, que les Orientaux savent si bien rendre; il la mit de côté, y joignit un tapis brodé et repoussa le reste.

— Je prendrai cela, vous n'en faites rien? dit-il d'un air embarrassé, j'ai perdu un pari avec notre voisine madame de Saron... vous savez?

— Eh, mon Dieu! à son âge, que fera-t-elle de cette jolie gaze?

— Que m'importe? s'écria M. d'Éricey d'un air irrité.

Et prenant ses étoffes sous son bras, il se dirigea vers la porte.

— Félix, dînez-vous ici ce soir? demanda sa femme, repartez-vous tout de suite?

— Je pars ce soir et je dîne au club.

— C'est que M. de Fleynac, notre ancien ami, est revenu de son voyage. J'aurais voulu l'inviter.

— Eh, qui vous en empêche? invitez qui vous voulez, ma chère. Qui vous gêne? pas moi, bien sûr!

Une peine contenue se peignit sur les traits de la jeune femme.

— Mais vous n'y serez pas, reprit-elle, et pour la première fois...

— Ça dépend... pour Fleynac... bien vu au club ; si vous m'avertissez à temps, dans la semaine qui vient.

— Mardi vous irait-il ?

— Peut-être, je vous le ferai savoir. Adieu ! amusez-vous bien.

Il lui fit un signe des doigts et sortit.

Madame d'Éricey se rassit tristement, une pâleur plus mate envahit son visage délicat et ses mains se croisèrent nerveusement ; il n'y avait pourtant rien de nouveau pour elle, dans la froideur ennuyée de son mari, dans la séparation complète, si clairement indiquée par les phrases qu'ils venaient d'échanger. Ils étaient mariés depuis trois ans, et dès les premiers mois d'une union où tout semblait réuni pour assurer le bonheur, madame d'Éricey avait dû renoncer à toute illusion. Mais peut-être, avant de continuer cette histoire, ferons-nous bien de remonter un peu en arrière et de raconter au lecteur comment Sténie de Santis était devenue madame d'Éricey.

III

Sténie de Santis n'avait point connu les premières joies de l'enfance. Son père était un homme d'une intelligence remarquable, qui ai-

mait avec passion les occupations sérieuses, mais qui se laissait volontiers absorber par ses travaux. Sa mère au contraire, jolie comme les amours, ne rêvait que plaisirs et distractions mondaines ! être entourée d'hommages et de flatteries, dans les réunions les plus élégantes de Paris, lui semblait la seule vie supportable. Aussi l'union de M. et de madame de Santis n'avait-elle pas été heureuse, et lorsque après quelques années d'une vie dissipée M. de Santis jugea prudent d'enlever sa femme à des dangers qu'il n'avait peut-être pas assez soigneusement écartés d'elle, de tristes malentendus avaient déjà séparé leurs cœurs et leurs habitudes. En même temps la santé de madame de Santis, depuis longtemps menacée par une maladie organique, n'avait pas résisté à cette existence de plaisirs et de fatigues. Elle arriva déjà faible et souffrante au château des Roques que son mari possédait dans un département du Midi, et bientôt il fut évident pour tout le monde, excepté pour elle, que ses forces déclinaient rapidement. M. de Santis l'entoura des soins les plus affectueux et s'efforça de la consoler et de la distraire.

Dans l'existence de ces deux êtres qui, sans se l'avouer, souffraient l'un par l'autre, une petite fille de sept ans aurait dû tenir une grande

place, puisqu'elle était leur unique enfant ; mais une fatalité déplorable la reléguait au dernier plan. L'enfant était maigre, noire et disgracieuse. Elle avait les épaules étroites, les bras longs et minces comme des pattes d'araignée, sa bouche paraissait grande et on ne voyait pas ses yeux, tant elle les levait peu. Ses mouvements étaient gauches et les jolies toilettes, inventées pour elle par sa mère, lui donnaient l'air d'un singe habillé. On peut imaginer son succès dans un cercle élégant. Aussi après deux ou trois essais, fut-elle renvoyée dans la *nursery* où le petit monstre, comme l'appelait sa mère, trouvait heureusement une tendresse et un dévouement absolus dans sa bonne anglaise, Sarah. Quant à son père, absorbé dans ses préoccupations et ses études, une enfant de cet âge n'existait en quelque sorte pas pour lui.

L'enfance de Sténie se serait peut-être écoulée tout entière dans la *nursery*, si dans le voisinage des Roques, M. de Santis n'avait eu un ami. Bien qu'il fût un campagnard endurci, le comte de Fleynac avait conservé le goût des choses de l'esprit ; il était veuf. Son fils achevait son éducation à Paris. La terre de la Belourde n'était séparée de celle des Roques que par la rivière. Rien ne l'empêchait donc d'apporter à ce triste

intérieur, où se mourait la jeune femme, le secours de son amitié. Il y devint bientôt presque indispensable et la présence de cet ami dévoué semblait dissiper les nuages que la vie avait élevés entre les deux époux. En même temps, M. de Fleynac s'était pris d'une tendre pitié pour la petite fille, tenue au loin comme une paria; il ne quittait jamais le château des Roques sans trouver moyen de voir celle qu'il appelait dans le patois du pays *petite Mouni* (petit singe). L'enfant, délaissée par les siens, montra bien alors que son pauvre petit cœur n'était dépourvu ni de gratitude ni de sentiment.

Chaque fois que le comte sortait de chez madame de Santis, il trouvait la petite qui attendait assise sur une marche du perron; ni la chaleur, ni la longueur de l'attente ne parvenaient à la lasser; dès qu'elle l'apercevait, elle se précipitait pour se suspendre à sa main. Suivis de Sarah, ils descendaient vers la rivière; une pente rapide les menait au bac, à travers un bois de chênes et de buis séculaires. Sténie causait alors ouvertement et, cependant, avec une réserve et un tact singuliers dans un enfant. Jamais elle ne faisait d'allusion à la solitude où on la laissait. Mais, si un hasard amenait le nom de sa mère dans la conversation, une légère rougeur se ré-

pandait sur son petit visage pâle et elle perdait pour quelque temps sa gaieté.

Un jour, en accompagnant jusqu'à la porte le vieil ami, comme on appelait le comte, M. de Santis trouva sa fille sur le perron. La petite voulut s'échapper ; M. de Fleynac la tenait déjà par la main, M. de Santis la prit par l'autre et elle descendit ainsi la montagne, sans se mêler à la conversation.

En revenant, comme elle marchait silencieuse auprès de son père, celui-ci s'avisa de lui dire le nom d'une fleur et ses propriétés. Pour la première fois, l'enfant leva sur lui deux yeux ouverts et vivants ; sa physionomie en fut transformée, comme par enchantement.

— Elle n'est pas si mal ainsi ! se dit le père. Lorsqu'il la congédia à la porte, elle se souleva sur ses petits pieds pour lui donner un baiser timide, mais très tendre, et il en ressentit une douceur inattendue.

Bientôt, il ne manqua pas une de ces promenades de chaque jour, vers l'embarcadère du bac ; la petite Mouni ne savait plus avec lequel de ses protecteurs elle préférerait se trouver. Une expression de gaieté et de bonheur sans nuage rendit à sa pauvre petite figure plus de jeunesse et de charme. On put en voir le reflet sur le visage de M. de Santis.

Les épreuves de celui-ci devenaient, pourtant,

de plus en plus douloureuses. Sa femme allait s'affaiblissant et quelque chose de la vérité semblait parfois apparaître à son esprit troublé. Tantôt en proie à des terreurs nerveuses, tantôt livrée à des espérances non moins navrantes, elle accablait de ses caprices maladifs celui dont elle s'était longtemps détachée. Les moments où il pouvait sortir avec sa fille devinrent bientôt pour M. de Santis un véritable besoin ; les paysans, en le rencontrant avec l'enfant qui sautait autour de lui, disaient avec leur bon sens naïf :

— Le pauvre Monsieur, pécaïré ! son bon ange est avec lui !

Sténie devait exercer, à son insu, une influence plus grande encore.

Un jour, sa mère se trouva en meilleure disposition. M. de Santis était retenu par une affaire ; elle eut l'idée de faire appeler la petite. Sténie moins comprimée, épanouie par les deux affections qui lui rendaient la vie si douce, se laissa aller à son babil naturel ; la malade parut y prendre plaisir et dit même en riant :

— Il me semble que ce petit singe devient plus gentil.

Et embrassant la petite, elle lui demanda un verre d'eau, placé sur la table. Sténie l'apportait avec précaution, lorsqu'un cri étouffé de sa mère

l'arrêta court : la pauvre femme, livide et à moitié pâmée, était renversée sur sa chaise longue, un spasme affreux lui ôtait la respiration ; elle eut encore la force de faire un signe de la main vers la sonnette. Malgré son effroi, l'enfant ne perdit pas la tête et tira le cordon. Sarah et une autre femme accoururent, on employa les remèdes nécessaires et madame de Santis se trouva soulagée.

Mais ses nerfs étaient ébranlés ; elle avait senti, dans cette crise, le souffle de la mort, une crainte vague s'était emparée de son imagination. Quand ses femmes se furent retirées, elle se prit à verser des larmes, en disant :

— Mourir ! c'est affreux, c'est horrible !

— Mais non, maman, dit une petite voix, tout près d'elle, ce n'est pas si terrible ! Le bon Dieu est là pour vous aider et on va près de lui, où on est bien mieux qu'ici.

Madame de Santis souleva sa tête et vit Sténie qui la regardait de ses grands yeux émus et pleins de conviction. Très troublée, elle lui demanda :

— Qui t'a dit cela ?

— Sarah et le catéchisme ; et puis M. le curé à l'église. Et c'est vrai ! Car, l'autre jour, nous sommes allées chez la vieille mère Jeanne, qui était bien malade ; ses enfants l'entouraient

en pleurant et elle leur disait : « Ne pleurez pas, pécaïrés. Je m'en vais contente. Le bon Dieu et sa mère me donnent du cœur et vont me faire heureuse là-haut ! » M. le curé la bénissait et elle avait l'air bien tranquille !

— Sarah ! Sarah ! s'écria la malade, emmenez-la !

Quand Sarah sut ce qui s'était passé, elle soupira et ne gronda pas la petite.

Ce germe, qui semblait tombé sur la pierre aride, produisit des fruits inespérés. Un matin, le curé du village, un digne et saint prêtre, fut appelé auprès de madame de Santis. Sans doute, la pauvre malade trouva là quelques consolations. Ces visites devinrent fréquentes et longues. Un apaisement sensible se fit dans ce cerveau ébranlé. Des relations meilleures s'établirent entre le mari et la femme. Une détente générale donna plus de douceur aux réunions, où Sténie fut souvent admise et la santé de la malade parut se raffermir un peu.

Un beau soir de septembre, — le ciel était pur comme un saphir, et l'air aussi doux qu'en été, — madame de Santis voulut faire quelques pas sur la terrasse plantée de fleurs, qui dominait la rivière. Le crépuscule, animé des derniers reflets du soleil disparu, éclairait encore la campagne. Le bac traversait sans bruit les ondes bleues.

Sur l'autre rive, le village se perdait à moitié dans l'ombre violette des montagnes. Une fauvette chantait dans le bois, les fleurs embaumaient. Madame de Santis soupira et dit :

— C'est bon ! cela fait du bien !

Un instant après, elle vit revenir le bac et débarquer une figure bien connue.

— Voilà le vieil ami, dit-elle à son mari. Allez à sa rencontre ; moi, je rentre.

M. de Santis la ramena à sa chaise longue et elle murmura, en s'y étendant :

— Je suis vraiment mieux, aujourd'hui !

Lorsque son père rentra, il vit, avec surprise, l'enfant agenouillée devant le canapé, la tête inclinée sur ses petites mains jointes. Il s'approcha et Sténie lui dit tout bas :

— Maman dort. Nous avons prié Dieu ensemble.

Un cri échappa à M. de Santis. L'enfant se sentit enlevée dans les bras de M. de Fleynac, qui la transporta dans la pièce voisine. Il la remit à Sarah et retourna au salon.

Toutes les sonnettes s'agitaient. Les domestiques couraient de côté et d'autre. Sarah emporta la petite dans sa chambre et la berça sur ses genoux. L'enfant ne disait rien, ne faisait pas de questions.

Enfin, M. de Fleynac entra et vint baiser

Sténie tendrement sur le front. Elle leva vers lui des yeux voilés et sérieux.

— Est-ce qu'elle est au ciel ? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, mon enfant. Elle est heureuse. Priez Dieu qu'il nous réunisse un jour à elle !

— C'est ce qu'elle m'a fait dire avant de s'endormir et elle a ajouté : Amen !

M. de Fleynac l'embrassa de nouveau, en cachant ses larmes. Il allait retrouver l'ami chez qui cette mort soudaine ravivait tant de plaies et auquel ses consolations étaient si nécessaires.

IV

Bien des années s'étaient écoulées et Sténie avait grandi au château des Roques. Depuis la mort de sa femme, M. de Santis ne quittait plus le Midi. Il s'absorbait dans ses travaux littéraires et dans le soin de l'éducation de sa fille.

Là encore, M. de Fleynac fut d'une grande utilité à sa petite amie, il laissa au père le plaisir de cultiver l'esprit de sa fille par l'étude et les livres. Mais il apporta dans cette éducation, si virilement dirigée, deux éléments qui furent la joie de la jeunesse de Sténie. Très bon musi-

cien lui-même, il lui enseigna la musique et elle y prit un goût extrême. Puis, tandis que M. de Santis se plongeait dans la réclusion de sa bibliothèque, le comte se chargea de l'existence extérieure de la jeune fille.

Montée sur un petit poney, ou à pied dans les rudes sentiers de la montagne, comme dans les chemins de la plaine, Sténie le suivait chaque jour et prenait part à sa vie d'infatigable charité. On était arrêté bien souvent, en route, chacun ayant à demander un remède, un avis, un peu d'aide pour attendre la récolte. On entrait dans les pauvres maisons aux toits de tuiles, aux balcons couverts de vignes. Une bonne parole, un léger secours, laissaient dans ces pauvres demeures des cœurs soulagés. Leurs bénédictions semblaient planer sur le retour et égayer la soirée, qui réunissait les trois amis aux Roques ou à la Bélourde.

Mais le temps heureux entre tous était celui qui ramenait au foyer paternel le fils de M. de Fleynac, le Georges si tendrement aimé. M. de Santis lui rendait dans son cœur l'affection que le vieil ami témoignait à Sténie. La saine et bonne nature de ce jeune garçon ouvert et doux lui inspirait l'estime et la tendresse.

Quant à Sténie, elle aimait Georges du plus

profond de son âme. C'était son protecteur, le compagnon de ses jeux, le centre de toutes ses pensées, comme une moitié d'elle-même ! tantôt elle semblait le tyranniser, tantôt lui obéir en esclave. Le vrai, c'est qu'elle n'avait jamais une volonté, un goût, un désir, différents des siens. S'ils s'étaient trouvés en contradiction sur quelque point, elle eût aussitôt sacrifié son idée ; car c'était une petite âme dévouée à ceux qu'elle aimait ; mais cet effort ne lui était pas nécessaire. Elle sentait et pensait avec lui. Elle ne songeait qu'à ne pas perdre un seul des moments heureux passés avec ce frère bien-aimé. Elle en gardait le souvenir pendant le reste de l'année. Je ne sais lequel de M. de Fleynac ou d'elle, pendant les jours d'absence, ramenait le plus souvent la conversation sur le cher exilé.

Rien ne dure en ce monde ! ces existences si simplement arrangées, qui semblaient si bien abritées dans leur paisible retraite, devaient subir l'effet inévitable des années. Georges avait quatorze ans à la mort de madame de Santis. Il termina ses études et la vie de jeune homme commença pour lui. Son attachement pour son père et pour le Midi le ramenait souvent à la Bé-lourde ; mais l'influence de Paris et du monde, quelques voyages, où il entraîna le comte, le

séparèrent un peu de ce pays. Il entra dans la diplomatie et passa deux ans en Allemagne. Son père alla l'y voir et rapporta la bonne nouvelle qu'il reviendrait avant l'automne. La joie fut vive aux Roques ; M. de Santis et sa fille désiraient ardemment ce retour, par des motifs différents.

Enfin, le jour vint où le comte ramena en triomphe ce fils chéri à la Bélourde. Georges était arrivé assez tard et le soir approchait, lorsque ils s'assirent, tous deux, dans le jardin. L'air d'août, rafraîchi par les pluies de la Saint-Louis, était délicieux à respirer.

Le vieillard — il avait maintenant les cheveux blancs — tenait la main de son fils et regardait, pensif, la plaine étendue sous ses yeux. Le fleuve suivait en courbes gracieuses les bords d'un plateau escarpé et rocheux, entremêlé de bois et de petites maisons aux toits rouges. A l'occident, l'extrémité de ce contrefort s'avancait comme un promontoire dans la rivière. Là, s'élevait le château des Roques, mirant dans les ondes claires son jardin en terrasse, et sa tour carrée. Sa ceinture d'arbres séculaires couvre une pente si rapide, que le vieux castel semblait suspendu au-dessus des eaux.

Les regards de M. de Fleynac se fixaient sur ce point favori. Ils exprimaient une tendresse

heureuse et Georges le remarqua en souriant.

— Quoi que vous prétendiez des effets de l'âge, mon père, dit-il, votre passion pour le petit singe me semble aussi vive que jamais !

— Georges ! n'oubliez-vous jamais ce sobriquet absurde ?

— Mouni n'était pas un nom plus laid qu'un autre, répondit Georges, en riant, et combien de fois l'appellez-vous Sténie ? mais, sérieusement, a-t-elle embelli, depuis le temps où ce surnom lui convenait si bien ?

— Hum ! fit le père, c'est encore une enfant.

— Une enfant qui a bien seize ans.

Comme Georges achevait de parler, une figure longue et mince parut dans l'allée, courant à eux ; et d'un seul bond, sans la moindre hésitation, se jeta au cou du jeune homme.

— Georges ! mon Georges ! s'écria-t-elle.

C'était bien une enfant sans arrière-pensée, qui s'attachait ainsi à son ami d'enfance, comme à un frère adoré. Georges rougit un peu et l'embrassa seulement sur le front. Il était homme ; il avait déjà vécu et l'innocent abandon qui laissait à la jeune fille tout l'élan de sa simple affection, n'était plus de son âge. Elle dénoua ses longs bras maigres, avec un sentiment instinctif de la froideur de son ami. Sa physionomie ex-

prima une nuance d'inquiétude et ses grands yeux voilés interrogèrent le visage de Georges. Mais celui-ci avait déjà surmonté sa légère émotion et serrait affectueusement les mains de Sténie. Elle reprit sa sérénité, sans se douter de ce qui rendait à Georges la familiarité d'autrefois.

— Pauvre petite ! s'était dit le jeune homme ; elle n'a pas changé. Elle est aussi enfant et aussi laide que jamais !

En effet, la jeune fille était de celles chez qui un développement tardif, une santé délicate, prolongent au delà du terme ordinaire cet âge malheureux, si justement appelé : âge de disgrâce. Rien n'avait encore effacé les angles pointus de sa maigreur. Elle était assez grande ; mais on n'eût su dire où se trouvait la taille dans cette personne étroite et toute d'une venue. La longueur de ses bras semblait démesurée. Ses cheveux, par leur abondance même, faisaient l'effet d'une perruque. Le teint blafard, la bouche tirée, n'arrangeaient rien. Les yeux seuls étaient beaux, très longs, bordés de cils foncés et recourbés, d'une teinte olive, qui selon la lumière paraissait tantôt d'un bleu foncé, tantôt noire. Ils eussent pu racheter le reste, tant ils se remplissaient par moment d'expression et de flammes, mais le cercle de bistre qui les entourait

les faisait paraître enfoncés dans la tête ; et leur éclair ne durait guère.

Georges ne fut pas tenté de revenir sur sa première impression, en se promenant sous les tilleuls avec Sténie, tandis que son père allait au devant de M. de Santis. Il oublia bientôt son âge et son sexe.

— Avez-vous bien joui de l'hiver que vous avez passé à Paris ? lui demanda-t-il en souriant.

— Beaucoup pour mes leçons et ma musique ; pas du tout quand je me sentais séparée de votre père.

— Mon père est toujours votre fidèle allié ?

— Oh ! que n'est-il pas pour moi ! répondit-elle en levant vers son compagnon des yeux humides et pleins d'un feu si tendre qu'il en demeura saisi. Une seconde après ce rayon avait disparu et la splendeur un instant répandue sur ses traits allongés avait fait place à leur disgrâce habituelle.

— J'ai presque cru qu'elle se transformait ! se dit Georges. Quel bon cœur ! mais que son aspect est déplaisant !

Son imagination le reporta vers une Allemande blanche et rose, dont les lignes arrondies ne laissaient rien à désirer.

Le souper fut très gai. Sténie l'amusa de ses propos, où la naïveté n'excluait pas la finesse.

La joie intérieure lui prêtait un charme singulier. Les deux pères la trouvaient adorable. Georges se livrait aussi à la joie du retour et du revoir. Les heures trop courtes s'envolèrent bien vite. Quand vint le moment de se séparer, personne ne pouvait y croire.

— Quel bonheur ! nous sommes sûrs de nous retrouver demain ! dit Sténie en serrant la main de Georges.

Après avoir accompagné leurs amis jusqu'à la route, le jeune homme revint avec son père. Un beau clair de lune jetait autour d'eux sa paisible lumière. Georges restait silencieux. A vrai dire sa pensée vaguait fort loin de là et le songe qui l'occupait ne ressemblait en rien à la pauvre petite de Santis. Mais on prête aisément aux autres les idées qu'on leur souhaite ! Son père, tout à une espérance longtemps caressée, le crut absorbé par les mêmes pensées que lui.

— N'est-ce pas que cette enfant est charmante de caractère, d'esprit et de cœur ? dit-il. Elle a bien gagné intellectuellement et le reste se fera. Je la trouve déjà beaucoup mieux, par moment.

.... Ah ! Georges, que je voudrais être dans deux ans et voir unis les deux êtres que j'aime le mieux au monde !

— Unis !... moi... Sténie !... Non, mon père,

jamais, jamais ! Ne caressez pas un rêve pareil ! je ne pourrai jamais aimer Sténie et je n'épouserai pas une femme sans l'aimer !

Le comte s'arrêta avec une expression navrée, Georges se repentait presque d'avoir parlé si nettement.

— Mon pauvre père, reprit-il affectueusement, en passant son bras sous le sien, je suis désolé de détruire ainsi un mirage qui vous charmait. Mais, mieux vaut plus tôt que plus tard, dans ces choses-là. Sténie a beaucoup de valeur et en aura plus encore, j'en suis sûr. Cependant, je ne saurais me faire à sa personne. Pardonnez-moi de vous le dire si franchement. Je ne voudrais pas que son père conçût un pareil désir !

— Comment ne l'aurait-il pas ? murmura le comte. C'a été le rêve de toute notre vie ! quel malheur que ce ne puisse pas être le vôtre aussi, mon Georges !

Le jeune homme se tut : la voix altérée de son père lui montrait à quel point le château en Espagne qu'il venait d'abattre était cher aux deux vieux amis. Il rentra attristé et en se couchant ne put s'empêcher d'envoyer au diable les petites laiderons.

— J'aime bien Sténie ! pensait-il ; mais en faire ma femme ! O Rosa !

Ce souvenir sentimental s'adressait à une blonde plantureuse dont l'image ne troubla pourtant pas le sommeil de Georges sous le toit paternel.

Les jours suivants, il s'aperçut que M. de Santis l'attirait le plus possible aux Roques. On cherchait à lui donner mille occasions de voir Sténie et de resserrer encore l'intimité des autres années. Faut-il l'avouer ? Georges, lui-même, sentit, après quelque temps, qu'il subissait l'influence de cette nature de jeune fille, dont toutes les idées étaient pures et élevées. Cet esprit droit et fin, cultivé par deux hommes de mérite, ce cœur si tendre et si dévoué, prenaient sur lui un certain empire. Et cependant l'extérieur de Sténie ne lui déplaisait pas moins et sa résolution se fortifiait de plus en plus.

— Je veux aimer ma femme d'amour ! se disait-il ; je ne l'aimerais jamais ainsi !

Tous ces sentiments faisaient en lui un conflit agaçant, il voyait son père reprendre espoir, à mille petites choses de bon augure. Enfin, un jour, il prit son parti.

La veille, ils avaient passé la soirée sur la terrasse fleurie des Roques, à regarder la rivière argentée par la lune, le village endormi ; à goûter cette paix profonde, qui s'étend avec la nuit sur un paysage silencieux. Georges était accoudé

sur la balustrade auprès de Sténie; tout à coup elle dit à demi-voix :

— Que c'est beau ! et qu'il est doux d'en jouir avec ce qu'on aime le mieux au monde !

Elle n'adressait pas la parole à son ami, et ses yeux regardaient dans l'espace. Son père et M. de Fleynac étaient également près d'elle, ces mots pouvaient n'être que la traduction d'un sentiment bien naturel ; mais une certaine vibration, un son de voix d'une douceur particulière, qu'il ne lui avait jamais connu, firent tressaillir le jeune homme ; il regarda Sténie, et à la clarté de cette lune d'août, il vit ce visage d'enfant illuminé de la plus suave, de la plus tendre expression d'un amour aussi passionné qu'inconscient !

Il en fut à la fois touché et bouleversé. Cette révélation ne changeait rien à son antipathie pour la laideur de Sténie. Mais, Georges était un honnête garçon, il avait pour M. de Santis et pour sa fille une amitié sincère. Faire du mal à cette petite sœur ! non certainement, et, le lendemain, il proposa à son père une excursion à Biarritz.

Le comte ne s'était pas douté de la scène de la terrasse. Mais, peut-être, pressentait-il un danger pour sa chère petite élève. La proposition de Georges lui ôta toute espérance et il fut alors aussi pressé que son fils de s'éloigner des Roques.

Les adieux furent pénibles. M. de Santis eut l'air inquiet et affligé. Sténie était plus pâle, et hélas ! plus laide que jamais ; ses yeux mêmes semblaient éteints. Elle ne dit rien ; elle n'eut même pas, au dernier moment, l'élan qui, dans les autres séparations, l'attachait au cou de son ami, avec le désespoir fougueux de l'enfance ; ce fut Georges qui l'attira vers lui pour l'embrasser au départ ; l'angoisse des traits altérés de la pauvre enfant, la contraction nerveuse de sa main, émurent vraiment le jeune homme. S'était-il fait une lueur dans ce cœur enfantin ? avait-elle entrevu le rayon que Georges lui enlevait si brusquement ? il ne voulut pas se le demander. Comme tous les hommes, il fuyait l'impression fâcheuse ; et il était trop jeune pour apprécier, dans cette fleur naissante, le parfum encore caché sous sa rugueuse enveloppe. Ravi d'échapper à une agitation sans but, Georges s'appliqua sur la route de Biarritz à distraire son père ; bientôt, celui-ci heureux de la société d'un fils si charmant, ne laissa plus percer ses regrets que par quelques soupirs et par les lettres fréquentes adressées aux Roques. On devine bien que Georges partit directement de Biarritz. Son père revint seul à la Bélourde. Ses amis le reçurent avec leur tendresse habituelle ; peut-être Sténie eut-elle pour lui

quelque chose de plus caressant, des soins plus assidus que par le passé.

Vers la fin de l'automne, les deux amis étaient dans la bibliothèque des Roques, les pieds sur les chenets ; et M. de Santis dit au comte, sans autre préparation :

— Sténie grandit et se développe ; chez elle le fond ne laisse rien à désirer, mais, la forme... il y a là quelque chose à faire ; et comme dit Bricolson « la forme, c'est beaucoup ! » c'est presque tout dans certains cas. — Cela fut dit assez amèrement. — Je crois qu'un peu d'habitude du monde, de la toilette, des usages, seraient nécessaires à cette enfant. J'ai résolu de passer tout l'hiver à Paris et de la faire mener dans le monde par ma cousine, madame de Chamfort.

— Elle est encore bien jeune, murmura le comte. Elle aura dix-huit ans, quand nous nous retrouverons comme nous voilà, mon vieil ami. Il faudra bien deux ans, pour opérer la métamorphose que nous désirons.

M. de Santis soupira et ne répondit rien.

Sténie passa l'hiver à Paris et y retourna pour une saison de monde. L'été suivant, le comte écrivit à son fils :

« Ne viendrez-vous pas à la Bélourde cette année ? Je voudrais vous montrer la transforma-

tion qui a fait du cher petit singe un oiseau de paradis. Cela changerait peut-être beaucoup vos idées sur un certain sujet. »

Mais Georges était pris, à ce moment, dans les mailles d'un filet doré et n'avait aucune envie de rompre ses liens. Il répondit par une diatribe contre le mariage et une déclaration bien nette que sa tendre amitié pour Sténie ne deviendrait jamais un sentiment plus vif.

Le comte n'avait pas tenté, sans motifs, une démarche qui lui coûtait un peu. M. de Santis ne cachait plus un mécontentement sourd de l'absence de Georges. Sans rien savoir, il devinait que cette alliance, sur laquelle il avait compté, lui échappait. Il y tenait trop, cependant, pour céder à l'orgueil blessé et se taire absolument.

— Georges ne viendra-t-il pas cet automne? avait-il demandé à son ami, en regardant la jeune fille grande, svelte et charmante qui se promenait sur la terrasse.

— Impossible! répondit le comte. Il est cloué là-bas!

— Ah! ah! reprit M. de Santis, avec une intention marquée. Il tardera tant qu'il trouvera sa petite amie mariée!

— Hélas! murmura le vieil ami, et une larme mouilla sa paupière.

M. de Santis avait compris. Il ne parla plus de Georges, mais resta froissé jusqu'au fond du cœur. Sa seule pensée fut, désormais, de faire faire à sa fille un mariage brillant. Sa Sténie dédaignée ! En vérité ! Georges verrait si, riche, jolie, parfaite en tous points, elle ne trouverait pas une alliance plus flatteuse que celle d'un petit secrétaire d'ambassade !

La pauvre Sténie, elle, ne disait rien et ne semblait éprouver ni espérance ni désappointement ; elle avait eu des moments d'abattement et de tristesse, des temps où, sauf son père et le vieil ami, tout lui paraissait indifférent. Mais, sa santé un peu délicate, un genre de vie nouveau, rendaient cette disposition assez naturelle ; d'ailleurs, cela s'était passé peu à peu.

Sans reprendre les joies impétueuses de son enfance, elle avait une gaieté égale et douce, une facilité d'humeur, qui ne laissaient rien apercevoir de ses émotions personnelles. Une seule chose parut lui rester d'un passé, qui avait sans doute frappé au plus vif de son cœur : une grande défiance d'elle-même perçait parfois par un mot, un rien, laissant voir combien elle se croyait peu faite pour plaire.

Cette crainte dut disparaître devant l'appro-

bation du monde, où madame de Chamfort la mena en chaperon dévoué.

En effet, la seconde année de ses débuts, Sténie ne se ressemblait plus. Elle avait grandi et ses bras arrondis étaient maintenant en rapport avec sa taille mince et bien dessinée. Une souplesse pleine de charme remplaçait ses angles malheureux. Sa blancheur transparente aux ombres lilas, empruntait plus d'éclat encore à des cheveux d'un châtain doré, à des cils et des sourcils très foncés. L'ovale du visage s'était rempli et la maigreur ne tirait plus une bouche fraîche et sensitive. Des yeux magnifiques éclairaient tout d'un rayonnement d'intelligente bonté et d'une élévation d'âme, sentie par ceux mêmes qui ne la comprenaient pas.

Elle approchait de ses vingt ans; une de ces personnes qui semblent chercher l'occasion de faire des malheureux, proposa pour gendre à M. de Santis le vicomte d'Éricey.

Félix d'Éricey n'avait guère plus de vingt-quatre ans. Sa mère veuve, âgée et avare, l'avait tenu jusqu'alors en lisières et lui persuada facilement de demander la riche héritière des Santis. Il vit dans ce mariage la fortune, c'est-à-dire la délivrance et la liberté qu'il convoitait depuis longtemps. Échapper à une tutelle sévère, à une

femme acariâtre et difficile à tromper ! cette perspective le fit passer sur les inconvénients du lien conjugal. Il avait un beau nom, une brillante position de famille, une grande fortune dans l'avenir, et, grâce à la main ferme qui l'avait retenu jusqu'alors, il passait pour un modèle de conduite et de sagesse.

Le mensonge lui était familier. Il fit aisément illusion à M. de Santis. Celui-ci crut avoir trouvé une perle rare. Sa fille lui était absolument soumise et ne chercherait pas le roman dans le mariage. Cette union fut donc conclue avec la rapidité en usage à Paris.

Le comte de Fleynac vint y assister et ne montra pas une sympathie très grande pour le futur. Il se hasarda même à dire à son ami qu'il trouvait le jeune homme un peu mielleux et parfois, à côté de la vérité.

— Eh quoi ! mon vieil ami ! un peu de jalousie, s'écria le père triomphant.

Le comte n'en reparla jamais et se contenta de combler Sténie de cadeaux et de caresses. Georges envoya de superbes cristaux et une lettre bien tendre que la jeune fille enferma, mouillée de quelques larmes, dans un coffret chéri. Et un bel après-midi, M. et madame d'Éricey partirent pour la Suisse en voyage de nocces.

M. de Fleynac resta quelques jours auprès de M. de Santis. Sténie, bouleversée de la séparation, le lui avait demandé. Les deux amis comptaient partir ensemble pour le Midi.

Hélas ! M. de Santis ne devait pas la revoir ! un télégramme arrêta les jeunes gens dans leurs courses de montagnes. O Dieu ! ces nouvelles qui n'ont pas de suite ! après lesquelles il faut attendre les détails, vivre entre l'espoir et l'horreur !

Quand la pauvre Sténie arriva, tout était fini. Elle ne put même pas embrasser une dernière fois celui qui avait été sa plus grande affection et son soutien dans la vie. Si le lecteur a souffert, il comprendra sa souffrance ; sinon, toutes mes paroles ne la lui rendraient pas !

C'est dans de pareils moments qu'on sent le prix des affections intimes ; surtout, celui de la personne qui, pour une femme, peut être *tout* : l'appui, la consolation, la douceur, presque la lumière dans cette nuit sombre du cœur — *tout* ou *rien*... Et M. d'Éricey fut... *rien* ! Pendant les premiers jours, encore sous l'influence du charme de sa femme, il montra quelque pitié d'une douleur trop vraie pour ne pas émouvoir. Mais une sensation plus puissante prit vite le dessus chez lui.

Cette mort inattendue lui apportait toute la

fortune de sa femme. C'était la vie large, ouverte ! la vie de Paris avec ses plaisirs, ses jouissances, les folies énivrantes après lesquelles il avait soupiré. La tête lui tourna, il n'était pas de force à supporter ce changement soudain. Ce qui tenait tant de place dans son cerveau perça malgré lui et Sténie en éprouva un dégoût, une répulsion, indicibles. Elle avait vécu dans une atmosphère de sentiments élevés et délicats, entre deux hommes nobles et droits. La pauvre enfant n'était pas une perfection. Loin de là ! les sensations qu'elle ne montrait pas avaient d'autant plus de puissance et dévoraient l'âme où elle les concentrait. Froissée ainsi par son mari dans ses instincts et ses affections, elle porta sur lui un jugement exact et sévère. Un mépris et un éloignement involontaires en furent le résultat.

M. de Fleynac était heureusement auprès d'elle. Sans lui, que fût-elle devenue ? M. de Santis l'avait nommé son exécuteur testamentaire. Cela servit de prétexte au vieil ami pour rester mêlé à la vie de cette chère enfant. Il comprit vite M. d'Éricey. Pendant tout le temps où les affaires le retinrent à Paris, il vit la jeune femme toujours seule, tandis que le mari scandalisait le monde en courant les clubs, les réunions d'hommes et bien d'autres lieux.

Par un de ces coups du sort qui font dire au vulgaire « les malheurs se suivent » madame d'Éricey, la mère, eut vent des folies de son fils, au fond de ses terres où elle vivait à l'écart. Elle en conçut une telle rage, qu'elle tomba malade et mourut.

En possession de sa propre fortune, Félix ne connut plus de frein. En vain, dès que son deuil le lui permit, Sténie s'efforça de lui rendre sa maison agréable. Elle y réussit pour les autres. L'hôtel d'Éricey attira bientôt le monde le plus élégant de Paris. Cette charmante femme si abandonnée inspirait une sympathie générale; elle se fit une position rare dans un monde où on réunit difficilement l'approbation de tous. Après trois années écoulées, on n'eût guère trouvé, dans la société, une personne plus aimée, plus appréciée, mais aussi plus délaissée de son mari, que madame d'Éricey. La beauté, les succès de Sténie, sa constante douceur envers lui, n'avaient pu attirer Félix. M. d'Éricey ne se plaisait que dans le laisser-aller d'un club, ou dans le débraillé d'une société de femmes, auxquelles la sienne ne ressemblait en rien. Un jeu effréné, des orgies continuelles, tels étaient ses plaisirs; un mélange d'avarice et d'ostentation rendait ses vices ridicules autant qu'odieux. Il devint la fable de Paris.

Sa femme ne put pas l'ignorer, mais elle ferma nettement la bouche à ceux qui essayèrent de l'éclairer, comme on dit, et personne ne s'y hasarda plus; sa vie se sépara, naturellement, de celle de son mari. Celui-ci se garda bien d'y mettre aucun obstacle; il avait un appartement à l'hôtel du Cours-la-Reine; une maison de campagne qu'il possédait aux environs de Paris servait de prétexte à ses absences continuelles. Les bruits qui couraient à ce sujet n'étaient plus répétés devant Sténie; s'ils parvenaient jusqu'à elle, elle n'en témoignait rien.

Telle était sa situation, lorsqu'elle se retrouva inopinément en face de son ami d'enfance. Elle ne l'avait pas revu depuis son mariage; il avait suivi une mission en Égypte, puis était revenu dans un nouveau poste à Florence, il en arrivait depuis quelques jours à peine, avec ces dames qu'il y avait connues, avec cette belle jeune personne à laquelle il semblait porter un si vif intérêt. Tous ces souvenirs, toutes ces impressions repassaient devant la pensée de madame d'Éricey, tantôt comme des visions confuses, tantôt comme des images profondément gravées par cette mémoire du cœur, qui est à la fois si douce et si cruelle !

V

Madame d'Éricey revenait de sa promenade au bois de Boulogne et une pensée amère la poursuivait en dépit de sa volonté. Georges n'avait pas trouvé un moment pour venir auprès d'elle ! l'amitié de toute leur vie s'était-elle si complètement refroidie pendant l'absence ? Comme elle rentrait, un domestique s'avança et lui dit :

— Messieurs de Fleynac sont dans le jardin et attendent madame.

— Messieurs ! s'écria-t-elle et elle s'élança à leur rencontre.

Oui ! dans l'allée, le vieux comte hâtait le pas pour la rejoindre ; en un instant, elle fut dans ses bras, à son cou, lui prodiguant des caresses où toute son âme semblait passer ; et c'était vrai ! il est si doux, pour un être isolé et froissé, de retrouver une amitié chère et sûre !

— Et moi, n'aurai-je rien ? demanda Georges en riant, vous me devez quelque chose, au moins pour avoir attiré mon père à Paris !

Elle lui tendit la main avec un sourire éloquent.

— Je le mérite aussi, continua-t-il, par mes projets sérieux et sédentaires.

— Oui ! vous savez ce qui m'amène ici, Sténie ? demanda le comte.

— Je ne sais rien, je devine peut-être...

— Vous devinez bien, dit Georges ; et vous étendrez, je l'espère, à Hélène cette amitié qui ne m'a jamais fait défaut.

— Vous n'en doutez pas, répondit-elle très émue. Tout ce qui vous appartient m'est nécessairement bien cher.

Ils causèrent quelques instants encore, lorsque Georges parla de se retirer. Sténie voulut le retenir à dîner ; pour son père, cela allait de soi ; il avait sa chambre à l'hôtel d'Éricey et l'occupait toujours, lorsqu'il venait à Paris.

— Je ne puis accepter, répondit le jeune homme. J'accompagne mesdames de Laybach au cirque, ce soir.

— Alors, allez ! mais le cirque finit de bonne heure ; amenez ces dames prendre une tasse de thé avec nous, ce sera une manière amicale de faire connaissance.

— Vous êtes toujours la même parfaite amie ! dit Georges en lui baisant la main. A ce soir, cher père !

— C'est donc vrai, ce mariage ? demanda Sténie quand il fut sorti. Êtes-vous content, au moins ? êtes-vous heureux, cher ami ?

— Je dois l'être, répondit le comte, puisqu'il semble bien connaître et aimer cette jeune fille ; elle est belle et séduisante, son charmant accueil me fait penser qu'elle aime aussi Georges ; sans doute elle a des qualités solides, car elle approuve les projets très sérieux de mon fils, il va quitter la diplomatie pour se fixer une partie de l'année à la Bélourde ; notre influence le portera facilement à la Chambre des députés.

— Voilà enfin tous vos vœux réalisés, cher vieil ami ; vous souhaitiez tant voir votre fils établi chez vous, occupé de ceux pour qui vous êtes une providence. Dieu vous a exaucé !

— Je l'espère ! répondit le vieillard, d'un air un peu pensif. Cette belle personne n'apporte aucune fortune à Georges, mais elle lui convient ; cela me suffit. A Florence, où il a connu ces dames, elles avaient, me dit-il, un intérieur très modeste, quoique par leur situation de famille, elles fussent reçues dans le meilleur monde. Nous avons assez pour lui faire la vie large et bonne, sans folies, toutefois !

Sténie ne voulut pas le questionner davantage. Elle était surprise de ne pas lui trouver plus d'enthousiasme pour la femme aimée de son fils, surtout lorsqu'elle le lui ramenait ainsi. Madame d'Éricey conduisit le comte à sa chambre

et rentra dans son appartement pour changer de toilette.

La joie de revoir ce fidèle ami dissipa bientôt les nuages amassés dans son esprit, et lorsqu'ils se retrouvèrent dans le salon, Sténie ressemblait vraiment à une rose de Bengale. La forme très simple de sa robe légère, d'un vert pâle, permettait d'entrevoir ses fines épaules, ses bras d'un tour si pur et laissait à sa taille souple sa grâce naturelle ; ses cheveux dorés ondu-laient sur son front et flottaient dans un léger filet.

Le vieil ami sourit de plaisir en la voyant.

— Quelle créature exquise ! pensait-il en la menant dîner.

Le repas terminé, ils causèrent plus librement au jardin. Le vieil ami hasarda quelques questions sur l'existence de cette pupille chérie et sur M. d'Éricey ; il vit bien, à la triste réserve de Sténie, que rien n'était changé en mieux et tourna la conversation sur les Roques. Sténie y était à peine revenue depuis la mort de son père. M. d'Éricey n'admettait pas un pareil éloignement de Paris. Mais elle s'en occupait avec amour et y continuait, par les mains du comte, les charités et les soins de son père.

Absorbés dans ces intérêts communs, la jeune

femme et son hôte ne s'aperçurent pas du vol des heures ; Georges les surprit encore sous les marronniers fleuris. Appuyée à la balustrade de marbre, éclairée par le doux rayon de la lune, Sténie lui apparut comme une jeune nymphe des bois.

— J'ai honte de vous arracher à ce lieu charmant, dit-il. Mais, ces dames sont là, il faut que je vous enlève à mon père.

Sténie se hâta d'aller recevoir mesdames de Laybach au salon ; elle leur fit le plus aimable accueil et abandonnant un peu la mère aux soins du comte, s'efforça d'attirer la fille dans une causerie plus intime ; mais elle se heurta à un air de mécontentement et d'humeur peu engageant. Son étonnement redoubla, en voyant que cette aigreur d'Hélène s'attaquait aussi à Georges.

Pour faire cesser la gêne qui en résultait, madame d'Éricey entraîna tout le monde au jardin ; là, elle marcha en avant avec la mère et tout en causant découvrit, par quelques mots échappés à cette bonne dame, la cause de l'humeur de sa fille.

On avait dû aller après le cirque changer de toilette et danser chez une Américaine : Georges avait apporté l'invitation de madame d'Éricey et fait changer les projets.

— Hélène a renoncé bien volontiers à cette sauterie pour venir vous voir, ajouta madame de Laybach, quoiqu'elle eût promis au duc de Sauvès de conduire le cotillon avec lui.

— Ma mère, il est temps de nous retirer ! dit une voix acerbe auprès d'elle.

— C'est juste, il est tard ! répondit docilement la mère ; adieu, chère madame, à bientôt.

— Permettez, au moins, qu'on demande votre voiture, reprit Sténie.

En se dirigeant vers le perron, elle entendit la jeune fille dire aigrement à sa mère :

— Il ne manquait plus que de parler du duc aussi haut ! Georges était là et vous me vaudrez encore des observations.

Le reste se perdit dans le bruit des pas, on annonça la voiture. Georges ramena ces dames chez elles et le comte se trouva seul avec Sténie. Celle-ci ne fit aucune question à son vieil ami.

— Madame de Laybach est simple et naturelle et sa fille bien belle ! fut sa seule observation.

Et tous deux se retirèrent, avec une même impression, qu'ils n'avaient aucune envie de s'avouer l'un à l'autre.

Le lendemain, de bonne heure, madame d'Éricey se fit conduire à l'hôtel meublé où mesdames de Laybach avaient un appartement ; elle monta

quelques marches et sonna à l'entresol, on ne répondit pas, le valet de pied sonna de nouveau et une femme de chambre vint enfin ouvrir. A la question de Sténie, elle répondit d'un air embarrassé :

— Je ne sais pas, je vais voir.

Et laissant la jeune dame dans une antichambre sombre, elle passa dans un salon voisin.

Sténie entendit distinctement la voix d'Hélène, impatiente et ennuyée.

— Avez-vous dit que nous n'y étions pas ?

— Non, mademoiselle ; madame n'avait pas donné d'ordres.

— Quel ennui ! prévenez ma mère, au moins, et maintenant, que faire, duc ?

— Je m'en vais, dit une voix d'homme, et quand vous reverrai-je ?

— *Chi lo sà ?* je ne suis plus libre comme à Florence, ici !

— Tâchez de venir après-demain, à l'ambassade de Suède.

— Je ne le connais pas. Mais, sauvez-vous ! elle attend et ma mère s'étonnera de vous trouver encore ici.

Cette conversation s'était tenue en allemand, et Sténie comprenait parfaitement cette langue ; elle était toujours dans l'antichambre obscure,

fort contrariée de sa position, lorsque la porte du salon s'ouvrit et quelqu'un passa près d'elle si vite, qu'il lui fut impossible de rien distinguer. L'instant d'après, madame de Laybach arriva, son empressement n'avait rien de joué.

— On vous a fait attendre ! s'écria-t-elle, j'en suis désolée, j'étais dans ma chambre. Que vous êtes bonne d'être venue !

Elle fit entrer la jeune femme dans un salon encombré d'objets de toilette, où elles eurent bien de la peine à découvrir un siège libre. Après quelques minutes, Hélène parut, ses joues étaient vivement colorées, sa toilette un peu voyante lui allait fort bien ; elle prit un air des plus gracieux.

— Vous êtes bien aimable de vous être dérangée sitôt pour nous ! dit-elle. Nous ne sommes jamais à la maison ; nous avons tant à faire ! A propos, vous servez-vous de F... ou de S..., comme couturière ?

Sténie s'était attendue à bien des questions, de la part de la jeune fille, sur sa nouvelle famille, sur le beau-père avec lequel elle allait vivre et le pays qui allait devenir le sien. Peut-être avait-elle frémi intérieurement à l'idée d'être ainsi obligée de revenir sur des détails chers à son cœur. Cette épreuve lui fut épargnée. Pen-

dant assez longtemps Hélène ne lui parla que de ses fournisseurs ; cette situation finit par lui paraître ridicule et elle résolut de la faire cesser.

— Vous me faites là des questions dont je sais le but, dit-elle, en prenant les deux mains d'Hélène, et je veux vous féliciter. Laissez-moi devenir une sœur pour vous, comme je l'ai été pour Georges et vous dire mes souhaits bien sincères. Vous êtes une heureuse personne, aimée du meilleur, du plus aimable....

Elle s'arrêta, plus émue qu'elle ne voulait le montrer.

— Merci, merci ! répondit la jeune fille. Oh oui ! il est bien bon ! Vous connaissez son château ? est-ce grand ? est-ce beau ? on m'a dit que c'était éloigné et triste. S'y amuse-t-on ? y voit-on du monde ?

— Beaucoup de monde et c'est charmant. Cela ne ressemble pas aux environs de Paris, toutefois.

— Et vous vous plaisiez dans ce pays ?

— Plût à Dieu que j'y fusse encore.

— Bah ! quel regret pourriez-vous avoir pour cette campagne lointaine, quand vous jouissez ici d'une position brillante et de tant de plaisirs ? reprit Hélène d'un ton dédaigneux. A propos, allez-vous à la fête de l'ambassade suédoise ?

— J'y suis invitée. Je ne sais si j'irai.

— Oh ! je voudrais tant avoir une invitation !

Sténie ne put s'empêcher de se rappeler les paroles qui lui étaient parvenues dans l'antichambre. Son embarras était grand pour répondre, lorsque, par bonheur, Georges et son père entrèrent dans le salon.

Hélène les reçut avec une grâce charmante. L'humeur de la veille semblait tout à fait dissipée et Georges n'eut pas à se plaindre, cette fois. Sa fiancée lui prodigua ses sourires et l'emmena sur un canapé, où elle se mit à lui parler tout bas, d'un air très animé.

Madame d'Éricey se leva.

— Ne les dérangez pas, dit-elle à madame de Laybach. Sans adieu ! à tout à l'heure, mon vieil ami !

Elle arrivait à la porte, lorsqu'un mot impérieux d'Hélène fit lever Georges. Il arrêta la jeune femme.

— Hélène... C'est-à-dire, je voudrais bien avoir pour elle une invitation à cette fête de l'ambassade, pourriez-vous m'obtenir cela ?

— Si vous le désirez beaucoup, j'essaierai !

Cette réponse hésitante fit craindre à Georges d'avoir été indiscret. Il allait reculer ; mais Hélène s'écria vivement !

— Oh ! je le désire tant ! Ce serait si aimable à vous !

Madame d'Éricey vit qu'il fallait se rendre.

— Je ferai de mon mieux, répondit-elle.

— Quel bonheur ! dit la jeune fille.

— Vous la gâtez ! ajouta la mère. Elle aime le plaisir. C'est de son âge.

Georges et son père remercièrent affectueusement Sténie et elle sortit fort troublée.

— Comment Hélène peut-elle tenir ainsi à rencontrer un autre que Georges ? se demandait-elle ; ou attacher tant de prix à une fête, quand... Elle soupira et alla s'occuper de tenir sa promesse. Ce n'était pas facile. Mais l'invitation fut obtenue et, le surlendemain, les jardins de l'ambassade s'ouvrirent à une foule élégante. Hélène y conquist aussitôt une place des plus brillantes.

Dans ces fêtes de jour, la moindre fatigue, la plus légère flétrissure, se laissent apercevoir. Tous les yeux furent éblouis par la jeunesse triomphante, la pureté de carnation, la belle taille de cette nouvelle venue. Une robe de gaze, relevée par un ruban éclatant, la rendait encore plus frappante. Elle fut très admirée et Georges put recueillir, sur son passage, des témoignages non équivoques de son succès.

— Est-il heureux, au moins ? se demanda Sténie, assise à quelques pas d'Hélène.

Georges, appuyé un peu plus loin contre un arbre, ne le semblait pas parfaitement. Ses sourcils se fronçaient, et n'indiquaient pas la satisfaction.

— Vous allez me donner une valse ? dit tout à coup derrière Sténie une voix qu'elle reconnut aussitôt pour l'avoir entendue la veille dans une autre langue.

— Vous venez si tard ! répondit Hélène, d'un ton plein d'amertume. Enfin, je vous l'ai gardée !

Georges s'avança vivement vers sa fiancée. Il n'avait pu cependant entendre ce dialogue.

— Venez-vous, Hélène ? dit-il. Votre mère vous attend.

— Après cette valse. Je l'ai promise.

A ces mots, jetés d'un ton sec, la jeune fille s'éloigna au bras de son danseur.

— Ce ne sera pas bien long, dit Sténie à Georges, en le voyant très froissé. Venez causer avec moi ; puis Hélène reviendra.

Le jeune homme s'assit près d'elle sans pouvoir dissimuler son ennui.

— Je l'attendrais volontiers, dit-il à demi-voix ; mais il m'est si désagréable de la voir au bras de ce duc de Sauves.

— Ah ! c'est le duc de Sauves ?

— Oui, elles l'ont connu en Italie, à Florence, où il a été longtemps. On ne rencontre que lui !

— Hélène aurait vraiment dû refuser. Je l'avais si bien prévenue !

Madame d'Éricey le regarda très surprise. Quel contraste entre cette confiance et ce qu'elle avait entendu des lèvres d'Hélène ! Elle chercha, cependant, à adoucir la contrariété de Georges.

— Hélène est jeune ; elle aime à danser et ne connaît presque personne ici.

— C'est vrai ! J'ai été gâté par cet heureux temps, où je l'ai connue à Florence, alors elle était toute à moi ; elle n'avait de goût que pour l'intérieur et l'intimité ! Oui, je suis trop sévère.

— Où est Hélène ? demanda madame de Laybach, qui s'était arrêtée à causer avec des amis. Je l'avais laissée ici.

— Elle danse avec le duc de Sauves.

— Oh ! cet éternel duc ! s'écria la bonne dame. Georges, je voudrais être à Florence ; hors de cette vie en l'air !

— Et moi donc, chère madame ! Un de ces jours, je vous enlève, ainsi que mon père, en dépit des achats et des brimborions d'Hélène. Elle finira ses préparatifs plus tard.

En ce moment, la jeune fille revenait à pas lents, les yeux baissés, appuyée sur le bras de

son danseur. Sa mère alla vers elle et la prit par la main, en disant avec plus d'autorité que d'ordinaire.

— Nous partons, Hélène !

Et, saluant froidement le duc, elle ramena sa fille au groupe qui l'attendait. Contre l'attente de madame d'Éricey, Hélène ne témoigna aucune humeur.

— Je suis fâchée de vous avoir fait attendre, dit-elle à Georges, d'un ton caressant. Je n'ai pu manquer à un ancien engagement. Si nous faisons un tour dans ce charmant jardin ?

Georges accueillit cette ouverture avec empressement ; et madame d'Éricey les quitta, pour revenir chez elle fatiguée et l'esprit harassé de doutes.

— Qu'est cette jeune fille ? se demanda-t-elle, lorsque dans un frais peignoir de batiste, elle se trouva enfin en repos, dans son paisible salon. Ce duc, c'était le personnage de l'autre matin. Elle savait que Georges n'approuve pas sa liaison avec lui. Quelle étrange insistance pour obtenir une invitation à cette fête, où elle était sûre de le retrouver ! pauvre ami ! que lui réserve donc l'avenir ?

VI

Le comte de Fleynac n'avait pas voulu suivre Sténie à l'ambassade de Suède. Il s'était rendu au club, où il était fort aimé et considéré malgré ses longues absences. Son but était de retrouver là un ami, un homme un peu plus jeune que lui et des plus versés dans la société de Paris.

M. de Vérain avait une spécialité : il était lié avec le monde entier et grâce à une mémoire unique en son genre, il pouvait mettre sur chaque visage son histoire particulière, avec les détails les plus authentiques. Chose bizarre, ce n'était pas un esprit méchant. Il se piquait de ne dire que la vérité, on l'aimait assez au club et surtout on le craignait. Donc, on le ménageait. M. de Fleynac fut bientôt assis dans un des bons fauteuils du club, auprès de ce compagnon, bien choisi pour son dessein. Il l'amena aisément à parler de M. d'Éricey.

— Quel triste sire ! mon cher ami, dit M. de Vérain, une fois lancé sur cette piste. Quel pauvre garçon ! je ne lui reproche pas de jouer ; il

a une si grande fortune ! ni même de s'occuper de quelques jolis minois du monde excentrique. Que diable ! nous ne sommes pas des anges ! mais, cela ne se fait pas ainsi, surtout quand on a une femme charmante et si aimable ! C'est un malotru. Pourquoi afficher cette fille qu'il a prise dans le corps de ballet ? pourquoi lui louer une maison de campagne tout près de la sienne, en sorte que... enfin ! Il va sans dire que la donzelle lui en fait voir de toutes les couleurs et le mène par le bout du nez. Et puis, il est pingre ! et au jeu il ne sait pas tenir une carte ; il persiste contre la veine, en sorte que le premier venu le plume à sa guise. Avec cela, vaniteux comme un paon ! Jouez de cette corde-là et, tout en se débattant piteusement, il jettera l'argent par les fenêtres. C'est la risée du club. Tenez ! le voilà qui vient faire sa partie.

En effet, Félix d'Éricey entrait, en dandinant sa grande taille d'un air indolent. Il affecta de jeter un bonjour intime aux uns, de passer la tête haute devant d'autres, qui probablement lui auraient battu froid et se dirigea vers le salon de jeu.

— Bonjour, Félix ! lui dit en face M. de Fley-nac. Félix resta interdit.

— Ah ! comte ! vous voilà à Paris ? oui... Ma

femme me l'avait dit ou écrit... Car, je suis à la campagne. Charmé de vous voir. Georges encore ici ? mes compliments !... Je repars ce soir pour Celles... désolé de ne pouvoir m'arrêter !

Le comte n'insista pas et revint à Vérain, qui avait écouté en souriant.

— A Celles ! reprit l'homme bien informé. Se moque-t-il de nous ! Il sera ce soir à Mabilles, avec Saltarelle. Mais il est si menteur ! il sait qu'on l'y verra et cela ne l'arrête pas ! Ah çà ! vous mariez donc votre fils ? Très belle personne, mademoiselle de Laybach ! Elle fera sensation. Mais, entre nous, conseillez à Georges d'éloigner le duc de Sauves. Il paraît qu'il a beaucoup connu ces dames à Florence ; du moins, il le dit. Et c'est la peste dans un ménage, ce de Sauves. Vous le savez comme moi !

— Assurément ! mais, vous vous trompez, Vérain. Je n'ai jamais vu le duc chez ces dames.

— Possible, mon cher ! elles s'en seront peut-être débarrassées d'elles-mêmes ; ou il s'est vanté. Tant mieux ! Un chenapan titré, ce garçon-là ! Tenez, nous parlions d'Éricey. Le duc l'a entrepris depuis quelque temps, et l'autre mord à l'hameçon comme un vrai goujon. Il verra par quels petits chemins de Sauves le mènera !

Le comte s'en alla très préoccupé.

— Qu'est-ce que cette histoire à propos du duc et d'Hélène? se demandait-il. Et ma pauvre Sténie! quel malheur!

Un instant après, il la retrouvait, assise à la lueur du soir sur son perron fleuri; blanche, fine et charmante. Comment pouvait-on lui préférer une autre femme?

Ils dînèrent en tête-à-tête. Sténie, fatiguée, fit fermer sa porte et resta dans sa robe flottante, étendue sur une chaise longue. Neuf heures venaient de sonner lorsque la porte s'ouvrit et Georges entra, l'air singulièrement sombre. Ils furent très surpris de le voir à cette heure, consacrée d'ordinaire à sa fiancée.

— Vais-je troubler votre tête-à-tête et jouer le rôle du *terzo incommodo*? dit le jeune homme en riant avec une gaieté forcée.

— Vous êtes toujours le bienvenu, répondit Sténie; mais où sont ces dames? pourquoi ne pas les avoir amenées?

— Elles sont harassées! je crois que la pauvre madame de Laybach succombe à cette vie de Paris. Elle, si bonne, si douce, boudait Hélène, ce soir. Celle-ci m'a fait comprendre qu'il valait mieux me retirer. Sur ces entrefaites, cet odieux duc de Sauves est arrivé, apportant je ne sais

quels billets de concert, et je suis parti. Il m'est insupportable.

Sténie rougit et leva involontairement les yeux sur son vieil ami. Sa surprise fut extrême en le voyant aussi ému qu'elle. Tous deux avaient la conscience d'en savoir plus que l'être confiant et bon qui leur parlait.

— Mesdames de Laybach sont-elles liées avec ce monsieur? demanda le comte, contrarié de voir se vérifier ainsi les insinuations de M. de Vérain.

— Elles le recevaient à Florence. Madame de Laybac ne l'aime pas. Mais Hélène trouve très mal de lui tourner le dos ici, quand on l'accueillait bien là-bas. Elle est si bonne! et elle ne peut savoir nos motifs. Mais, je la convaincrai.

— Vous ferez bien, reprit le comte, sans trop souligner sa phrase. Hélène comprendra certainement.

Georges ne répondit pas et resta triste et absorbé.

Sténie s'efforça de distraire ses amis. Après avoir causé quelque temps, elle se mit au piano et leur chanta quelques morceaux favoris, avec un sentiment si pur et si pénétrant, que tous les nuages étaient dissipés lorsque vint le thé. Ses compagnons se sentaient rassérénés, l'esprit

libre et remis ; la soirée se termina dans un bien-être intime qui touchait presque à la gaieté.

Georges accompagna son père dans sa chambre.

— Quelle chère créature ! dit le comte. Quelle adorable enfant !

— Elle était bien jolie, ce soir, dans ce peignoir blanc, répondit Georges, et, quand elle chante, quelle expression sur ce charmant visage ! Qui aurait supposé cela du petit singe d'autrefois ?

Le comte de Fleynac ne répondit rien.

VII

Quelques jours se passèrent et les Fleynac virent Sténie moins souvent que d'ordinaire. Elle s'occupait d'une vente de charité, où elle devait avoir une boutique et cela prenait beaucoup de son temps. On se réunissait souvent chez elle. Son intelligence vive et ses dons d'organisation la rendaient utile ; son caractère bienveillant et sans égoïsme évitait ou dénouait bien des difficultés ; dans ces tournois de vanité, où

chacun veut éclipser les autres, elle arrivait, facile et raisonnable, au milieu des excitations et des exigences ridicules. Lorsque madame d'Éricey, à qui sa position sociale donnait tant de droits, offrait de prendre la plus mauvaise place et se prêtait gaiement aux petits ennuis inévitables, d'autres ne pouvaient guère se montrer plus difficiles.

Le grand jour approchait, lorsque Georges vint la trouver.

— Je vais être indiscret, commença-t-il. Mon excuse est que je ne puis faire autrement. Oh ! ce Paris, quelle influence il exerce sur les femmes !

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Sténie.

— Vous souvenez-vous du conte allemand où le pêcheur se plaint au poisson-génie : « Ma femme ne veut pas ce que je veux ? » Eh bien, ma fiancée veut ce que je ne voudrais pas.

— Vraiment ! Que veut-elle ?

— Que je vous demande de la prendre comme demoiselle de boutique, à cette vente de charité dont vous faites partie.

— C'est au moins dans les choses possibles. Mais vous, Georges, le désirez-vous aussi ?

— J'aurais préféré qu'elle ne se mît pas autant en vue, avant notre mariage, dit-il triste-

ment. Mais je vais vous parler franchement, chère amie. Un certain sujet de discussion a jeté dernièrement un léger nuage entre Hélène et moi. Je l'ai persuadée; elle a cédé. Après avoir obtenu une promesse qui lui coûtait, je ne veux pas contrarier un désir bien naturel, au fond; car elle voit Paris pour la première fois.

— Alors, ce qu'elle désire est fait, répondit Sténie. Certainement, ma boutique sera fort embellie de sa présence.

— Chère Sténie! s'écria Georges, il faut toujours en revenir à dire : que vous êtes bonne!

Il s'en alla ravi. En l'envoyant faire cette demande, à laquelle elle semblait tenir beaucoup, Hélène lui avait dit avec un accent amer :

— Oh! je sais bien qu'elle refusera!

Mot profond, qui avait presque fait hésiter Georges; et il revenait chargé d'une promesse des plus gracieuses. Hélène l'attendait anxieusement.

— Qu'a-t-elle répondu? demanda-t-elle, sans lui laisser le temps de s'asseoir.

— Elle consent bien volontiers.

— Pas possible!

— Très possible. Pourquoi ne l'aurait-elle pas voulu?

— Hum! fit Hélène, en jetant un regard vers la glace.

— Hélène s'imagine que madame d'Éricey pourrait redouter une rivalité de succès, dit madame de Laybach d'un air assez sévère.

— Sténie avoir une pareille pensée ! s'écria Georges. Elle, la personne la moins prétentieuse, la moins occupée d'elle-même ! une nature si droite, si éloignée de toute jalousie, de toute vanité !

— Et qui ne sera pas facilement éclipsée, reprit la mère. Elle est extrêmement jolie et a un charme tout particulier, qui me semble difficile à surpasser.

— Vous avez raison et je vous remercie de l'apprécier ainsi ! dit Georges avec chaleur.

— Et de me rabaisser en même temps ! reprit aigrement Hélène. Oh ! je sais bien que madame d'Éricey est la perfection à vos yeux comme à ceux de ma mère. Mais d'autres ne me trouveront peut-être pas indigne de figurer auprès d'elle.

— Hélène ! s'écria le jeune homme. Quelle étrange idée ! Vous êtes assez sûre de vos succès, pour qu'on puisse parler sans vous choquer de ceux d'une autre.

— Enfin j'irai à cette vente ! c'est ce que je voulais. Il faut s'occuper de ma toilette, maman, nous n'avons pas trop de temps.

— N'aurai-je pas d'autre remerciement? demanda Georges à la jeune fille.

Elle lui tendit une main, en prenant de l'autre un journal de modes.

— Merci, merci, dit-elle légèrement. Ah! ce n'est pas le numéro qu'il me faut!

Et elle passa dans une autre pièce pour chercher la feuille qui lui manquait.

Georges resta songeur, en face de la mère qui ne paraissait pas satisfaite.

— J'espérais avoir mérité mieux que cela! murmura-t-il, assez peiné.

— Mon cher ami, dit madame de Laybach, vous n'auriez pas dû céder à ce caprice d'Hélène. Ce genre de vie ne lui est pas bon et je suis fatiguée de ces sorties continuelles. Elles ne conviennent pas à notre position de fortune. Je suis résolue à retourner à Florence.

— Je ne demande pas mieux, s'écria Georges; partons au plus vite. Hélène achèvera son trousseau à notre retour.

— Comment? De quoi s'agit-il? demanda la jeune fille, qui rentrait. Qui parle de départ?

— Votre mère et moi, chère amie. Nous nous rencontrions dans le désir de quitter Paris le plus tôt possible. Ne serez-vous pas de cet avis, en

pensant que nous hâterons ainsi le moment de notre mariage?

Hélène s'arrêta court.

— Partir! partir tout de suite! dit-elle en reculant, mais pourquoi?

— Pour rapprocher notre union! répondit Georges de plus en plus froissé. Ne le souhaitez-vous plus comme autrefois, Hélène?

Elle regarda sa mère.

— Vous savez mon opinion, dit celle-ci. Je vous l'ai déjà exprimée et puisque Georges pense de même...

— Mais, je ne veux pas être menée ainsi! s'écria Hélène avec véhémence. On me traite comme une enfant! Je ne veux pas perdre le plaisir de cette vente, ni partir immédiatement. Me prend-on pour une petite fille?

Elle se jeta sur un canapé et fondit en larmes.

Georges fut ému, comme le sont les hommes devant les pleurs d'une femme aimée.

— Chère amie, dit-il, en essayant de se placer auprès d'elle, nous n'avons aucune intention de vous contrarier.

— Georges! mon mantelet de mousseline! vous vous asseyez dessus! s'écria Hélène avec horreur.

— Au diable les affiquets! murmura Georges

entre ses dents, tout en soulevant délicatement le mantelet menacé; et ceci? et cela?

Il retirait du canapé des dentelles, un porte-cartes, des gants.

Hélène se mit à rire en dépit de sa colère. Elle était si jolie, entre ses larmes et son sourire, que Georges en fut ébloui.

Il lui prit les mains et lui parla tendrement, sans aucune irritation.

— Vous irez à cette vente, mon Hélène, et je serai heureux de vos succès; promettez-moi, seulement, que nous partirons aussitôt après et dites-moi que, vous aussi, vous en serez contente!

Hélène était pâle et le regardait avec une singulière perplexité. Ses yeux se détournèrent un instant et rencontrèrent ceux de sa mère, sévères et suppliants.

Il se fit en elle un changement subit. Elle se retourna vers Georges et, penchant sa belle tête, au point que ses cheveux effleurèrent ceux du jeune homme :

— Je ferai tout ce que vous voudrez! lui dit-elle, assez haut pour être entendue, et je serai heureuse de ce qui vous rendra heureux.

Georges, transporté, la serra dans ses bras avec feu.

— Maintenant laissez-nous, reprit Hélène. J'ai tant à faire ! à bientôt !

Il obéit en soupirant, et la mère et la fille estèrent seules.

— Pourquoi ne pas lui avoir dit la vérité ? demanda madame de Laybach tristement. Pourquoi tromper cet excellent garçon ! c'est affreux, Hélène ! J'ai consenti à ce mariage, parce que vous m'avez juré que votre attachement pour le duc n'existait plus. Mais, puisqu'en le retrouvant vous vous apercevez du contraire, parlez à Georges sincèrement, ou écrivez-lui et repartons seules pour l'Italie ou pour l'Allemagne.

— Quoi ! reprendre notre misérable existence de privations et de pauvreté ! J'ai bien lu dans vos yeux, tout à l'heure, ce que vous me demandiez. Mais non ! jamais ! j'ai goûté à une vie différente, je n'y renoncerais pas. Le duc n'a pas de fortune et ne peut m'épouser ! il faut donc que j'épouse Georges.

— Alors, rompez avec cet homme, qui ne veut ni vous donner son nom, ni vous laisser être honnête. Nous avons été pauvres, mais honorables, votre défunt père et moi, Hélène. Au nom de Dieu, ne l'oubliez pas !

— Ne me poussez pas à bout, ma mère ! s'écria Hélène, en se levant, en proie à une exas-

pération et à un désespoir extraordinaires, et se précipitant vers la fenêtre : j'irais me briser la tête sur ces pavés.

La pauvre mère la saisit dans ses bras, la couvrit de baisers et de larmes et la ramena peu à peu à un état plus calme.

— Ne parlons plus de cela, murmura la jeune fille, je deviendrais folle et le sort en est jeté !

VIII

Le soleil avait paru radieux ; à peine quelques nuages blancs passaient-ils dans le ciel, comme un vol de colombes ; la verdure printanière des arbres, les fleurs épanouies, la nature entière semblait vouloir contribuer au succès de la bonne œuvre qui se préparait dans le jardin de madame de C.

Là, les petites boutiques étalaient leurs tentations aux yeux des promeneurs, un orchestre jouait dans les massifs. La foule remplissait les allées et se pressait autour des élégantes marchandes. Toutes avaient adopté le costume Watteau, si coquet, si bien approprié à une fête en plein air et chacune l'avait modifié selon son goût et sa beauté particulière.

Sous un groupe de marronniers en fleur, madame d'Éricey avait installé son comptoir d'objets de toilette. De légères étoffes de la saison y formaient un fond vaporeux ; des rubans, des dentelles, mille petits objets brillants et gracieux attiraient l'attention du passant ; quelques soieries orientales encadraient des deux côtés ce joli tableau.

Mais les deux jeunes maîtresses de ce mignon magasin fixaient surtout les regards et l'admiration. Hélène n'avait pas trop présumé de ses charmes, en se promettant un véritable triomphe. Elle était éblouissante dans sa robe d'un rose vif. Au premier coup d'œil, elle éclipsait presque madame d'Éricey, dont la robe de crêpe de chine blanc, simple et distinguée, était d'un effet plus doux. Mais ceux qui se prenaient, tout d'abord, à la beauté saisissante de la jeune fille, s'arrêtaient étonnés du charme suave et séduisant de sa compagne.

Elles faisaient des affaires superbes et leurs marchandises diminuaient rapidement.

L'heure commençait à s'avancer, lorsqu'Hélène appela Georges, qui aidait à distribuer les paquets. Sténie était en ce moment très occupée d'un autre côté.

— Nous allons manquer de bien des objets,

dit mademoiselle de Laybach ; vous devriez aller à l'hôtel d'Éricey et nous faire apporter les provisions que nous y avons ; nos acheteurs ne font qu'augmenter.

Georges partit aussitôt, plein de bonne volonté et d'empressement.

— Georges ! dit un instant après madame d'Éricey, donnez-moi du papier, pour envelopper cette cravate.

— En voici, répondit Hélène, mais Georges n'est pas là.

— Déjà parti, reprit Sténie en riant ; je passe cela à son père ! mais, lui, c'est trop tôt. Nous voilà livrées à nos propres forces.

— Oh ! nous ne manquerons pas d'aides, si nous en voulons !

En disant ces mots, la jeune fille rougit ; un homme, jeune encore, s'avancait vers elle et lui tendit la main, avec un bonjour familier.

— Vous n'êtes pas encore morte de fatigue ? quel courage les femmes savent trouver, dès qu'il s'agit de se montrer et de briller ! qu'allez-vous me vendre ?

Hélène souleva des cravates, des gants.

— Va pour les gants, mais assurez-vous qu'ils iront bien.

Tandis qu'Hélène, avec une affectation de

gaieté, mesurait les gants à la main fermée de son client, Sténie regarda de son côté et reconnut le duc de Sauves.

Par un instinct d'inquiétude, elle chercha des yeux Georges ou son père : ils n'étaient pas là ; quelques dames réclamaient ses bons offices pour choisir des babioles. Elle fut donc obligée de laisser Hélène à la conversation qu'elle venait d'engager. Quand Sténie se trouva libre, le duc était appuyé au montant de la boutique et Hélène, tout en feignant d'arranger une étoffe, lui parlait bas, d'un air anxieux et troublé. Sténie allait essayer une diversion, lorsqu'elle en fut empêchée par une acheteuse, sur laquelle tous les regards se fixèrent aussitôt.

Les promeneurs commençaient à s'éclaircir. Les groupes arrêtés auprès de la boutique de Sténie étaient composés d'amis et surtout d'hommes du monde ; il y eut un chuchotement contenu, quand on vit s'approcher une dame seule, vêtue à l'exagération de la mode, les cheveux jaunes, les épaules nues sous une gaze transparente, à peine voilées par une pointe de dentelles ; un petit lorgnon insolent dans une main, une riche ombrelle dans l'autre.

Elle arrivait, balayant le sable de sa longue traîne. Tous les hommes regardaient

les deux femmes qui allaient se rencontrer.

La nouvelle venue considéra un instant une gaze d'Orient, suspendue devant la boutique et dit à madame d'Éricey, d'un ton doucement impertinent :

— Je voudrais cette étoffe, madame ; il me semble qu'elle rassortit parfaitement celle-ci.

Et rejetant son châle, elle montra à la jeune femme sa manche de gaze, où une rayure bleue se détachait sur un fond soyeux, par un fil d'or et d'argent.

Sténie pâlit ; il lui était impossible de ne pas reconnaître l'étoffe que son mari lui avait reprise et dont un morceau était resté parmi ses soieries de Brousse. Elle se rendit parfaitement compte de ce qui avait dû se passer et en ressentit l'indignation et le mépris qu'on peut imaginer. Mais elle ne se troubla pas ; détachant la gaze, sans rien dire, elle la posa sur le comptoir et laissa l'acheteuse la comparer à la sienne.

— Oui, reprit celle-ci, c'est exactement pareil, dites-moi le prix, s'il vous plaît. Celle-ci m'a été donnée. Je ne sais ce qu'elle vaut.

Les yeux de Sténie lancèrent des éclairs, à ces mots, dont l'insulte cachée ne lui échappa pas ; elle retira l'étiquette et d'un air digne la remit à la dame.

En ce moment le duc de Sauves, qui n'avait rien perdu de cette scène, se pencha vers Hélène :

— Allez auprès de cette pauvre femme, lui dit-il tout bas.

Fort surprise, la jeune fille obéit machinalement, sans comprendre et demanda à Sténie.

— Puis-je vous aider ?

— Non, chère enfant ! répondit madame d'Ericey ; vous n'avez rien à faire ici.

Et doucement, elle l'éloigna de la main.

La dame comprit fort bien.

— Je vous prierai de m'envoyer ce paquet ! dit-elle d'un ton insolent, voici ma carte.

— Nous n'envoyons pas les objets vendus, madame, répondit Sténie, sans prendre ni regarder le carton glacé qu'on lui présentait, voici votre paquet.

La dame hésita, puis prit le paquet et déposa un billet sur le comptoir.

— Vous auriez trouvé facilement à me le faire parvenir, dit-elle à la jeune femme, avec un méchant sourire.

Mais, au premier mot, madame d'Ericey s'était retournée et dirigée vers le fond de sa boutique, la phrase lancée contre elle se perdit dans le vide, et celle qui l'avait préparée ne put jouir de l'effet qu'elle s'était sans doute promis.

Elle s'en alla, en passant auprès de plusieurs hommes, qui affectèrent de se détourner sur son passage. Georges revenait à cet instant de l'hôtel d'Éricey. A son grand étonnement, le duc de Sauves s'avança vers lui et lui dit à demi-voix :

— Un verre d'eau ferait, je crois, du bien à madame d'Éricey. Elle est bien pâle, quoiqu'elle cherche à dissimuler son malaise.

En une seconde, Georges rapporta d'un étalage voisin un verre d'eau glacée. Sténie le but avec avidité et se leva aussitôt, en le remerciant.

Georges allait s'informer de ce qui s'était passé, lorsque M. de Vérain le tira à part et le mit au courant.

— Vous devinez bien qui c'est ! cet imbécile d'Éricey lui aura donné quelque étoffe à sa femme ; et cette créature a dû dire quelque impertinence ! Mais quelle dignité madame d'Éricey a montrée ! avec tact elle a déjoué cette méchanceté, en se retirant à propos ! nous avons tous tourné le dos à cette insolente.

M. de Fleynac revint, furieux, auprès de la boutique.

— Je ne me pardonne pas de vous avoir laissée seule, exposée à des visites désagréables ! dit-il à Sténie.

— C'est dans notre rôle, répondit-elle avec un triste sourire; les marchandes vendent à tout le monde et n'ont pas à savoir de quelle main leur vient l'argent destiné à leurs pauvres.

Georges sentit des larmes lui venir aux yeux, et pour détourner la conversation, voulut rendre compte de sa mission à l'hôtel d'Éricey.

— J'ai parlé à votre femme de chambre et elle m'a assuré n'avoir rien en réserve.

— C'est tout simple, je n'ai pas fait de provisions, mes fournisseurs sont venus, dans la journée, m'apporter ce qui m'était nécessaire.

— Hélène m'avait envoyé....

— Elle se sera trompée.

Et madame d'Éricey s'occupa d'un paquet pour cacher sa surprise.

Georges rejoignit Hélène à l'autre bout du comptoir, elle tenait tête à plusieurs personnes, qui, par une protestation tacite, avaient entouré le magasin, après le départ de la dame aux cheveux jaunes; la jeune fille s'en tirait à merveille, gracieuse et souriante, la légère rougeur amenée par les compliments qu'elle recevait, la rendait encore plus jolie.

Le jeune homme la vit, au milieu de ce triomphe, tourner vers lui ses beaux yeux un peu inquiets et s'imagina qu'elle l'appelait auprès

d'elle ; ce sentiment consolant lui fit oublier tout le reste.

En effet, Hélène laissa, dès que ce fut possible, ses clients à Sténie et, s'abritant derrière les tentures, offrit sa jolie main à Georges :

— J'ai fait une erreur, tout à l'heure, et cela nous a privées de vous ! j'en ai tant de regret ! dit-elle du ton le plus caressant.

Qui eût pu résister à ces charmantes excuses ? cette journée se termina, pour Georges, comme un songe du paradis ; l'heure de la clôture sonna cependant ; les portes du jardin se fermèrent et les marchandes se réunirent pour comparer leur gain.

Madame d'Éricey laissa sa boutique à ses femmes et pressa ses compagnes de venir prendre des rafraîchissements à son hôtel, situé tout près de là.

Quelques instants après, toute cette société se trouva réunie au Cours-la-Reine, d'autres amis s'y joignirent et on se répandit dans les salons ou dans le jardin ; des groupes se formaient autour de petites tables ; la gaieté devint générale, la bonne grâce de madame d'Éricey laissait régner une entière liberté, quelques jeunes personnes infatigables ouvrirent le piano et se mirent à danser.

Sténie était à la porte du salon, reconduisant

une personne âgée, lorsque deux hommes s'approchèrent d'elle, l'un dans le costume de visite le plus correct, l'autre en tenue négligée, mais avec cet air indescriptible qui annonce le maître du logis.

Ce dernier ne dépassa presque pas le seuil et dit à sa jeune femme, dont le visage s'empourpra en le voyant :

— Je vous amène mon ami, le duc de Sauves ; il ne voulait pas venir, mais je vous le recommande, faites-lui votre meilleur accueil, je vous prie.

Et sans attendre de réponse, il disparut.

Le duc ne s'était probablement pas attendu à une présentation aussi brève, il se trouva assez embarrassé, en face de madame d'Éricey.

— J'aurais voulu vous être présenté, avant de venir ainsi chez vous, Madame, lui dit-il ; l'insistance de mon ami Félix a pu seule me décider à abuser de votre bonté.

Sténie répondit quelques mots polis et froids et le duc traversa les salons. Elle y jeta un coup-d'œil ; Hélène était au milieu d'un groupe de jeunes filles et ne semblait pas se douter de cette étrange introduction.

Avec un soupir de soulagement, madame d'Éricey passa dans le jardin ; madame de Laybach

y prenait le thé, entourée d'amis, le duc de Sauvès causait au milieu de quelques hommes; tout allait bien et Sténie s'assit sur un banc, auprès du vieux comte de Fleynac.

— Vous vous tuez, mon enfant! lui dit-il, en la grondant doucement, vous êtes toute pâle.

Elle savoura pendant quelques minutes un repos si nécessaire, mais ce repos ne pouvait durer; la nuit venait et on se retirait. Sténie rentra dans les salons, pour dire adieu à ses hôtes. Comme elle accompagnait une dernière amie, elle entendit Georges demander Hélène à sa mère.

— Je la cherche, répondit celle-ci; que peut-elle être devenue?

Je ne sais quel instinct, quel pressentiment fit tressaillir Sténie. Elle traversa rapidement les salons et entra dans un boudoir, dont les portes étaient restées fermées et où on n'avait pas pénétré.

Et debout, dans une fenêtre, elle vit Hélène et le duc; ils se parlaient tout bas, lui, penché vers la jeune fille et tenant ses mains, elle, les yeux pleins de larmes et excessivement émue.

Madame d'Éricey n'eut pas le temps de leur dire un seul mot; les voix de Georges et de madame de Laybach leur parvinrent, se rapprochant, et les firent pâlir tous les trois. D'un mouvement spon-

tané, la jeune femme fit un signe au duc, ouvrit une porte dans le fond du boudoir, lui indiqua du doigt un petit escalier et referma la porte, puis revint auprès d'Hélène confondue. Au même instant Georges souleva la portière.

— Ah ! vous voilà ensemble ; s'écria-t-il joyeusement, j'aurais dû m'en douter. Mais, Hélène, qu'avez-vous ?

— Un peu de fatigue, balbutia-t-elle.

— Adieu, chère madame, dit madame de Laybach, vous devez être à bout de forces. Quel plaisir vous avez procuré à ma fille ! que vous avez été bonne pour elle !

— Oh, si bonne ! je n'oublierai jamais... murmura la jeune fille, en prenant la main de madame d'Éricey.

Celle-ci la retira doucement et gravement. Quand tout le monde fut parti, Sténie cacha son visage dans ses mains en se disant :

— Pauvre Georges ! oh, mon pauvre ami !

Elle resta un moment abîmée sous le coup de la surprise et d'une douleur amère, puis elle alla ouvrir la porte de l'escalier ; le duc avait disparu ; la jeune femme revint alors à son canapé et tomba dans les réflexions les plus pénibles.

Le malheur de Georges ne la préoccupait plus uniquement ; mais aussi la responsabilité que

faisait peser sur elle cette dernière scène ; quel parti prendre ? prévenir Georges, ou son père ? leur apprendre ce qui s'était passé chez elle ? détruire les illusions de cet ami si cher ? le frapper dans cette affection où il avait mis tout son cœur ?

Et cependant, comment lui laisser ignorer la perfidie, la trahison menteuse de cette jeune fille ? car, dans les deux rencontres de cette journée, la préméditation et l'entente étaient évidentes. Hélène, en éloignant son fiancé de la vente, savait le moment où le duc allait venir ; et il avait dû convenir avec elle de la retrouver à l'hôtel d'Éricey ; cela seul pouvait expliquer la singulière présentation, qu'il avait sans doute provoquée ou demandée, et tout cela, après la promesse faite à Georges par la jeune fille, d'éviter cet homme taré !

— Que faire, mon Dieu ! se disait la pauvre femme. Quel rôle affreux de dénoncer même une coupable ! et ne pouvoir consulter le seul ami en qui j'aie confiance !

Sa pensée se reporta involontairement sur sa solitude, et sur le malheur qui la laissait sans appui, sans conseil et l'exposait à d'odieuses insultes. Elle ne pleura pas à ce dernier souvenir ; l'orgueil froissé et le mépris n'ont rien qui atten-

drisse, la blessure était superficielle à cet endroit et son cœur la ramena vite à Georges.

— Comme il souffrira, en découvrant que son amour était méprisé et que ces lèvres perfides lui disaient des paroles menteuses ! il est si dur de ne pas être aimé de ce qu'on aime !

Cette pensée la reporta à d'autres temps. Elle aussi avait souffert, dans ces jours écoulés, et ses pleurs coulèrent de nouveau.

Après quelques minutes de détente, Sténie se calma pourtant et se prépara à tenir compagnie au vieil ami. L'idée de cette soirée en tête à tête avec lui, oppressée par ce poids mortel, la fit frissonner !

Elle relevait la portière, lorsqu'un valet de pied lui remit une lettre du comte de Fleynac.

« Chère Sténie, mon infatigable future belle-
» fille veut absolument me garder à dîner avec
» Georges et faire, après, une partie de spectacle.
» Comment refuser cela à cette séduisante per-
» sonne ? d'ailleurs, vous ne serez peut-être pas
» fâchée d'être laissée au repos que vous avez si
» bien mérité. A demain.

» Le vieil ami. »

Madame d'Éricey se sentit un peu soulagée, elle ferma sa porte et finit sa soirée, tantôt

lisant, et plus souvent encore, harassant son pauvre cerveau de ses craintes et de ses perplexités.

IX

Les nuits qui suivent de pareilles journées sont rarement paisibles, le sommeil de Sténie fut interrompu plus d'une fois ; aussi dormait-elle encore à neuf heures, le lendemain, lorsqu'on frappa à sa porte.

— Entrez ! fit-elle, à moitié éveillée.

Sa femme de chambre entra d'un air confondu.

— Monsieur voudrait parler à madame.

— Monsieur ! répéta la jeune femme stupéfaite, est-il donc ici ?

— Monsieur vient d'arriver et prie madame de passer dans son cabinet.

— Dites que j'y vais.

Un instant après, elle entra chez M. d'Éricey. Celui-ci fumait, à cheval sur une petite chaise, il se leva pourtant pour la recevoir.

— Pouvez-vous être prête à partir dans deux heures ? lui demanda-t-il.

— Partir ! pourquoi ? pour où ?

— Pour un ou deux jours au plus ; on m'offre, à Trouville, un chalet ravissant, une occasion unique ; je veux l'acheter, s'il vous plaît ; agréable pour le temps des chaleurs ; il faut que vous le voyiez, on est pressé d'une réponse.

Sténie répondit avec la froideur qu'on peut imaginer après l'affaire de la vente.

— Je vous remercie, faites ce qui vous conviendra, je ne demande rien et ne me mêle pas de vos affaires.

— Je sais... je sais..., dit Félix embarrassé, vous êtes fâchée ! je sais... je regrette beaucoup... désolé... vrai ! impossible de se douter... furieux ! cela ne se reproduira pas.

— Je tâcherai, du moins, de ne pas m'y exposer.

— Désolé, vrai ! mais, il faut que vous veniez ; c'est un service que je vous demande !

— Je ne peux pas, le comte de Fleynac est ici et part dans peu de jours.

— Bah ! il est ici comme chez lui ! vous les retrouverez de reste, nous revenons demain soir ! s'écria Félix en s'animant, il ne s'agit pas de tout ça, donnez des ordres ; dans deux heures, je viens vous prendre.

Sans attendre d'autres objections, il prit son chapeau et sortit.

Il n'y avait plus qu'à obéir, c'est ce que fit Sténie après quelques instants de révolte intérieure. Peut-être son mari voulait-il ainsi protester contre le scandale de la veille ; d'ailleurs, comment résister ?

Elle écrivit au comte qui était sorti et lui expliqua son absence, lui promettant son retour pour le lendemain et le priant de l'attendre à l'hôtel.

A onze heures, elle était avec Félix sur la route de Normandie ; chose bizarre, il semblait aussi ennuyé que sa femme de ce voyage improvisé, il l'installa dans un wagon et passa son temps dans celui des fumeurs.

En arrivant à l'hôtel, M. d'Éricey déclara qu'il allait se promener ; on visiterait le chalet le lendemain matin.

Il ne reparut pas le lendemain ; un marin vint annoncer de sa part qu'on ne pouvait voir le chalet ce jour-là et que lui partait pour une excursion en mer. Sténie fut réduite à louer une voiture et à promener sur cette côte verdoyante et fleurie, au bord de la mer bleue, son ennui et son agitation. Jeune comme cette heureuse saison, le cœur ouvert aux beautés de la nature, elle trouva, du moins, dans ce spectacle une douce distraction.

Elle n'était pas au bout de ses peines ; trois jours se passèrent à attendre le retour sans cesse annoncé de M. d'Éricey ; la pauvre femme, désolée, se décidait à lui écrire et à repartir pour Paris, lorsqu'il apparut enfin, le jour même ; il la mena voir une habitation charmante, délicieusement située ; pas une objection à faire ! malgré son ennui, Sténie éprouva même un certain plaisir à l'idée de passer l'été dans ce joli endroit.

— Pourra-t-on en jouir cette année ? demanda-t-elle à la femme qui le lui montrait ; sera-t-il libre pour l'été, dans le cas où on se déciderait à l'acheter ?

— Il n'est pas à vendre, madame ! répondit la femme étonnée.

— Taisez-vous donc ! dit Félix bas à Sténie. Cette paysanne ne sait rien.

Ils terminèrent leur visite et, en retournant à Trouville, madame d'Éricey dit à son mari :

— Je pourrai retourner à Paris ? vous n'avez plus besoin de moi ?

— Êtes-vous donc si pressée ? répondit-il, en riant d'un air singulier.

— Oui, vous savez bien pourquoi ; les Fleynac doivent être à la veille de leur départ pour Florence, je tiens beaucoup à les revoir avant.

— Les Fleynac, ma chère ! ils ne sont plus à Paris, au moins à ce qu'on m'écrit.

— Impossible ! s'écria Sténie. Mon vieil ami ne serait pas parti sans me prévenir !

— Je n'en sais rien. Mais, pour partis, ils le sont certainement d'hier. Qu'est-ce que cela vous fait ? vous avez offert votre cadeau de noce à cette jolie demoiselle, qui me semble un peu folichonne et vous reverrez assez le vieil ami, comme vous l'appellez !

La jeune femme ne répondit rien ; évidemment, son mari disait vrai quant à ce départ et elle avait perdu toute possibilité de prévenir le père de Georges. Désolée de cette pensée, affligée de n'avoir pas revu son ami d'enfance, elle s'enfonça dans le coin de la voiture et de grosses larmes coulèrent une à une sur ses joues.

Son mari, si égoïste et mauvais qu'il fût, se sentit probablement remué par cette douleur sans plaintes. Il se mit à jurer entre ses dents, en grommelant quelques mots, parmi lesquels « ce diable de Sauves » arriva confusément à l'oreille de sa femme.

Très surprise, elle leva les yeux.

— Comment M. de Sauves est-il mêlé à tout cela ?

— Qui ? de Sauves ? Ce chalet est à lui.

— Ah ! reprit-elle en se soulevant et le regardant en face. C'est lui qui vous a engagé à le visiter à présent ?

— Eh bien, pourquoi pas ? ne peut-il être pressé de vendre ? Qu'avez-vous à me regarder ainsi ?

Sténie détourna les yeux ; elle sentait ce qu'ils devaient exprimer d'investigation, de reproche ou de mépris. Elle entrevoyait une intrigue, où son mari avait joué le rôle de dupe ou de complice. Après un instant de silence :

— Si vous avez su ce que vous faisiez, dit-elle, que Dieu vous pardonne.

— Au diable les femmes et leurs histoires ! s'écria Félix, d'autant plus furieux qu'il se sentait coupable.

Heureusement, la voiture s'arrêtait devant l'hôtel. Sténie remonta chez elle et Félix ne se montra plus ce soir-là. Le lendemain, ils partirent pour Paris.

A peine madame d'Éricey fut-elle dans son salon, que le maître d'hôtel déposa plusieurs lettres sur la table.

— En voici une, dit-il, que M. le comte de Fleynac m'a chargé de remettre à madame, avant-hier, au moment de son départ.

— Pourquoi ne les a-t-on pas envoyées à Trouville ?

— Monsieur avait donné l'ordre de tout garder.

Sténie passa, sans autre observation, dans sa chambre et ouvrit la lettre du vieil ami :

« Nous partons, chère enfant; je ne puis résister aux désirs de tout ce qui m'entoure. Hélène est pressée de quitter Paris, et si charmante dans son bonheur de voir approcher son union avec mon Georges, que je comprends l'impatience de ce cher fils. Vous sentirez combien il m'en coûte de vous quitter ainsi, mais on me dit que M. d'Éricey ne compte pas revenir encore. Si vous l'aviez pu, je suis sûr que vous seriez ici et je n'aurais pas le regret de vous embrasser de loin. Je le fais, du moins, du fond du cœur. Je ne tarderai pas à vous revoir; car le mariage aura lieu aussitôt après notre arrivée à Florence. »

Georges avait ajouté au-dessous :

« Nous en voulons beaucoup à M. d'Éricey, de vous avoir ainsi enlevée, chère Sténie. Cela nous prive de vous dire merci mille fois! chère et parfaite amie, je baise tendrement vos mains et vous envoie les amitiés reconnaissantes de ces dames. Je vous écrirai d'Italie. Je suis le plus heureux des hommes et je sais quelle part vous prenez à ce bonheur! »

On peut se figurer avec quelle douleur Sténie lut cette lettre ! elle ne pouvait plus rien pour ses amis ; il n'était plus temps d'arrêter cette fatale union !

— On a bien calculé, se dit-elle ; le duc, en songeant aux suites de son imprudence, a trouvé ce moyen de m'éloigner et de m'empêcher d'avertir les Fleynac... Et cette indigne Hélène a feint de partager l'empressement de Georges ! Elle a voulu partir pour que je ne puisse pas le retrouver ! et il est heureux de cette tendresse mensongère ! il a mis en elle tout son avenir, ses espérances, tout son cœur !

— O Georges, mon Georges ! s'écria-t-elle, en étouffant ses sanglots dans les coussins du canapé ; et pourquoi n'as-tu pu m'aimer, moi qui t'aimais tant !

DEUXIÈME PARTIE

I

L'année 1870 commença par une journée admirable. Le froid avait tout séché et cependant n'était pas trop cruel. Point de vent, un soleil splendide, un ciel bleu ; une population joyeuse courait chargée de paquets, aux réunions de famille, aux visites de bonne année ; on ne pouvait plus circuler sur les boulevards, devant les petites boutiques en plein vent et, cependant, partout où s'offrait un spectacle, un intérêt, un amusement, il se trouvait une foule pour admirer et se réjouir.

Qui eût pu deviner, en voyant cette ville enivrée de gaieté et de richesse, si fière de son éclat et de sa gloire, la sombre destinée sus-

pendue au-dessus d'elle par cette année aux débuts si brillants ?

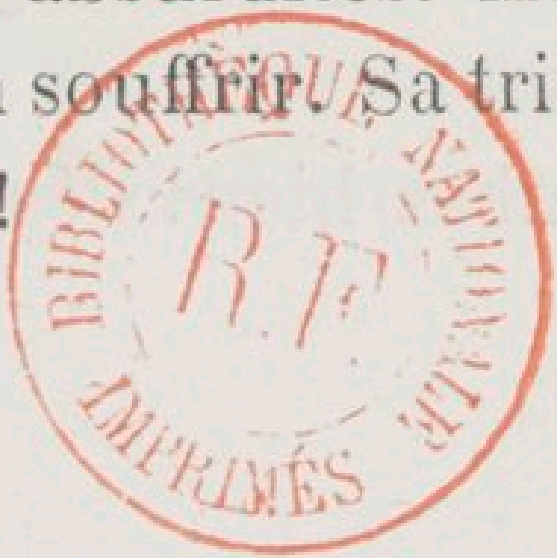
Beaucoup de cartes avaient été déposées à l'hôtel d'Éricey, mais personne n'avait été admis. Sténie ne voulait recevoir, ce jour-là, que ses amis les plus intimes. Elle-même avait rempli des devoirs de politesse et venait de rentrer ; les lampes n'étaient pas encore allumées. Étendue dans son fauteuil près du feu, la jeune femme se laissait aller aux pensées sans nombre que ces anniversaires ramènent au premier moment de solitude, pensées mélancoliques pour ceux dont l'existence n'a pas été bien arrangée dans ce monde.

Deux années s'étaient écoulées depuis le mariage de Georges ! Sténie regardait, de ces yeux intérieurs qui embrassent tant de choses à la fois, les tristesses qui s'étaient accumulées pour elle et autour d'elle, dans ce court espace de temps. Elle considérait sa jeunesse perdue en sa fleur, sa vie sans bonheur, sans affection partagée, privée de tout ce qui remplit le cœur d'une femme. Les folies croissantes de M. d'Éricey y jetaient une amertume continuelle. Pas un moment heureux sur lequel se reposer ! pas un bon souvenir à évoquer ! Ah si ! un bien cher, bien précieux ! l'amitié de Georges !

Car Georges avait été envoyé à la Chambre des députés par son arrondissement ravi de son retour à la Bélourde. Son séjour obligé à Paris avait resserré les liens de cette affection ancienne qui l'unissait à Sténie. Mais là encore, que d'impressions douloureuses ! comme elles s'étaient réalisées, les craintes qu'elle avait conçues de la funeste union où Georges espérait trouver tant de bonheur. Jamais ils ne parlaient ensemble de la perte de ces illusions.

Hélène avait paru d'abord subir un peu l'influence de la nature droite, ouverte et bonne de son mari. Maintenant, elle semblait prendre à tâche de rompre en visière à toutes ses idées, à toutes ses manières de voir. Elle adoptait dans le monde les façons les plus évaporées. Que de fois, en l'y présentant, Sténie avait souhaité d'être bien loin, pour ne pas la voir imiter et dépasser les femmes les plus hardies, s'efforcer d'être plus entourée qu'elles et y réussir de manière à désespérer ceux qui lui portaient quelque intérêt.

Heureusement, Georges ne voyait pas tout ; ses travaux à la Chambre le retenaient souvent. Quand il accompagnait Hélène, celle-ci prenait soin de modérer ses absurdités. Mais, il en apercevait assez pour en souffrir. Sa tristesse le montrait suffisamment !



Une seule pensée soulageait un peu madame d'Éricey. Le duc de Sauves n'était pour rien dans ces motifs de mécontentement. Il avait été absent de Paris pendant ces deux années.

A ce moment, deux domestiques vinrent apporter les lampes, fermer les volets et baisser les stores de soie. Ils se retiraient, lorsque la porte s'ouvrit et Hélène entra couverte de fourrures, très belle et l'air pimpant et audacieux.

— Bonjour, chère ! dit-elle en embrassant Sténie avec une légèreté indifférente ; et bonne année ! mais on n'a pas besoin de vous rien souhaiter ! voilà une femme qui a de la chance ! libre comme l'air, une position ravissante dans le monde et pas de mari pour lui faire des monstres de tout !

Sténie eut un petit frisson, en rendant ce baiser sans valeur. Comme les personnes qui savent aimer, elle n'avait pas la caresse facile. En faisant asseoir la jeune femme, elle lut sur ses traits une colère dissimulée sous cet entrain forcé.

— Je vous souhaiterais mieux que cela, si vous n'aviez tout ce qu'on peut désirer, répondit-elle. Il suffit à la femme de Georges de vouloir, pour être heureuse.

— Vous tombez bien ! s'écria la jeune dame, je

viens de lui faire une jolie scène ! il s'en souviendra, j'espère ! il a voulu me faire des observations sur ma liaison avec madame de Bers, trouver mauvais que j'aille partout avec elle ! J'étais trop souvent hors de chez moi, etc. ! je l'ai vite remis à la raison et je ne crois pas qu'il y revienne !

Madame d'Éricey ne put empêcher ses traits expressifs de trahir une peine réelle. Hélène s'y méprit et rit de tout son cœur de la compassion qu'elle crut y voir.

— Ne vous alarmez pas pour moi, dit-elle. Soyez tranquille, je sais me défendre. On ne me fera pas faire ce qui ne me convient pas.

— Je ne redoute pas cela pour vous, répondit Sténie d'un ton doux et triste, mais, puisque vous me parlez d'un sujet si intime, ne craignez-vous pas de mécontenter Georges sérieusement ? Il est doux et bon. Mais il tient à ses principes, à ses convictions. Si, en découvrant que vous ne les partagez pas, il allait se détacher de vous plus que vous ne le pensez ?

— Oh ! dit Hélène, avec un rire moqueur, vous tenez encore à ces grands mots ? c'est un peu vieux pour vous ! mais Georges sait à quoi s'en tenir, je lui ai fait ouvrir les yeux, à la campagne. Ne voulait-il pas me mettre au train-train de sa famille ? me faire visiter les pauvres, les chau-

mières ? fi, l'horreur ! c'est sale, ça sent mauvais ! comme je le lui ai dit : envoyez-leur de l'argent ; cela leur fera plus de plaisir que vos sentimentalités !

— Hélène, je vous en prie, prenez garde ; si vous révoltez les sentiments intimes de votre mari, vous perdrez son affection ; et vous ne savez pas quelle force de volonté vous rencontrerez !

— Tant pis ! répondit Hélène. Je ne veux pas d'une vie de pot-au-feu. Georges peut y compter. J'irai ce soir chez madame de Bers fêter la nouvelle année ; nous aurons un cercle choisi de jeunes amis et nous danserons avec absence de chaperons.

— Mais, Georges...

— Oh ! Georges est fâché ! il veut aller chez ses vieux cousins d'Albys ; des momies empaillées, qui regardent une femme décolletée comme une horreur choquante et chez qui il faut mettre un châle sur ses épaules.

Le timbre venait de résonner et Georges entra dans le salon.

— Oh ! je me sauve ! reprit Hélène, en attachant son manteau avec une affectation de terreur, je ne veux pas être dévorée ! faites de lui ce que vous voudrez ; moi, je vais ce soir chez madame de Bers !...

Elle passa devant Georges avec un petit rire sardonique. Il se rangea et la laissa partir sans un geste, ni un tressaillement de sa lèvre sévère. Puis il s'assit lentement auprès de madame d'Éricey, dans l'attitude d'une pénible absorption.

— Cher Georges ! murmura tout près de lui une voix douce.

Et il vit debout, devant lui, sa véritable amie, les yeux mouillés, les traits empreints d'une sincère pitié.

— O Sténie ! dit-il sourdement, que je suis malheureux !

— Il ne faut rien exagérer, dit-elle pour lui rendre du courage, une querelle de ce genre n'est pas un véritable malheur.

— Quoi ! elle vous a dit...

— Elle m'a conté vos objections à sa liaison...

— N'ai-je pas mille fois raison ? n'est-il pas honteux de voir madame de Fleynac au bras de la femme la plus décriée de Paris ? mais cela n'est rien, je peux l'empêcher ; ce que je ne changerai pas, c'est *elle*, c'est ce qu'elle m'a laissé voir à la campagne. J'avais supporté sans me plaindre les caprices, les folies, les froideurs sans cause d'Hélène, mais j'ai exigé d'elle le respect et les égards dus à mon père ; ma fermeté à ce sujet l'a irritée ; pour se venger, elle m'a dévoilé le

passé ; tandis que je pensais lui avoir fait partager mes plus chers sentiments, elle se riait de ma crédulité ; je sais maintenant que je n'ai aucun pouvoir sur ma femme, car elle me l'a répété tout à l'heure, elle ne m'a jamais aimé ! et cette conviction a tué en moi une tendresse méconnue.

Il parlait avec calme et fermeté, et avec une douleur contenue, comme quelqu'un pour qui les affaires de la lutte sont passées.

— Je lui ai dit ma volonté ; elle est libre de la braver, je verrai alors ce que j'ai à faire !

Sténie s'était rassise, tremblante et bouleversée. Cette parole simple et nette, accent énergique d'un profond malheur, lui déchirait l'âme et la remplissait d'amertume envers Hélène et de sympathie pour Georges ; mais elle était trop droite et aimait trop sincèrement son ami, pour se laisser entraîner par son dégoût pour cette femme.

— Ne soyez pas trop sévère, dit-elle ; vous prêtez sûrement trop d'importance à des mots échappés à sa colère et non, peut-être, à son cœur.

— J'ai essayé de le croire et j'ai trop souffert pour m'y tromper ; elle m'a déclaré qu'elle irait à cette réunion de folles avec ou sans moi, elle

préfère évidemment s'y rendre seule ! je la laisserai à sa fantaisie.

— Non, Georges ! reprit madame d'Éricey ; non, pas cela ! ne l'abandonnez pas à ce milieu ! Que vous aimiez votre femme ou non, vous devez la protéger ! ne la laissez pas glisser sur une pente aussi dangereuse.

— Vous avez toujours raison ! répondit Georges après quelques instants de réflexion ; ce sera inutile et elle me le fera payer bien cher ! mais, pour mon père aussi... je vous obéirai, j'irai, ce soir, avec Hélène ; adieu et merci !

Il prit les deux mains de Sténie et la regarda dans un attendrissement profond ; elle baissa la tête, pâlit et murmura avec effort :

— Courage, courage !

Et elle resta seule, confondue de ce qu'elle venait d'apprendre et le cœur navré.

II

La soirée de madame de Bers ne commençait pas de bonne heure ; c'était une haute fantaisie de cette jolie personne, dont le bonnet voltigeait depuis assez longtemps par-dessus les moulins.

Elle avait un mari d'origine espagnole, toujours retenu — à l'en croire — auprès de ses princes exilés. On ne le voyait jamais et la source de la fortune de la dame n'était pas certaine ; mais elle était d'une bonne famille et tenait une maison convenable ; on la recevait donc dans le monde et elle en attirait chez elle la partie la plus légère. L'absence des collets-montés, — il y en avait beaucoup d'absents — la faisait rire et rendait, à son avis, ses soirées beaucoup plus agréables ; elles étaient, en général, bien composées en hommes. Comme femmes, l'élément étranger y régnait presque seul.

Madame de Bers semblait ravie de la réputation demi-scandaleuse de sa maison et des choses étranges qu'on racontait sous l'éventail. Cette fois, pour narguer les réunions de famille, qui lui manquaient peut-être, elle avait organisé une sauterie, composée de jeunes femmes autant que possible sans leurs maris et de jeunes gens très à la mode.

A minuit, les bougies étincelaient dans deux salons, où un piano se faisait entendre ; les uns dansaient, d'autres causaient ou se promenaient avec une intimité sans gêne ; on était là plus à l'aise que chez soi.

La porte s'ouvrit pour laisser passer un domes-

tique qui apportait un billet à la maîtresse de maison.

Celle-ci, assise dans un fauteuil bas, parlait à demi-voix à un homme, placé en face d'elle sur un pouf; mais, honni soit qui mal y pense! ni lui ni elle n'y songeaient pour leur compte; car, ouvrant la lettre, madame de Bers dit à son interlocuteur:

— Justement, c'est d'elle, voyons ce qui la retient.

« Chère, mon mari a voulu à toutes forces » m'accompagner. Je pense bien faire pour tous, » en me décidant à rester chez moi. Furiosa. »

— Furieuse! je le crois sans peine dit le jeune homme. M. de Fleynac va-t-il devenir un mari incommode, précisément lorsque je reviens à Paris, après deux ans d'absence? Je croyais qu'il laissait souvent sa femme sortir seule?

— Oui; grâce à la Chambre, aux rapports, etc., elle avait assez de liberté. Déjà, l'hiver dernier, elle s'était débarrassée de cette petite prude de madame d'Éricey, qui l'avait présentée dans le monde et semblait se faire un devoir de rester partout auprès d'elle.

— Oh! pas ici, toujours!

— Heureusement! qu'en ferait-on?

— Hum ! si on pouvait l'apprivoiser ! elle est charmante. Je ne reculerais pas à l'idée de lui faire quelque peu la cour.

— Allons donc ! un mauvais sujet comme vous et cette éthérée ! quelle folie !

— Possible ! mais cette blanche image est faite au tour et ses yeux seraient bien beaux, parlant un certain langage !

— Bah ! ce n'est pas vous qui le lui apprendrez ! et la pauvre Hélène ?

— Franchement, c'est un peu du réchauffé, Hélène, après deux ans de séparation, mais... voyons, vous saurez me dire cela. Où est d'Éricey et que devient-il ?

— Oh ! quel imbécile ! il ne sort pas de chez les danseuses ou du jeu et on dit qu'il se ruine grand train.

— Ha, ha ! dit le duc de Sauves (on l'a déjà reconnu) voilà un ami à cultiver. Il faudra le relancer. Adieu, Señora, quoique désappointé ce soir, je m'en vais satisfait.

Et il quitta cette soirée joyeuse, qui devait se prolonger bien avant dans la nuit.

.

Madame d'Éricey attendit pendant quatre jours la visite de Georges. Il passait rarement autant de temps sans venir causer quelques minutes avec

elle, entre chien et loup. Mais, elle attendit en vain. A ce moment de l'année, où chacun se met en règle, avant de reprendre la vie du monde, les visites affluaient à l'hôtel. Chaque coup du timbre la faisait tressaillir, sans lui amener celui qu'elle attendait.

Elle était presque décidée à aller s'informer de cette question grosse d'orages, lorsqu'elle vit arriver Hélène, aimable et souriante. Aux questions de Sténie sur Georges, la jeune femme répondit que son mari travaillait toute la journée.

— Il veut m'accompagner dans le monde ! je me moque de cette prétention, il ne pourra pas y suffire ; mais si cela lui plaît !...

Son petit rire sceptique était moins aigre que d'ordinaire.

Le soir suivant, elle apparut de nouveau chez madame d'Éricey et cette fois avec Georges.

A la fin de la dernière saison, Hélène avait presque abandonné cette maison, où elle ne retrouvait ni les amies, ni les habitudes excentriques, dont elle faisait ses délices. Depuis la rentrée des Chambres, elle n'y était pas venue le soir. Sténie fut donc fort étonnée en la voyant avec son mari. Cela lui sembla de bon augure. Cependant, la physionomie de Georges était calme, froide et très fatiguée ; ce

qui enfonça une pointe aiguë au cœur de son amie.

Hélène se montrait, au contraire, causante, animée, toute différente de ce qu'on l'avait vue là, auparavant. Tendre pour la maîtresse de la maison, gracieuse pour les hommes âgés, gaie et riante avec les jeunes, elle fut trouvée charmante. Sténie en dit un mot à Georges, en lui servant une tasse de thé.

— Il me semble remarquer un heureux changement.

— Il y en a un. Durera-t-il ! est-ce sérieux ! je n'en sais rien, répondit Georges.

— Espérons ! ne soyez pas trop incrédule.

— La confiance ne se refait pas. Elle s'est envolée et ne reviendra plus.

Une petite rumeur se fit dans le salon. Tous deux se retournèrent. C'était M. d'Éricey qui entrait.

Rien ne pouvait être plus inattendu ; jamais il ne paraissait le soir chez lui. Cette nouveauté ne produisit pas un heureux effet. Un froid de glace se répandit partout. Les conversations interrompues ne se reprirent pas aisément. Félix fit un signe de tête à sa femme et, sans expliquer sa présence, alla s'asseoir près d'Hélène.

Celle-ci causait au milieu d'un groupe et rou-

git excessivement à l'approche du maître de la maison.

— Charmé de vous voir ! lui dit-il. Vous voilà revenue à nous ? tant mieux. Moi aussi... vous voyez... retour au bercail. . tout à fait pastoral. Ennuyeux à périr ce club ! avez-vous des nouvelles ? bientôt....

Le reste de la phrase fut dit à voix basse. Hélène, devenue pourpre, y répondit par un simple mouvement d'assentiment.

— On vous reverra, n'est-ce pas ? ajouta Félix, comme elle se levait pour partir.

Il cligna de l'œil et elle rougit encore davantage.

— Soyez tranquille, dit-il à demi-voix ; les amis de mes amis sont mes amis.

Hélène lui tendit la main sans répondre ; puis sortit avec Georges. Le reste de la société s'esquiva peu à peu et Sténie se trouva seule en face de son mari.

— Très gentille, cette petite de Fleynac et pas du tout bégueule à ce qu'il paraît. Dites donc ! faites placer, à l'avenir, des tables de jeu dans le salon du fond, je ferais volontiers une partie le soir ici. Ennuyeux... assommant, ce club ; pourquoi pas jouer ici ?

A cette proposition inattendue, sa femme resta un instant muette d'étonnement.

— Mais, comment? avec qui? demanda-t-elle, saisissant d'un coup d'œil les conséquences d'un pareil changement.

— Je trouverai des partenaires; j'amènerai des amis à moi... ennuyé du gros jeu... besoin de repos. Je ne vous gênerai en rien... rien à changer dans vos habitudes.

Il allumait, en parlant ainsi, une cigarette.

— A demain! bonsoir! bonne nuit!

Et il disparut.

Sténie tomba dans un fauteuil, plus émue que je ne saurais le rendre. Jusqu'alors, elle avait été délaissée, abandonnée, mais tranquille et libre. Elle avait trouvé dans la société dont elle s'était entourée des agréments et des distractions de son goût. Quels amis son mari allait-il y introduire? quel effet sa présence produirait-elle au milieu des siens? Il était peu aimé, peu estimé; la pauvre femme ne le savait que trop! et pour elle-même, quel supplice de se retrouver sans cesse vis-à-vis de cet homme, qui l'abreuvait d'amertumes et d'humiliations!

Elle remonta très-troublée dans son appartement.

Cependant, l'insomnie causée par cette secousse lui rendit, par la réflexion, son sang-froid et sa fermeté clairvoyante. Sa répulsion pour cette présence et cette société ne diminua pas, mais

elle sentit l'impossibilité de s'y soustraire ; il fallait laisser son mari revenir chez lui comme c'était son droit et l'y recevoir, comme c'était son devoir, à elle !... ou en sortir !

— Cette ressource me restera, s'il pousse les choses trop loin, se dit-elle, et jusque-là, que Dieu me soutienne !

Le matin la trouva calme ; son parti était pris. Vers la fin de la journée, Georges vint la voir. Elle était seule et pensive, au coin du feu.

— J'ai laissé là mes paperasses ! dit-il avec un enjouement forcé. Je voulais voir où vous en étiez, ce que vous pensiez du retour de Félix. — Savez-vous....

— Je ne sais rien, répondit-elle simplement ; il m'a exprimé l'intention de jouer ici le soir avec quelques amis. Rien de plus, et il sera fait comme il le désire.

— Pauvre amie, vous êtes toujours courageuse et toujours dans le vrai !

— Je n'y ai pas grand mérite, répondit Sténie un peu amèrement ; ma vie est si triste, que je ne tiens plus fortement à rien, sauf à votre père, à vous, Georges, et à notre bon pays !

Georges saisit sa main et, en la baisant, y laissa une larme, mais il fit un effort sur lui-même et reprit avec fermeté :

— J'étais venu vous prévenir des motifs qui ramènent Félix chez lui ; il a joué ces derniers temps un jeu enragé, perdu et gagné des sommes folles ; cela a paru fâcheux au club, on lui a insinué que ces excès déplaisaient ; les propos échangés à ce sujet n'ont pas été agréables et ses amis lui ont conseillé de s'éloigner du cercle, au moins pour un temps.

Madame d'Ericey avait écouté en silence.

— Je comprends ! dit-elle d'une voix étouffée.

— Peut-être pourrez-vous le retenir dans des bornes plus convenables.

— J'essaierai, répondit-elle du même ton.

— Chère enfant ! s'écria Georges comme autrefois, sous l'empire d'une vive émotion, je souffre plus pour vous que pour ce qui me touche moi-même !

— Et vous savez que je sens de même pour vous ! dit-elle en levant sur lui ses beaux yeux innocents. Mais ici, il n'y a pas de ces chagrins qui touchent au cœur, Georges ; ne vous en troublez donc pas, je ferai de mon mieux et Dieu m'aidera sans doute.

Le soir, les curieux abondèrent à l'hôtel d'Ericey ; le bruit du retour de Félix avait circulé et on voulait voir comment sa femme prenait cet événement inattendu. Ces sortes de spectacles

sont aux sociétés raffinées de nos jours, ce que le cirque et ses martyrs étaient à la foule romaine. On ne trouva que l'aspect accoutumé de ces sortes de réceptions. M. d'Éricey jouait dans le dernier salon, avec quelques amis ; quelques hommes, charmés de trouver à faire une partie, se joignirent à lui et il paraissait aussi satisfait que le permettait sa nature indolente et blasée. Georges et Hélène arrivèrent de bonne heure et aidèrent Sténie à faire les honneurs. Elle allait de groupe en groupe, aimable et bienveillante, laissant à chacun le sentiment de bien-être que sa bonne grâce savait créer autour d'elle.

Tout se passa bien, et, avant de se retirer, Georges lui dit tout bas :

— Ce ne serait pas trop mal, ainsi.

Sténie le regarda d'un air doux et triste.

— Il faut vivre au jour le jour, répondit-elle, et prier Dieu de détourner l'orage, tout en s'y préparant sans cesse !

III

Qui n'a vu de ces jours d'été où, par un temps magnifique, le vent du midi commence à souffler ?

Le ciel est d'un bleu intense, à peine blanchi par un léger réseau de vapeurs ; le soleil a toute sa clarté, l'air sa pureté transparente, et cependant, la nature languit, se fait silencieuse et semble palpiter dans l'attente de la tempête, qu'on ne voit pas, mais qu'on sent venir !

Telle fut la sensation éprouvée par Sténie, pendant les premiers jours de l'existence nouvelle inaugurée par son mari. Chaque soir, elle se demandait : « Que va-t-il arriver ? »

Il n'arrivait rien ! un vent favorable avait-il réellement repoussé les nuages de son horizon ? M. d'Éricey exécutait tranquillement son programme ; il paraissait assez souvent à l'hôtel pour le dîner ; très régulièrement pendant la soirée, installé à sa table de jeu, loin du bruit, entouré de quelques intimes, il ne s'occupait généralement pas de ce qui se passait dans les salons de sa femme ; à certains jours, son humeur était sombre ; d'autres fois, on lui voyait une mauvaise gaieté, piquante et inégale ; pour madame de Fleynac seule, il se montrait presque toujours aimable. Elle était devenue une des fidèles de l'hôtel d'Éricey et Félix allait souvent lui parler, avec une apparence de familiarité, qui frappa l'œil intelligent de Sténie.

Un soir, après une journée passée presque en-

tièrement chez lui, pendant laquelle il avait paru agité et inquiet, il quitta le jeu pour s'asseoir auprès d'Hélène. Elle avait pris l'habitude de venir souvent sans Georges ; c'était, pour celui-ci, un soulagement, il la sentait dans un milieu sûr et donnait à ses travaux quelques heures de plus, sans les prendre, comme lorsqu'il accompagnait sa femme, sur son repos de la nuit.

Félix adressa une question à Hélène. Sténie était beaucoup trop loin pour les entendre, mais elle vit une rougeur ardente envahir jusqu'aux épaules de la jeune femme. Celle-ci répondit cependant, et la réponse fut sans doute agréable à M. d'Éricey ; car, il la quitta presque, aussitôt, d'un air de satisfaction très visible. Le lendemain, il dîna chez lui ; Georges, sa femme et deux ou trois autres personnes avaient été invités, on causait avec animation, lorsqu'un des convives dit tout à coup :

— Quelle heureuse chance a ce duc de Sauves !

— Ah ! mon bon ami de Sauves ! interrompit M. d'Éricey, arrêtant fort à propos le commentaire peu flatteur qui allait probablement suivre ce nom.

— S'il est de vos amis, vous devez savoir qu'il vient de faire un bel héritage ; il a passé

ces derniers temps à le recueillir, mais il revient, dit-on, la bourse bien garnie et on entendra parler de lui !

— Bon garçon, de Sauves, reprit le maître de la maison, un bon ami ! un vrai, celui-là.

Les convives se regardèrent, ils ne partageaient pas cette manière de voir. Hélène épluchait attentivement une noix glacée, entre sa fourchette et son couteau d'argent. Sténie se hâta de détourner la conversation, mais, ce nom de mauvais augure était venu à son oreille comme le roulement d'un tonnerre lointain. Le coup ne se fit pas longtemps attendre.

Un soir, sans avertissement, sans aucune préparation, madame d'Éricey vit arriver Félix avec le duc de Sauves ; elle sentit le sang monter à ses joues.

— Ce cher ami ! dit M. d'Éricey en l'amenant à sa femme et sans la regarder ; il revient de province... voulu vous le présenter tout de suite... nous le verrons souvent... hein ? cher ami ! heureux de vous recevoir.

Madame d'Éricey répondit par un salut glacial à celui du nouvel hôte ; celui-ci montra plus de tact que Félix ; après s'être incliné, il le tira légèrement par le bras et débarrassa Sténie de leur présence, en l'emmenant dans le salon de jeu.

— Grand Dieu ! pensa Sténie, Georges et Hélène vont venir !

Ils vinrent et Hélène prit sa place habituelle, comme si de rien n'était ; ses admirateurs ordinaires l'entourèrent et jamais elle n'eut plus d'entrain ; sa voix et ses rires parurent un peu forcés à madame d'Éricey ; mais, n'était-ce pas là de la prévention ? en tout cas, elle ne donna prise à aucune critique. Le duc ne bougea pas du salon où il jouait ; vers dix heures et demie, les Fleynac partirent, ils se rendaient à un grand bal, où Sténie devait aller, aussi, un peu plus tard ; chacun s'éclipsa bientôt. Madame d'Éricey était seule, se chauffant à la cheminée, lorsque, dans la glace, elle aperçut la figure du duc de Sauves. Elle se retourna ; et sa physionomie laissa percer un sentiment d'ennui et de répulsion.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, madame, dit M. de Sauves, d'un air sérieux et grave. Je vous demande seulement la permission de vous dire quelques mots, sans lesquels je n'oserais pas me présenter ici. Je sais combien je dois à une bonté, qui a sauvé plus que moi-même, dans une circonstance douloureuse de ma vie. Votre générosité ne vous avait pas trompée. Vous aviez assisté aux derniers adieux d'une affection pure, d'un rêve irréalisable, brisé déjà depuis

assez longtemps. Il ne peut plus renaître et j'ai voulu vous en assurer, avant de profiter de l'invitation pressante de mon ami Félix.

Sténie l'avait laissé parler sans l'interrompre, et l'écoutait les yeux baissés. Elle les leva tout à coup et fixa sur lui un regard si droit, si profond, si honnête, que cet homme bronzé sentit le rouge monter à son visage menteur.

— Il ne m'appartient pas de mettre en doute ce que vous me dites, monsieur, répondit-elle ; j'aime à croire à la sincérité d'une explication que je n'ai ni cherchée ni demandée. Les amis de M. d'Éricey ont le droit d'être reçus ici et...

— Vous l'engagez à nous venir souvent ? interrompit Félix, en s'approchant, ce cher bon ! quel jour dîne-t-il avec nous ?

— Je vous laisse à décider cela, dit-elle froidement ; je vais achever ma toilette pour le bal.

Et, après un salut poli, mais glacé, elle s'en alla légèrement au travers des salons.

— Pas commode, hein ? bonne femme, pourtant ! dit Félix. Mais...

— Ne vous inquiétez pas de cela, dit le duc en riant. Elle est un peu prévenue contre moi. Mais, nous l'apaiserons.

— Eh bien, jeudi à dîner, hein ? et pour nos affaires, demain chez votre notaire. Cette diablesse

de Saltarelle me bat froid, jusqu'à ce que je lui tiennne une promesse... et je suis à sec, pour le moment : sans votre secours, je ne saurais que faire, mais je vous rendrai cette somme au plus tôt. J'ai vendu une ferme. Seulement cela ne se touche pas du jour au lendemain ! et cette diablesse de Saltarelle... hier matin, elle me fait une scène infernale, j'y retourne le soir ; je trouve là un monsieur ! elle dit que c'est son frère de lait !

— Ha ! ha ! ha ! s'écria le duc en riant. Elle est bonne, celle-là ! mais, soyez tranquille ; vous aurez la somme demain. Au revoir !

Il s'esquiva, il avait entrevu de loin la robe blanche de madame d'Éricey.

— Un ami parfait, excellent, comme on n'en voit pas, répéta Félix à sa femme.

— Un ami dangereux, assure-t-on, répondit-elle ; il n'a pas une réputation...

— Au diable vos réputations ! s'écria Félix avec humeur ; lequel de vos hommes à réputation agirait envers moi comme lui ? je me soucie bien de ce qu'on en dit ! il viendra ici à sa fantaisie et je vous engage à le bien recevoir, que diable !

— Épargnez-vous ces gros mots, dit-elle avec calme. Il sera reçu comme doit l'être toute per-

sonne que vous invitez ; à moins qu'il ne me donne sujet d'en agir autrement ; et alors...

— Il n'y a pas d'alors ! il viendra dîner jeudi et je l'entends comme cela ! me prenez-vous pour un niais ?

Le valet de pied annonça la voiture. Sténie y monta, en poussant un soupir qui venait bien du fond du cœur. En quelques minutes, elle fut à l'hôtel où se donnait le bal.

C'était là que, deux ans auparavant, elle avait rencontré Georges à son retour et vu Hélène pour la première fois. Il lui semblait sentir encore l'émotion qui l'avait saisie en devinant le lien qui attachait son ami à cette belle personne. Elle s'abandonnait à ce souvenir au milieu des compliments d'une foule d'indifférents, et cette impression intérieure donnait à ses traits quelque chose de tendrement agité et de mystérieux. Elle était charmante ainsi, appuyée à un pilastre, contre un rideau rouge qui faisait ressortir sa blancheur, son visage fin, sa taille élancée.

M. de Vérain poussa le coude de Georges avec lequel il causait.

— Regardez-moi cette femme-là ! dit-il à demi-voix. N'est-ce pas un meurtre, que cet être charmant ait été jeté à cette brute d'Éricey ?

Georges ne répondit pas. Cette même pensée

lui serrait si fortement le cœur, qu'il n'osait pas l'exprimer ; il alla vers Sténie.

— Qu'avez-vous ? dit-elle, en prenant son bras. Vous êtes tout pâle.

— Rien, tout va bien, au contraire. Hélène paraît plus raisonnable. Elle s'amuse chez vous et m'a déclaré qu'elle renoncerait à certaines fêtes, pour y finir la soirée. Cela me rendra grand service. Je suis accablé de travail et je pourrai m'y livrer ces soirs-là.

Madame d'Éricey frémit et fut au moment de lui dire : Savez-vous que le duc y sera ? Elle s'arrêta pour ne pas lui donner de soupçons ; mais Georges la tira d'embarras.

— Félix vous a donc amené le duc de Sauves ? dit-il, sans remarquer son agitation. Vérain prétend que celui-ci s'amende et que vous lui devez le retour de votre mari. Ménagez-le ; il peut avoir une bonne influence.

Sténie secoua la tête.

— Je me défie des fruits portés par de mauvais arbres, dit-elle. Cependant, j'accepte de certaines choses, dans l'espoir de faire quelque bien. Mais, où est Hélène ?

Ils passèrent dans la salle de danse. Hélène faisait partie d'un quadrille ; madame d'Éricey crut apercevoir derrière elle parmi les hommes qui

étaient là, M. de Sauves. Mais, lorsqu'elle parvint à la jeune femme, il avait disparu, ou Sténie s'était trompée. Madame de Fleynac la rejoignit et toutes deux essayèrent de pénétrer dans la salle du buffet. La foule et la presse y étaient horribles et elles se réfugièrent dans une petite pièce voisine. Georges se chargea d'aller leur chercher des glaces.

On découvrit bientôt les deux jeunes femmes dans ce lieu plus frais et plus solitaire. Un petit cercle d'amis se forma autour d'elles. Georges revint un instant après, accompagné du duc de Sauves, tous deux chargés de rafraîchissements ; le duc offrit les siens à Sténie.

— M. de Fleynac était fort embarrassé dans la foule, avec ses glaces, dit-il, en s'asseyant auprès de madame d'Éricey, je lui ai offert mes services.

Il avait salué Hélène et elle avait répondu sans aucune émotion apparente. Georges se joignit à la conversation. Il pensait qu'à un moment donné, Sténie aurait peut-être besoin de ménager ce nouvel ami de son mari et mettait de côté son antipathie d'autrefois, pour tâcher de le lui concilier.

L'air indifférent d'Hélène donna vraiment le change à madame d'Éricey. Peut-être le duc avait-il dit vrai ! Peut-être avait-elle jugé trop

sévèrement un enfantillage sans conséquences. Elle désirait tant le croire !

Sous l'influence consolante de cette idée, Sténie se laissa aller davantage à écouter M. de Sauves et à lui répondre. Il déployait toutes les ressources d'un esprit fécond et piquant et le temps s'écoulait rapidement. Hélène fit remarquer l'heure et parla la première de départ. Elle semblait de méchante humeur.

— Ce bal est assommant, dit-elle ; et il est tard.

Sténie se leva et alla chercher une amie qu'elle devait ramener. Georges, Hélène et le duc se trouvèrent avant elle dans le vestibule.

— Voilà la voiture de madame d'Éricey, dit ce dernier, elle va la manquer.

— Attendez-moi une seconde, Hélène, s'écria Georges, je vais l'avertir.

Et il s'élança dans l'escalier.

Hélène se tournant vers le duc :

— Est-ce ainsi que nous devons nous voir ? lui dit-elle à demi-voix. Ai-je pris tant de peine pour me faire bien venir chez madame d'Éricey, pour un pareil résultat ? Là-bas, je ne vous aperçois seulement pas ; ici, vous ne parlez qu'à elle. Est-ce là ce dont nous étions convenus ?

— Ma chère, cela ne peut être autrement pendant quelque temps. Nous avons besoin de nous

bien établir dans la maison. Votre mari ne plaisanterait pas, ni elle non plus.

Hélène leva les épaules.

— Allons, patience ! reprit le duc, nous nous reverrons en liberté, demain, dans la journée, chez madame de Bers.

Il s'éloigna au moment où Georges arrivait avec madame d'Éricey.

Le duc s'était arrêté en dehors, sur le trottoir ; il regardait défiler les voitures, il vit passer Hélène, puis madame d'Éricey.

— Le passé et l'avenir, se dit-il. Eh bien, j'aime mieux l'avenir. Hélène criera ; mais, elle ne peut rien ; et l'autre sera bien fine, si elle m'échappe lorsque je tiens son mari si complètement dans ma main.

Il s'en alla en sifflotant « *La donna è mobile* » d'un air triomphant.

IV

Georges n'avait pas voulu dire à madame d'Éricey toute la gravité du scandale causé au club par le jeu effréné de son mari et les scènes qui s'en étaient suivies. Mais, elle ne put l'ignorer longtemps ; Félix n'était pas aimé ; les observations ne lui furent pas ménagées, son caractère

emporté les lui rendit impossible à supporter ; il donna sa démission et ce fut, pendant quelques jours, le bruit de tout Paris.

Sténie en fut extrêmement affectée. Son silence ne permit à personne de lui parler de ce chagrin nouveau et aucune plainte ne lui échappa. Mais elle était déjà harrassée par un conflit d'émotions et d'agitations contenues. Cette dernière goutte fit déborder le vase et la santé de la pauvre femme, ébranlée depuis quelque temps, s'altéra sérieusement. Elle devint plus triste, plus pâle et prit un air de langueur étranger à sa nature. On la trouvait assise, sans rien faire, au coin du feu. Le soir, elle restait, au milieu de la conversation, sans y prendre part et n'y apportait plus ce mot heureux, qu'elle savait si bien placer d'ordinaire pour l'entretenir et l'animer.

Hélène prenait une place importante dans le salon de madame d'Éricey et celle-ci lui savait gré de venir ainsi à son aide. Une étrange fatigue la rendait incapable d'effort et de mouvement. Georges suivait ce changement avec inquiétude. Cette anxiété le ramenait de plus en plus auprès d'elle.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il un jour, en la voyant si affaissée. Vous, le courage même ! Vous, si vaillante ! Qu'est-ce donc ?

— Presque rien, répondit-elle ; de la fatigue, une lassitude de la vie, qui augmente et que rien ne soutient ! ne savoir où tourner les yeux pour trouver une ombre de consolation, de douceur, d'affection !...

— Sténie ! s'écria-t-il, ne savez-vous pas combien vous êtes aimée ?

— De vous, de votre père, cher ami ! oui, je le sais ! je le sens ! sans cela, je crois que je ne vivrais plus. Mais, vous n'êtes pas heureux non plus et c'est encore une souffrance.

Georges baissa la tête en soupirant.

— Je le vois bien ! continua Sténie, quoique vous évitiez de m'en parler.

— C'est vrai ; l'étrange humeur d'Hélène s'est réveillée et rend l'intérieur pénible. Les moments que je passe ici sont les seuls où je trouve un peu de calme.

— Êtes-vous sûr, reprit-elle en hésitant, que ces visites fréquentes ne la contrarient pas ?

— Elle m'y pousse, au contraire. Elle m'a reproché hier de n'être pas assez assidu chez vous le soir, de vous abandonner aux soins du duc.

— En a-t-il pour moi ? demanda Sténie étonnée. Je ne m'en doutais pas. Il se comporte mieux ici que je ne l'avais espéré. Son influence sur Félix est bonne et l'a arrêté dans quelques misérables

folies. C'est heureux ! car M. d'Éricey est entre ses mains comme une cire molle.

La jeune femme disait toute sa pensée. Sans changer d'opinion sur M. de Sauves, elle ne trouvait pas de reproches à lui faire. L'attitude du duc vis-à-vis d'Hélène était, non seulement convenable, mais froide ; il se mêlait maintenant volontiers aux habitués, parmi lesquels sa politesse et son esprit lui faisaient des partisans. On le voyait souvent empressé auprès de quelques femmes, qui le trouvaient amusant. Mais pas une fois, il n'avait essayé de se rapprocher de madame de Fleynac ou de causer avec elle en particulier. Il semblait plutôt l'éviter et Sténie crut remarquer qu'Hélène en paraissait irritée.

Le soir même de sa conversation avec Georges, madame d'Éricey, frappée du propos d'Hélène, regarda avec plus de soin et se convainquit que M. de Sauves avait, en effet, pour elle, des attentions délicates auxquelles elle n'avait pas pris garde. C'était dans une juste mesure cependant ; et elle se demanda pourquoi Hélène les avait ainsi relevées.

En réfléchissant à cela, ses yeux suivirent involontairement le duc dans le fond du salon et, tout à coup, elle vit surgir Hélène à côté de lui.

Dans un coin abrité par les rideaux d'une portière, tournant le dos au salon, madame de Fley-nac se mit à lui parler avec une animation extraordinaire ; ses yeux flamboyants, son visage en feu, ses lèvres tremblantes, trahissaient une colère dont elle n'était probablement plus maîtresse ; le duc l'écouta un instant, calme et imperturbable, il répondit à peine deux ou trois mots et s'en alla dans la salle de jeu.

Georges arriva au même moment. Sténie l'appela auprès d'elle, tremblant qu'il ne s'aperçût du trouble de sa femme. Ils avaient à peine échangé quelques paroles, lorsque la voix d'Hélène se fit entendre.

— Venez-vous ? je veux m'en aller ! dit-elle sèchement à son mari.

— Comment ? j'arrive ! répondit-il.

— Je veux partir !

— Mais, j'ai à peine eu le temps de dire bonjour à notre amie, dit Georges en riant.

— Notre amie n'a pas besoin de vous, elle a assez du duc pour s'occuper d'elle.

Georges rougit de colère. Sténie se hâta d'arrêter l'expression de cette irritation.

— Ce serait un triste remplaçant pour un ami tel que Georges, Hélène, et je ferais peu de cas de cette consolation-là.

Hélène grommela quelque chose entre ses dents. Son mari se leva mécontent.

— Adieu, chère Sténie, dit-il. Je vous verrai demain ; vous ne prenez pas au sérieux, j'espère, les mauvaises plaisanteries d'Hélène ?

— Quelle folie ! répondit madame d'Éricey.

Et prenant le bras d'Hélène, elle fit quelques pas en avant avec elle.

— Hélène, lui dit-elle, le duc vous aurait-il offensée, tout à l'heure ? vous savez à quelles considérations il doit sa position ici. Mais, s'il vous avait manqué, rien ne me coûterait pour l'éloigner.

— Non ! rien de pareil, répondit la jeune femme avec précipitation et d'un air étonné. Mais méfiez-vous de lui.

Sténie secoua la tête. Hélène comprit ce geste et, se penchant soudainement, l'embrassa et sortit.

Madame d'Éricey revenait, très préoccupée, lorsqu'elle se trouva auprès du duc lui-même. Il était en grande discussion avec Félix.

— Non, disait celui-ci, impossible... absurde ! voyager dans cette saison ! j'ai besoin de vous. Je ne puis rien faire en votre absence.

— Ce n'est que pour quelques jours, répondit M. de Sauves. Croyez-moi, cela vaut mieux, je serais au désespoir de causer quelque ennui à

madame d'Éricey, qui s'est montrée si bonne pour moi... Ah ! la voici !

(Ne l'avait-il pas vue venir ?)

— Nous vous cherchions, madame ; je voulais prendre congé de vous, je vais passer quelques jours dans le midi.

Sténie, extrêmement surprise, lui tendit la main qu'il serra avec respect.

Quand il fut sorti, suivi de Félix, elle s'assit et réfléchit à ces petits faits singuliers et mystérieux. Félix rentra, ils étaient seuls ; M. d'Éricey se jeta sur un canapé dans un accès d'humeur.

— Au diable ces histoires ! quand j'avais tant besoin de lui ! cette sotte ! cette grue !

— De qui parlez-vous ainsi ? demanda Sténie, en relevant la tête.

— De votre amie Hélène !

— Félix !

— N'allez-vous pas la soutenir, à présent ? vous qui vous intéressez tant à son mari. Qu'elle lui en fasse voir de toutes les couleurs, ça m'est bien égal ! mais qu'elle me fasse partir de Sauves quand j'ai besoin de lui... qu'elle aille au diable !

— Mais... que peut-elle à ce départ ?

— Bon ! Êtes-vous aveugle ? ne voyez-vous pas qu'elle le poursuit et l'assomme ? il lui avait

fait la cour autrefois, et il paraît qu'elle en a encore dans l'aile.

— Félix !

— Quoi, Félix ? Quand il est revenu, cette fantaisie avait un peu repris et il avait été bien aise de venir ici, en partie pour cela, je crois. Mais, vous êtes joliment ingrate, car c'est à cause de vous, de peur de vous fâcher, qu'il lui bat froid. Et puis aussi, que cela ne l'amuse plus. Nous autres hommes... tous scélérats !

Charmé d'une phrase si spirituelle, il se mit à rire ; puis reprenant le ton tragique :

— C'est que ça m'ennuie ! que faire sans lui ?

Sténie soupira et se leva d'un air si triste, si accablé, que cet être abruti, lui-même, en fut ému :

— Fatiguée ? hein ? vous devriez voir le docteur... très pâle ! bonne nuit !

Elle fit quelques pas pour retourner chez elle et fut surprise de le voir à ses côtés.

— Prenez mon bras, dit-il avec une certaine douceur. Souffrante, hein ? Si j'envoyais chez le médecin tout de suite ?

— Non ; ce n'est rien, dit-elle touchée d'une sollicitude inaccoutumée.

— Demain, voyez-le. Promettez-moi... je vous l'enverrai.

— Merci, dit-elle en lui tendant la main ; merci, Félix.

Cette voix si douce remua-t-elle ce cœur perdu par sa vie folle ? Félix s'en alla, les mains dans ses poches, en murmurant :

— Gentille, tout de même ; et bonne femme au fond.

Le lendemain, Sténie et le docteur furent étonnés de voir arriver M. d'Éricey, à la fin de la consultation.

— Eh bien, docteur ? dit-il, combien de drogues, de poisons, d'ordonnances ?

— Presque pas d'ordonnances, pas de drogues ni de poisons, répondit le docteur ; il faut seulement qu'elle se repose. Je ne veux plus de réceptions, de sorties où l'on fait des frais et où l'on s'occupe des autres ; quelques amis, je ne dis pas ; mais pas de chaleur, pas de fatigue ; et je viendrai lui rendre sa liberté, quand elle l'aura méritée.

Il fit signe à Félix de le suivre.

— Je suis bien aise de vous voir seul, lui dit-il. Ce qu'elle a n'est pas très grave, pour le moment. Mais, cela pourrait le devenir, il faut une tranquillité absolue ; et, entre nous, pas d'ennuis, pas de chagrins ! Faites attention ; ce serait plus dangereux que vous ne croyez.

— Hum ! Bah ! répliqua Félix, ça ne vient pas de moi... Elle y est si accoutumée!... fâché de la voir malade, je ferai de mon mieux, docteur.

— A la bonne heure ! dit celui-ci.

Et il sortit en levant les épaules.

V

Le monde s' imagine très réellement qu'il est dur d'être privé de ses distractions et condamné à une solitude relative. Mais ceux qui ont souffert savent combien il est doux parfois de pouvoir se replier sur soi-même, endurer en silence et chercher des forces dans le recueillement, avant de reprendre le chemin ardu de la vie.

Le temps voué par le docteur aux exigences de la maladie fut pour Sténie un moment exceptionnel de paix et de bien-être moral. Elle souffrait peu. Son état tenait plus de la langueur que d'un mal aigu. Elle, qui s'était toujours occupée des autres en s'oubliant pour eux, trouvait un charme consolant à se laisser soigner. On vit alors combien elle était aimée de ses amis. Les privilégiés se montrèrent dignes du

choix qui leur ouvrait sa porte. On ne la laissa seule qu'aux heures consacrées au repos. Félix, lui-même, la choyait à sa façon et venait la voir, les poches bourrées de bonbons; elle n'en prenait guère, mais le remerciait toujours avec une grâce charmante. Et surtout, chaque jour, à cinq heures, quel que fût le poids de ses occupations, Georges venait s'asseoir à son foyer et orner le petit vase de sa table d'un bouquet de violettes. Il apportait à sa pauvre amie la seule vraie consolation, une parfaite sympathie.

Rarement ils étaient seuls; on entraît et sortait autour d'eux. La conversation était partagée par d'autres amis, souvent interrompue; mais Georges était là et rien ne brisait ce lien invisible de tendresse et de profond intérêt, qui l'unissait à la pauvre malade.

Et puis, un moment de tête-à-tête arrivait toujours, où Georges pouvait s'informer de l'état de Sténie. D'un mot, elle lui laissait voir le fond de son âme; ou bien elle lui parlait de ses travaux, des questions importantes auxquelles il se trouvait mêlé; et comme elle suivait et comprenait tout! Avec quel sens droit et fin, elle jugeait et appréciait!

Jamais il n'était plus question d'Hélène entre eux. Georges dissimulait les douleurs crois-

santes de son intérieur pour ne pas agiter son amie malade.

Madame de Fleynac avait déserté la maison où ne se trouvait plus ce qu'elle était venue y chercher. Elle courait les bals, les concerts, les parties de plaisir. Son mari faisait juste ce qu'il fallait pour satisfaire aux convenances, et la laissait agir à sa guise. A peine entrevoyait-on cette écervelée chez Sténie, à laquelle il fallait un effort pour ne pas s'en détourner avec horreur.

Le temps s'écoulait comme ces beaux jours d'automne, qui vont s'évanouir dans la froideur de l'hiver. Ce calme inespéré avait fait un bien visible à la jeune malade, lorsque, une après-midi, Félix apporta chez elle un visage tout épanoui.

— Enfin, dit-il à sa femme, le voilà revenu.

— Qui ? demanda-t-elle.

— Le cher duc ! j'en avais grand besoin. Affaires difficiles ; lui à peine là, tout est arrangé ; il viendra nous voir ce soir, vous serez aimable, hein ? je vous en prie, nous jouerons à côté et nous viendrons vous voir.

— Oui ! mais, Félix, pas de grosses parties ?

— Non, non ! ne vous agitez pas. Le docteur avait raison, vous voilà toute ressuscitée.

Il disait vrai. Sténie revenait réellement à la

santé, grâce à cette absence de fatigues et de secousses. Ses couleurs rose du Bengale, ses lèvres ranimées, l'éclat de ses beaux yeux le montraient clairement. Le duc en fut ébloui. Dans son peignoir blanc, ses cheveux simplement ramassés dans un filet, il la trouva mille fois plus séduisante qu'il ne l'avait imaginé. Il fut tout à fait captivé par ce charme du laisser-aller d'une femme bien élevée.

Cet homme avait vécu jeune dans un monde élégant et l'avait quitté pour les folies de la vie à outrance. Il avait dirigé sa barque dans des eaux si fangeuses et planté sa tente dans un milieu si malsain, qu'il y avait presque perdu le souvenir du vrai, du bien et du beau. Mais ces rayons éternels laissent, malgré tout, des traces au fond de l'âme de qui les a connus. Un éclair peut les y faire briller de nouveau soudainement, comme dans une nuit obscure étincellent des lueurs phosphorescentes.

Des instincts depuis longtemps endormis se réveillèrent chez lui, dans ce séduisant petit salon. La grâce simple et pure de la jeune maîtresse du logis lui parut délicieuse, dans ce cadre d'un luxe intelligent. Il voulut plaire, personne n'en était plus capable que lui ! son esprit souple, infiniment varié, susceptible de revêtir

toutes les formes, lui avait valu en ce genre des succès mérités et ne lui fit pas défaut dans ce petit cercle. On s'habitua à l'y voir sans cesse et avec plaisir. Il trouva même moyen d'exprimer délicatement à Sténie son désir et son espoir d'être utile à Félix par ses conseils.

M. d'Éricey paraissait en effet s'amender un peu. Au moins n'entendait-on plus parler d'excentricités trop scandaleuses. Sténie était remise; mais elle hésitait à raccourcir ces moments sereins, si rares dans son existence depuis son mariage. Elle en jouissait tout en les sentant fugitifs et instables. L'idée de reprendre sa liberté la faisait presque trembler.

— Quand le docteur lèvera son interdit, il faudra rentrer dans la vie réelle, dont ceci est la poésie, dit-elle à Georges, un jour qu'il se levait pour partir, après une longue visite, et ces chères heures d'intimité, ma seule douceur, comme elles vont me manquer!

— Et croyez-vous, répondit Georges d'une voix étouffée, que je n'en serai pas plus malheureux que vous?

L'accent avec lequel il dit ces mots eut quelque chose de si profond, de si vibrant, que Sténie sentit son cœur battre à en mourir. Elle se laissa aller dans son fauteuil, tandis qu'il

baisait sa main et la quittait sans rien ajouter, la tête baissée.

Ce mouvement tumultueux s'apaisa chez la jeune femme au bout de quelques minutes. Elle en resta, toutefois, troublée et effrayée.

— Quelle folie ! se dit-elle enfin, pourquoi une chose si naturelle m'a-t-elle autant remuée ? Il regrette les épanchements, la sympathie qu'il trouve seulement ici ! Ai-je donc oublié ? Ne sais-je pas quel genre de sentiments il a pour moi et que jamais il n'a pu en éprouver d'autres à mon égard ? hélas ! tout vient de moi, dans cette émotion ! O mon Dieu ! ne chasserai-je jamais de ce pauvre cœur les traces du passé !

Elle avait du courage et, dès le lendemain, demanda au docteur l'ouverture de sa prison. Il en fut étonné ; elle avait semblé s'y plaire ; il l'accorda pourtant, quoique la trouvant moins bien que la veille.

On remarqua que Sténie changeait ses habitudes, on ne la trouvait plus à cinq heures. Georges vint moins. Elle le poussait énergiquement dans la voie du travail et de l'ambition, ce qui exige un culte assidu et beaucoup de temps. M. de Fleynac avait parlé plusieurs fois à la Chambre des députés : à chaque discours son

talent semblait grandir et il se trouvait pris dans un engrenage d'affaires, qui le retenait loin de madame d'Éricey. Elle ne se plaignait jamais lorsque ces nécessités de carrière obligeaient son ami à s'absenter souvent de son salon.

— Son nouveau régime ne réussit pas à madame d'Éricey, disaient ses amis, le docteur aurait dû ne pas céder sitôt.

Sténie était en effet fiévreuse et moins égale que de coutume ; parfois très brillante, puis fatiguée, silencieuse et ne causant que par bienveillance pour les autres.

Le duc devint véritablement utile dans cet intérieur ; son assiduité ne se démentait pas ; il apportait les nouvelles, racontait les séances de la Chambre, toujours intéressantes pour Sténie ; son influence sur Félix se traduisait en faits incontestables. Mademoiselle Saltarelle alla danser sur une scène étrangère et si la vie de M. d'Éricey ne changea pas dans le fond, tout y fut, du moins, plus soigneusement voilé. M. de Sauves y gagna une position toute différente dans la maison. Georges, lui-même, remarqua que, certains soirs, son amie parlait davantage au duc qu'à lui... et il en souffrit. S'il avait pu lire, dans l'âme droite et agitée de la pauvre femme, le motif qui la poussait vers un côté où elle ne voyait pas de dangers !

L'hiver disparut, et le printemps enguirlanda de nouveau le jardin du Cours-la-Reine. On s'y assit sous les lilas embaumés et le nombre des visiteurs augmenta. Les beaux jours ramenèrent de temps en temps Hélène, jusque-là tout adonnée à la société de madame de Bers et consorts. Elle affectait vis-à-vis de M. de Sauves un air hautain, auquel il répondait par une politesse cérémonieuse. Mais, tandis qu'il se tenait volontiers autour de madame d'Éricey, madame de Fleynac le suivait d'un œil jaloux, avec un sourire ironique et colère.

Un jour, elle vint vers six heures, et les trouva tous deux au milieu de quelques personnes. C'était un hasard ; d'ordinaire, le duc ne paraissait pas là à ce moment de la journée. Mais Félix l'avait invité à dîner et prié d'arriver plus tôt que de coutume, pour je ne sais quelle affaire. En attendant, il causait avec madame d'Éricey. Son air de satisfaction mit la rage au cœur d'Hélène.

En cet instant, Félix entra. Il venait chercher son fidèle Achate.

— Ah ! vous voilà ! lui dit Hélène d'un ton acerbe. Je croyais que vous n'étiez jamais ici !

— Hum ! quelquefois, comme vous voyez, répondit-il, non sans humeur.

— Oh ! vous pourriez ne pas vous gêner,

d'autres se chargent de vous y remplacer.

— Quels autres ? qu'est-ce que c'est ? reprit-il irrité.

— Votre bon ami, naturellement !

— Ha ! ha ! dit-il, en se calmant soudain. C'est là que le bât vous blesse, belle dame ? pas fâchée de nous brouiller ensemble, hein ? mais, nous nous connaissons ! venez-vous, cher bon ? on nous attend dans mon cabinet.

Le duc se leva et ils s'en allèrent bras dessus, bras dessous ; madame de Fleynac les entendit rire dans la pièce voisine ; ce qui redoubla sa fureur. Elle se jeta sur un siège auprès de Sténie.

— Il en est venu à ses fins, ce brave duc ! dit-elle, avec un air de vipère. Vous le tolérez assez bien !

— Comme je le fais pour tous les amis de mon mari ! répondit madame d'Éricey.

— Oui ! les amis de nos maris sont nos amis ! on sait ce que cela veut dire !

— Je ne sais, moi, ce que vous voulez dire, répartit Sténie, en la regardant en face. Voulez-vous me l'expliquer ?

Hélène se pencha vers elle, les yeux flamboyants. Elle ne se possédait plus et Dieu sait ce que lui eût fait dire une exaspération folle. Heureusement, une femme se leva pour se retirer et

madame d'Éricey fut obligée de remplir ses devoirs de maîtresse de maison. Un instant après, Hélène sortit, peut être déjà honteuse d'un emportement si déplacé.

Cette scène ébranla cruellement Sténie. Toute la soirée, ces paroles pleines de fiel, ces accusations à peine voilées agitèrent son esprit d'un trouble qu'elle s'efforçait en vain de repousser. Lorsqu'elle se trouva seule, elle descendit au jardin pour chercher quelque soulagement à son état nerveux dans le calme de cette belle nuit; tout y était repos, paix et tranquille fraîcheur; Il sembla à la pauvre femme que cette douce demi-teinte adoucissait sa souffrance dans un apaisement bienfaisant. L'humidité de la rivière, le souffle léger qui la lui apportait la ranimaient et la détendaient. Ses amis l'avaient quittée de bonne heure; elle resta quelque temps ainsi, réfléchissant à l'enchevêtrement singulier des destinées qui se combattaient autour d'elle, lorsqu'un bruit de pas la fit retourner brusquement. Une femme accourait sur le sable de l'allée, enveloppée d'une mante noire; elle la laissa tomber en arrivant et Sténie reconnut Hélène. Hale-tante, dans une surexcitation impossible à décrire, Hélène saisit avec violence les deux mains de la jeune femme stupéfaite :

— Sauvez-nous! sauvez-le! dit-elle d'une voix à peine reconnaissable, vous seule le pouvez.

— Qu'y a-t-il? murmura Sténie tremblante.

— Georges! il va se battre avec le duc, si vous ne l'empêchez.

— Georges! Comment? pourquoi?

— Une lettre, une imprudence de madame de Bers, il a demandé les autres et les a trouvées. Oui, détournez-vous de moi; je suis une misérable; mais, j'aimais le duc, il a été le seul amour de ma vie, et il m'aimait aussi, jusqu'au jour où il vous a revue... et maintenant, ils vont se battre. Vous tenez à la vie de Georges... Sauvez-le! faites que le duc parte cette nuit. Georges ne peut lui envoyer ses témoins que demain.

— O malheureux que nous sommes! s'écria Sténie. Pauvre ami! perdu, trahi!

— Il faut voir le duc tout de suite. Il est encore chez votre mari, obtenez qu'il parte immédiatement; il le fera si vous le voulez.

— Oui! répondit madame d'Éricey, comme dans un rêve; il le faut; j'y vais.

Elle oubliait Hélène en traversant les salons. Celle-ci courut après elle.

— Ouvrez-moi le petit escalier; je me suis sauvée, pendant que Georges allait chercher des témoins; je suis obligée de rentrer.

Madame d'Éricey obéit comme une somnambule. Elle était encore près de la porte, qui venait de se refermer et essayait de reprendre son sang-froid lorsque la portière se souleva et M. de Sauvès jeta un regard dans la pièce.

— Félix, êtes-vous là ? demanda-t-il.

Puis, apercevant madame d'Éricey immobile et livide, il s'approcha.

— Grand Dieu ! madame, qu'avez-vous ? voulez-vous que j'appelle ?

— Non, dit-elle en se laissant tomber sur un fauteuil. C'est Dieu qui vous envoie. Hélène sort d'ici. Son mari sait tout ! il cherche des témoins pour vous les envoyer. Tout est perdu ! O Monsieur ! au nom du ciel, tâchez de réparer le mal que vous avez fait ! partez cette nuit ! peut-être pourrons-nous après éviter de plus grands malheurs.

Le duc se mordit les lèvres de colère.

— Maudite femme ! s'écria-t-il. C'est elle qui a tout fait. C'est la vengeance dont sa jalousie effrénée me menaçait sans cesse. Elle veut me forcer ainsi à l'enlever !

— Ne la calomniez pas ; l'imprudence d'une amie ; des lettres tombées entre les mains de Georges ...

— Votre âme si pure a dû croire à ces menson-

ges ; ils ne me trompent pas, moi ! je comprends la trame ourdie par elle ! mais, vous avez vu mes efforts pour lui échapper et détourner ce désastre !

— Eh ! que signifie mon opinion, monsieur ? il s'agit d'empêcher des événements horribles.

— Votre opinion, votre jugement, c'est tout pour moi ! cela seul m'inquiète. Je tuerais cet homme ou il me tuera ! qu'importe ? ne comprenez-vous pas ce qui exaspérait cette folle ? ah ! si... vous le savez, vous le sentez, je le vois ! elle devinait la passion sans égale que j'éprouve pour vous. Elle voyait que tout en moi vous appartenait à jamais, et c'était vrai ! je vous aime, comme je n'ai jamais aimé !

Il était devant Sténie, les yeux pleins d'une passion dévorante, à demi penché vers son fauteuil.

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle en se levant, pâle et superbe de mépris. Éloignez-vous, monsieur, vous me faites horreur.

— Je vous en supplie ! reprit-il, un seul instant. Ne m'en veuillez pas ! comment aurais-je pu vous voir aux mains de cet être indigne, qui vous trompe et vous méconnaît sans vous plaindre et vous adorer ? O Sténie ! je suis tout à vous ! un mot, une espérance : et j'obéis, je pars : j'épargne votre ami d'enfance.

Il s'était rapproché, un pli de la robe de Sténie

se trouva sous son pied, elle le retira avec un geste de dégoût.

— Ah, taisez-vous ! dit-elle ; vous êtes un misérable !

Absorbés dans ces violentes émotions, tous deux n'avaient pas vu la portière se relever depuis quelques secondes.

— Ah oui ! et un fameux gredin ! s'écria Félix en se jetant sur le duc et le saisissant à la gorge. Ah ! tu en veux aussi à cette honnête femme et c'est pour cela que tu étais l'ami de cet indigne mari ! misérable ! misérable !

Et il le souffleta des deux mains.

C'en était trop pour la pauvre femme, battue par un si terrible orage. Elle essaya de se retenir au dossier d'un canapé. Mais, les forces lui manquèrent et elle glissa évanouie sur les coussins. Le duc s'en aperçut le premier.

— Arrêtez-vous donc, dit-il froidement à Félix, ne voyez-vous pas que vous la tuez ?

— Mais nous nous battons ! s'écria celui-ci furieux.

— Cela va sans dire. Mais, il est inutile de lui faire du mal, à elle ! dites-lui que j'ai reconnu mes torts, que je suis parti pour l'Italie. Cela la calmera ; et nous nous battons à l'aube ; nous avons des témoins sous la main.

Et il partit.

Félix se pendit aux sonnettes et envoya chercher le docteur ; quand sa femme fut un peu remise, il renvoya tout le monde et eut le bon sens de lui conter la fable si heureusement inventée par son rival. Sténie eut de la peine à y croire, il la persuada pourtant. Convaincue que ce départ arrêterait des conséquences désastreuses et accablée par le narcotique ordonné par le docteur, elle s'endormit en remerciant Félix de l'avoir défendue avec tant de cœur.

— Allons, se dit le pauvre garçon, si je ne la revois pas, nous nous serons au moins bien quittés !

Et, se penchant, il l'embrassa dans son sommeil, comme, peut-être, il ne l'avait jamais embrassée.....

.

Le lendemain, vers huit heures du matin, la maison de M. de Fleynac était dans le dernier état de bouleversement.

Hélène avait disparu, et les témoins que Georges avait envoyés au duc de Sauves revenaient lui apprendre qu'il était parti dès l'aurore.

— On assure qu'il est allé se battre, dit l'un d'eux, et il ne doit pas rentrer chez lui.

— Impossible ! s'écria Georges.

Mais, pendant qu'ils discutaient ainsi, un domestique vint, en toute hâte, de l'hôtel d'Éricey, chercher M. de Fleynac.

On y avait rapporté Félix, tué en duel par le duc de Sauves, après une querelle de jeu, et le docteur craignait pour la vie de madame d'Éricey.

TROISIÈME PARTIE

I

Une belle fin de journée, dans la seconde moitié d'octobre. A l'occident, les rayons inclinés du soleil couchant inondent encore la plaine de pourpre et d'or. Ils font étinceler la rivière qui se courbe et recourbe jusqu'aux montagnes violettes, bien au loin. Tout, de ce côté, est éblouissement, éclat presque insupportable à l'œil.

Mais, à l'orient, en face du château des Roques, la lumière adoucie ne soulève plus que quelques paillettes brillantes, sur la poussière de la chaussée ; elle rougit à peine l'extrême sommet de la Cévenne grise dont les cimes s'abaissent, en collines boisées, jusqu'à la plaine où se trouve la Bélourde.

Là, les grandes ombres commencent à s'étendre; tout est plongé dans une demi-teinte nacrée où le regard se perd avec délices. Le petit village, de l'autre côté de la rivière, repose dans son nid de rochers, enveloppé d'une vapeur rosée; le bac traverse silencieusement les ondes paisibles; les bonnes femmes, leur corbeille sur la tête, retournent au logis en roulant leur fuseau; les bouviers pressent leur attelage au pas lent, pour regagner le foyer où les attend le repas du soir.

Tout ne semble-t-il pas parler de paix, de bonheur, de prospérité, dans ce paysage radieux? Et cependant pas une des créatures humaines qui l'animent n'a le cœur tranquille et content!

La France est aux mains de l'ennemi; la révolution a achevé les désastres de la guerre et dans les convulsions de ses efforts désordonnés, elle a sacrifié le pays aux intérêts de son parti. Le gouvernement nouveau s'est refusé à réunir les députés de la nation. Le pouvoir suprême repose tout entier entre les mains d'hommes décidés à diriger la France, comme à commander ses armées, sans avoir jamais rien su du gouvernement, ni de la guerre.

La pauvre France, courageuse et dévouée, accepte tous les sacrifices pour la défense de son

sol. Que ses fils partent, qu'ils aillent à la mort pour combattre l'étranger, elle y consent sans murmures et chacun fera son devoir. Mais, Musset l'a dit : « La vérité a quelque chose des spectres ; on la pressent avant de la toucher. » La population s'inquiète, doute et ressent le malaise qui naît du manque de confiance.

Voilà ce qu'éprouvait aussi madame d'Éricey, en parcourant la terrasse des Roques. Ses regards erraient tantôt sur la gloire pâissante du couchant, tantôt sur les teintes délicates de l'orient. Elle attendait ses amis de Fleynac. L'heure habituelle de leur arrivée était passée. Comme les personnes frappées par des catastrophes imprévues, Sténie frissonnait à tout ce qui lui paraissait en dehors de l'ordinaire.

Et cependant quel heureux changement en elle, depuis que nous l'avons quittée presque mourante, après la triste fin de son mari ! Le calme de la vie de campagne a rendu à sa beauté épanouie toute sa fraîcheur, à sa taille souple toute sa rondeur et sa grâce. Son pas léger a repris son élasticité ; quelles jolies couleurs sur son visage ovale ! quel éclat vivant dans ces yeux si doux ! Ce n'est plus la femme patiente et résignée dans son abattement ; c'est une créature jeune, animée, dont les lèvres de pourpre com-

mentent à reprendre l'habitude du sourire, dont la physionomie, malgré son expression sérieuse, a quelque chose de tendrement heureux.

Dans ce pays aimé, où elle s'était réfugiée depuis son veuvage, Sténie avait retrouvé la santé et malgré les douleurs publiques, vivement partagées, une douceur d'existence inespérée; au milieu de ces sites chéris, auprès du vieil ami qui l'y avait ramenée, elle avait repris peu à peu ses forces, elle était revenue à la vie. Tous deux avaient eu encore des moments de cruelle anxiété. Georges avait cherché une rencontre avec le duc..., mais celui-ci était parti, disait-on, pour l'Amérique; M. de Fleynac avait dû renoncer à sa poursuite et reprendre sa place à la Chambre.

Les événements s'étaient déroulés dans leur amertume; puis, vint la catastrophe finale: la révolution éclatant en face de l'ennemi et livrant le pays aux folies de la démagogie. La Chambre, chassée par la force, s'était dispersée après une dernière protestation. Chacun retournait dans sa province pour tâcher de s'opposer au flot révolutionnaire. Georges arriva donc près de son père et il se fit, entre eux et leur pauvre amie, une existence si sympathique et si bonne, que

les tristesses même de ces temps ne purent en détruire l'effet bienfaisant.

Qui ne comprend, au moins par le cœur, la douceur vivifiante de respirer dans un milieu d'affection et de tendresse, où l'on se sent soutenu, où l'on rend le bonheur en échange des soins et du dévouement qu'on reçoit?

Madame d'Éricey s'occupait de son paisible manoir ; elle renouvelait, parmi les braves gens des environs, les charités de son père. Les travaux de la campagne, ses fleurs, son jardin, sa bibliothèque, mille détails remplissaient sa journée. Elle attendait avec une joie intérieure le soir, qui lui ramenait généralement ses deux amis et son cœur s'épanouissait au bruit de leurs pas.

Quand ils étaient là, quel doux échange de leurs préoccupations, des moindres événements de la journée ! Sténie écoutait avec avidité les nouvelles rapportées de la ville, les dépêches, les lettres reçues. Après le souper, en allant et venant entre les massifs de fleurs, dans ces soirées encore tièdes, Georges faisait sourire ses amis au récit des terreurs du préfet envoyé par le gouvernement du quatre Septembre, ou bien ils s'entretenaient tristement ensemble des incidents de la guerre, de ce siège de Paris, si étrange pour ceux qui ne l'avaient pas cru possible. Les

inventions bizarres, dont le bruit se répandait dans ces pays éloignés, ne trouvaient pas créance auprès du bon sens de ce petit groupe. Ces illusions de l'imagination d'un peuple affolé, trompé par son gouvernement, ne relevaient pas leurs espérances, mais leurs tristesses partagées n'avaient pas l'amertume des peines sans écho.

Quand on rentrait au salon, la conversation ne tarissait pas entre ces trois personnes, dont les affections et les intérêts étaient si étroitement unis. Lorsque Georges devenait rêveur et soupirait, plongé dans des souvenirs ou des prévisions pénibles, une douce voix venait, avec un instinct tout féminin, détourner sa pensée de sa souffrance. Sténie remenait son attention par une question indifférente en apparence et, comme le bon Samaritain, versait sur ses plaies à peine cicatrisées, le baume de son ingénieuse tendresse.

Madame d'Éricey attendait donc, en ce moment, ces hôtes aimés et commençait à s'agiter d'un retard inaccoutumé ; elle étudiait des yeux la route dessinée sur le flanc de la montagne et le petit port où le bac prenait ses passagers ; rien dans le paysage ne ressemblait à la voiture bien connue, ou à la grande taille de Georges, morchant auprès de son père plus courbé.

Sténie fut saisie d'un sentiment nerveux, d'une

espèce d'impossibilité de supporter l'inaction qui ne lui était pas habituelle ; elle jeta un capulet sur sa tête et descendit l'allée qui conduisait à la rivière.

Elle marchait doucement en méditant ; son esprit était plein de craintes vagues, mais non sans fondement ; la situation les justifiait toutes. Elle arriva, enfin, au bas du promontoire escarpé qui supporte les Roques ; un sentier la mena bientôt au travers de vertes prairies, jusqu'au débarcadère du bac.

Le débarcadère était tout simplement une cale en bois vermoulu. Le bateau y appuyait sa large ouverture pour laisser sortir les animaux et les charrettes. Les chevaux bondissaient sur les planches désunies et abordaient au rivage par un saut à tout briser. Mais, la cale avait été ainsi de tout temps. A quoi bon la changer ? Tel était le raisonnement d'un conseil municipal économe et patient.

Sténie s'assit sur une pierre et s'amusa à considérer ces eaux limpides, où le ciel mirait ses teintes de turquoise et ses légers nuages roses. Une voix la tira de son admiration rêveuse.

— Eh, madame, vous êtes donc descendue jusqu'ici ? lui dit une vieille paysanne, dont les yeux brillants donnaient encore un certain charme à un visage creusé par le travail.

— Oui, Molette, je suis venue attendre ces messieurs, qui doivent arriver de la ville.

— Ah ! c'est un temps dur, celui-ci, tout de même ; on ne dort plus tranquille ; pensez donc, bonne dame, si on appelait nos mobiles, pourtant ! qu'est-ce que je ferais sans mon Francillon ? J'ai bien travaillé dans ma vie ! mais l'âge vient et comment gagnerais-je mon pain ? il vous manquerait aussi, mon garçon ; les fleurs de la terrasse, pécaïré, qui les soignerait comme lui ?

— Assurément, Molette ; mais Francillon ne serait pas en peine de vous ; il sait que je suis là, mon brave jardinier, et que je ne vous abandonnerais pas.

— Pour ça, c'est vrai ; tout de même ça serait terrible ! tous nos jeunes gens partiraient et M. Georges avec pour les commander. Ils iraient au feu, sainte Vierge !

Sténie sentit comme une lame s'enfoncer dans son cœur.

— Espérons, Molette, dit-elle doucement ; on ne semble pas s'en occuper maintenant.

Le bac touchait en ce moment à terre et débarqua quelques mulets et une charrette attelée de bœufs. Tandis que les hommes s'évertuaient à leur faire passer la cale sans encombre, la Molette s'était jointe à un groupe de femmes ; leurs voix

aiguës s'élevèrent bientôt au-dessus du diapason ordinaire ; les gestes vifs et parlants indiquaient la terreur et l'émotion ; les mouchoirs et les tabliers à carreaux se portaient à tous les yeux. La Molette levait les mains au ciel, avec des exclamations désespérées. Sténie ressentit le contre-coup de la désolation de ces pauvres gens, elle allait s'informer du sujet de leur trouble lorsque la Molette se rapprocha. Les larmes coulaient sur ses joues ridées ; ses doigts tremblants laissaient échapper son tricot.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle ; je le disais bien ! voilà le malheur qui tombe sur nous ; ils vont partir, c'est sûr ; l'ordre est arrivé. O mon Francillon ! mon pauvre garçon !

Les sanglots lui coupèrent la parole.

— Allons, Molette, du courage ! répondit la jeune femme, fort troublée elle-même ; d'où vient cette nouvelle ?

— Oh ! madame, c'est bien sûr, allez ! reprit une des passagères du bac, je viens de la ville ; c'est affiché sur tous les murs et le préfet est à la Bé-lourde, pour prendre conseil à ce qu'on dit. Il ne sait où donner de la tête. Et mon Jacou, madame, que deviendrons-nous sans lui, pauvres gens !

Un chœur de lamentations, de cris et de pleurs accompagna les plaintes de la mère désolée.

— Mes pauvres femmes, dit la voix altérée de Sténie, prenez patience ; ces messieurs viennent souper, ce soir, aux Roques. Je vous ferai savoir ce qu'il y a de vrai dans tout cela.

Les paysannes la remercièrent et lui disant le cordial : « Adisias » du midi, allèrent porter dans leurs demeures cette nouvelle et ce désespoir. La Molette seule était restée, atterrée sous ce coup redouté. Elle ne bougeait pas ; une grosse larme tombait de temps en temps de son visage ridé sur son tablier de toile bleue. Cette douleur muette, si différente de l'exubérance méridionale, émut madame d'Éricey.

— Ma pauvre Molette, dit-elle, tout n'est pas perdu. Dieu veillera sur nous !

— Ah ! madame, vous êtes jeune, vous ! répondit la vieille, vous pouvez avoir espoir, mais moi, à mon âge, reverrai-je mon fils ? enfin, bon Jésus, s'il le faut, il le faut ! ô mon Francillon !

— Molette, reprit Sténie, j'ai peine à supporter cette attente. Ces messieurs sont peut-être retenus là-bas, j'ai envie d'aller à la Bélourde, savoir ce qui se passe ; je vous rapporterai des nouvelles. Appelez le bac qui va repartir.

La Molette se leva promptement.

— Oh ! merci, madame, dit-elle ; hé ! passeur, madame veut passer.

Le passeur se hâta de rapprocher sa barque et fit asseoir la chère dame, comme on l'appelait au village, sur sa veste bien pliée.

— Est-ce que vous y croyez ? demanda-t-il à voix basse, quand il se fut éloigné du rivage d'un coup de gaffe et que l'anneau roulant sur la corde, le bac glissa doucement vers l'autre bord.

Sténie baissa tristement la tête.

— Ah ! pécaïrés ! qu'allons-nous faire ? qui labourera ? qui sèmera ?

Un juron réprimé à cause de la dame, faillit étouffer le batelier.

Sténie descendit et prit la route de la Cévenne. Elle ne regardait même pas le paysage charmant étalé sous ses yeux ; un instant seulement, elle fut obligée de s'arrêter ; elle avait marché très vite et le cœur lui battait à en perdre la respiration.

C'était à un endroit où les roches moussues se couronnaient de bois ; la route taillée dans la montagne dominait la rivière et, comme un pur miroir, l'onde brune réfléchissait les roches grises et les feuillages découpés ; sur l'autre rive, les arbres qui bordaient l'eau offraient les teintes riches et variées de l'automne. Dans le fond, sur la hauteur, un joli village et une tour en ruines se détachaient sur l'azur pâissant du

ciel. Quel contraste entre cette beauté paisible et le trouble désolé de ces pauvres femmes ! Madame d'Éricey quitta le rocher contre lequel elle s'était appuyée et reprit sa course, avec une rapidité fébrile.

Heureusement, la Bélourde n'était pas loin. Sténie franchit la grande porte grise de la cour ; une voiture du pays attendait devant le perron sous la surveillance d'un domestique de la maison. Le brave homme salua et laissa passer Sténie ; elle était de la famille ; la jeune femme traversa le salon désert et arriva au cabinet du comte ; le spectacle qui s'offrit à ses yeux l'arrêta sur le seuil. Le vieux comte, assis dans son grand fauteuil, considérait avec un mélange d'ironie et de tristesse un homme d'environ quarante ans, qui semblait se livrer au plus violent désespoir ; les doigts passés dans une chevelure hérissée, le personnage adressait à Georges, debout près de son père, des supplications véhémentes.

— Que voulez-vous que je devienne, si vous me refusez votre concours ? pensez donc, M. de Fleynac, jamais je ne me suis mêlé de choses pareilles, moi ! je n'y entends rien ! est-ce que je sais comment m'y prendre pour organiser des mobiles ? quel malheur d'avoir quitté mes routes

et mes travaux ; quand j'étais conducteur, je savais mon métier, au moins !

Il se tirait les cheveux sans merci.

— Pourquoi l'avez-vous quitté, alors ? demanda le comte, en souriant.

— C'est mon beau père, qui a fait le coup, avec son ambition. Ça le flattait d'avoir un gendre préfet, à cause du parti. Au 4 septembre, il leur a écrit de me nommer, sans me consulter ; et ma femme m'a dit : « Mon pauvre, il faut y aller, vois-tu, parce que, sans ça, papa ne serait pas content ! »

Ce discours accompagné d'un accent gascon des plus prononcés était irrésistible. MM. de Fleynac ne purent s'empêcher de rire, le malheureux préfet les regarda d'un air ahuri.

— Oui ! c'est gai pour moi ! continua-t-il ; avec ça, ils m'ont changé les anciens employés, qui m'auraient fait la besogne ; les nouveaux sont des amis et n'y entendent rien ; ils me regardent la bouche ouverte, quand je leur demande une explication ; je n'ose même plus aller prendre une chope au café ; tout le monde me tombe dessus avec des questions : M. le préfet, que dit le décret pour les fils de veuves ? et pour l'équipement ? et pour ceci, et pour cela ? je n'en sais pas plus qu'eux ! si vous ne m'aidez pas, je suis un homme perdu.

Il se laissa tomber sur une chaise, haletant, hors de lui.

— Eh bien, j'irai demain vous trouver à la ville, répondit Georges, nous verrons vos ordres et ce qu'il y a à faire et mon père, nous donnera ses conseils.

— Vous me sauvez la vie, M. Georges ! je ferai tout ce que vous voudrez ; je puis compter sur vous demain ?

— Oui, dit le comte, puisque mon fils vous le promet ; mais, vous savez, M. Taillade, il faudra marcher droit alors, et laisser dire les amis !

— Oh ! M. le comte, ils sont aussi embarrassés que moi, on n'est pas trop pour nous ici ! ils fileront doux, dès que vous parlerez.

— A demain donc ! dit Georges. Il est tard ; on nous attend aux Roques. Bonsoir, M. Taillade.

— Bonsoir, M. Georges, et merci !

Le pauvre homme faillit tomber sur Sténie, qui entraît.

— Ah ! Madame ; pardon, Madame ; mon chapeau, où ai-je mis mon chapeau ?

— Vous l'avez à la main, monsieur, dit-elle doucement.

Le malheureux était si troublé, qu'il ne s'en apercevait pas et, sans Georges, il n'eût pas retrouvé son chemin.

Tandis que Georges accompagnait l'infortuné préfet, le comte prit Sténie par la main ; il l'emmena dans le jardin et s'assit avec elle sous le porche couvert de jasmins de Virginie.

Madame d'Éricey leva sur lui des yeux inquiets ; la tête du père s'inclinait sous le poids d'une douleur accablante.

— C'est donc vrai ? lui demanda-t-elle à demi-voix, ils vont partir ?

— Oui ! répondit-il avec un soupir, l'ordre est arrivé.

Leurs mains se serrèrent dans une étreinte convulsive, ils détournèrent leurs regards, chacun comprenant la souffrance de l'autre et résolus tous deux à n'y pas succomber ; leur pensée se fixait sur le même but : soutenir Georges, ne pas lui faire de mal !

— Où en trouver la force ? murmura la pauvre femme.

Une cloche lointaine tintait en ce moment : c'étaient les trois coups de l'angélus, et de plusieurs villages, l'appel à la prière arriva en même temps dans l'air pur du soir, comme une voix céleste ; cet appel pénétra dans leurs cœurs bouleversés. Sténie pressa la main qu'elle tenait et le vieillard, relevant sa tête blanche, répondit à son regard noyé :

— Oui, mon enfant, là est notre soutien et notre appui.

Georges revenait ; un coup d'œil lui suffit pour deviner les angoisses de ses bien-aimés. Le dard s'enfonça cruellement dans son âme, à la pensée de leur chagrin et de la séparation, mais il ne voulut pas les troubler davantage et leur parla comme s'il n'eût rien remarqué.

— Le pauvre homme, s'écria-t-il avec une feinte animation, est-il assez accablé sous le poids de ses grandeurs ; mais, nos pauvres mobiles n'obtiendraient rien, dans ce gâchis de la préfecture, cher père ; si nous ne nous en mêlions pas, ils manqueraient de tout ! Il va falloir nous mettre au travail ; heureux si nous parvenons à faire marcher les amis, comme il les appelle !

Le rire nerveux de Georges fit comprendre au pauvre père l'effort qu'il s'imposait. Le vieillard se leva courageusement.

— Demain nous nous mettrons à l'œuvre, dit-il. Allons, Sténie, retournons aux Roques, puisque votre souper nous y attend.

— J'ai fait atteler, reprit Georges. Vous avez assez de cette course, Sténie ; j'ai vu que vous étiez fatiguée.

Sténie lui sourit d'un air reconnaissant : quelques minutes après, ils descendaient dans la cour

des Roques et madame d'Éricey fit appeler la Molette.

— Ma pauvre femme, dit-elle, les yeux pleins de larmes, c'est la volonté de Dieu ! il faut tâcher de s'y soumettre.

Un long gémissement s'échappa des lèvres de la vieille femme ; elle cacha son visage dans son tablier et se retira, en étouffant ses sanglots. Sténie rentra dans le salon, elle ne pleurait plus.

— Cette pauvre Molette ! dit-elle, en passant, au vieil ami.

Elle s'approcha de la glace pour ôter son capulet puis, tout à coup :

— Georges ! dit-elle avec un léger cri, et elle tomba en arrière, sans connaissance.

Georges, heureusement, était tout près et se retournant à cette espèce de soupir, il la reçut dans ses bras ; dans son trouble, il l'appuya contre sa poitrine. Le comte sonna vivement ; la bonne Sarah accourut ; mais, déjà sa chère maîtresse revenait à la vie. Sténie eut au réveil comme un peu de trouble dans les idées.

— Qu'y a-t-il, Georges ? où sommes-nous ? murmura-t-elle, en levant sur lui des yeux voilés et si tendres, qu'il en ressentit l'impression jusqu'au fond du cœur.

Puis, un flot de sang monta à son pâle visage ;

par un faible effort, que Georges n'arrêta pas, elle se dégagea des bras qui l'entouraient.

— Me suis-je trouvée mal ? reprit-elle, en souriant ; ce n'est rien, j'aurai marché trop vite, en allant à la Bélourde ; le temps est orageux. Me voilà à merveille, venez souper.

Pendant la soirée, elle fut tout à fait elle-même s'occupant avec ses amis de ce qu'il y aurait à faire pour le village, apportant à tout son intérêt accoutumé ; et quand ils la quittèrent, sereine et calme, le comte et son fils se dirent : ce n'était rien.

II

Qu'ils sont à la fois longs et courts, les jours qui s'écoulent avant une séparation prévue ! ils se précipitent comme les flots d'une cascade, avec une vitesse étourdissante et cependant la souffrance qu'on ressent les fait paraître interminables ! le présent se peut à peine supporter ; et pourtant, combien la crainte de l'avenir fait souhaiter de le retenir ! Pendant les dix jours qui précédèrent le départ des mobiles, MM. de Fleynac furent occupés à organiser, avec les autorités, le régiment que Georges allait commander ; leur tâche était bien ingrate, rien

n'était préparé, ni prévu. Sans la générosité du comte et de Sténie, sans l'activité de Georges, ces malheureux seraient partis nu-pieds ! Le préfet remerciait ses alliés avec transport, mais ses amis républicains tâchaient de le soustraire à une influence qui leur enlevait toute importance. Le comte et Georges eurent à triompher de mille difficultés pour faire équiper ces jeunes gens ; leur cher commandant était devenu leur providence.

Sténie fut donc presque toujours seule à supporter le poids de sa douleur. Son unique soulagement était de secourir ceux qui souffraient comme elle ; le curé l'accompagnait, ils allaient de maison en maison, essuyant bien des larmes et venant en aide à tous les besoins.

Et les jours passaient ; ces jours que rien ne peut arrêter et qui entraînent à l'abîme ! Dans ces tristes soirées, où elle se trouvait tantôt solitaire vis-à-vis d'elle-même, tantôt en face de la douleur contenue de son vieil ami, Sténie les sentait s'écouler, comme le blessé voit tomber goutte à goutte le sang qui emporte sa vie !

Enfin le jour du départ arriva.

Georges était depuis la veille à la ville, il devait présider au départ de ses hommes par le chemin de fer. Son père avait résolu de les accompagner jusqu'à l'armée ; il devait les rejoindre

à une station toute voisine des Roques. Sténie s'y rendit avec lui, pour dire un dernier adieu à Georges. Ils partirent à pied ; c'était si près ! Sur la route, les pauvres mères, toutes les familles du village s'acheminaient tristement vers la gare ; la Molette marchait seule au bord du fossé, les yeux fixés en terre. Son Francillon, son seul espoir, si bon, si dévoué, la quittait, le retrouverait-elle jamais ? Madame d'Éricey lui serra la main en passant ; elle aussi aimait son brave jardinier, son fidèle serviteur. Elles attendirent, l'une près de l'autre, le passage du train, avec une angoisse, que ceux qui l'ont éprouvée pourront seuls comprendre.

De la gare, on apercevait toute la vallée, parcourue par le chemin de fer ; les pauvres femmes regardaient avidement ; quand le petit nuage de fumée blanche se dessina dans l'air pur et plein de soleil, il leur sembla que leur cœur cessait de battre... le train parut, s'avancant avec rapidité... quelques secondes d'une attente étouffée... et il fut là, arrêté ; on se précipita vers les wagons, pour échanger un dernier « au revoir » !

Georges avait sauté de sa voiture et vint à son père.

— Nous manquons de couvertures pour tout

un bataillon, s'écria-t-il ; on m'avait juré de les donner ce matin ! mais, enfin, voici un ordre pour en avoir à Tours, il faudra que vous vous en occupiez.

— Oui ! répondit le père, en attendant, en voici que nous tenions en réserve.

Francillon était accouru auprès de sa mère et la serrait dans ses bras ; il se tourna vers Sténie, sans pouvoir parler, mais elle le comprit.

— Sois tranquille, lui dit-elle ; ta mère ne me quittera plus, mais, Francillon... M. Georges ! .. je te le recommande !

Il fit un signe de tête et courut au wagon où on l'appelait déjà, car il fallait partir.

Le vieux comte embrassa Sténie en lui disant :

— Au revoir ! à bientôt !

Georges la prit aussi dans ses bras et lui dit d'une voix suffoquée :

— Adieu, Sténie ; vous soutiendrez mon père et vous aurez du courage. Vous le savez, je n'ai que vous deux au monde !

Elle ne répondit pas, mais lui glissa dans la main une petite croix d'argent bénite ; il s'élança vers la voiture où son père l'attendait déjà, le sifflet se fit entendre et au milieu des sanglots, le train disparut au tournant de la vallée.

Chacun reprit le chemin de sa demeure, atterré,

essuyant des larmes amères ; en passant près de madame d'Éricey, plus pâle qu'une morte et appuyée sur la Molette, ces bonnes gens disaient :

— La pauvre chère dame, pécaïré, que Dieu la bénisse ! que la sainte Vierge la protège !

Mais Sténie n'était pas de celles qui se laissent accabler par le poids de l'épreuve. Cette âme si douce était douée de ce grand courage qui sait porter la peine sans murmures, et de cette grande bonté qui repousse l'égoïsme de la souffrance et oublie la sienne pour s'occuper de celle des autres. Dès le lendemain, on la vit dans le village consolant les mères et les sœurs désolées, écoutant patiemment leurs plaintes, adoucissant leurs maux par sa sympathie et s'assurant qu'elles ne souffrissent pas, matériellement du moins.

Quand, sa journée finie, elle remonta aux Roques, le soleil se couchait dans un ciel cuivré ; des nuages se formaient au-dessus des montagnes lointaines ; l'air se refroidissait. Quand le globe de feu eut disparu, la brume devint pénétrante, la jeune femme rentra frissonnante et se dit :

— Pourvu que l'automne ne soit pas froid !

Elle s'assit tristement dans le salon, où elle avait passé des temps si heureux, avec des amis si chers. Qui pourrait dire ses angoisses ? son

canapé était là, près de la grande baie donnant sur le jardin ; à côté, la table, auprès de laquelle le comte tirait son fauteuil pour lire son journal, tandis que Georges avançait le sien plus près d'elle, pour lui conter les nouvelles du jour ou lui lire quelque livre nouveau. Ces témoins insensibles, ces meubles muets rappelaient seuls le souvenir de ces joies intimes ! ils étaient si précieux au souvenir de Sténie, qu'elle ne voulut rien changer à leur disposition et les laissa, religieusement, à la place où l'habitude les avait fait mettre, malgré le départ et l'absence.

Elle prit un livre et essaya de fixer sa pensée, mais, tout était encore trop nouveau, trop aigu et saignant ; ses yeux suivaient la ligne commencée et au dedans d'elle, une vue intérieure cherchait sur ce parcours bien connu, le train qui emportait son bonheur.

Son cœur se serra et elle se dit :

— Peut-être auront-ils manqué de tout, dans le désordre général ! et ceci n'est rien encore ! Georges est actif et courageux ; il agira et se souciera peu de ces misères, mais, quand ils auront rejoint l'armée, quand les vrais dangers commenceront et que nous saurons si difficilement de leurs nouvelles !...

Cette idée brisa son courage et elle éclata en sanglots.

Hélas ! Sténie n'était qu'à l'entrée de cette longue période d'inquiétudes et de déchirements, qui durait déjà depuis quelques mois pour le reste de la France !

Le lendemain, elle reçut un mot du comte. Les mobiles étaient à Tours ; leur voyage avait été pénible ; rien de préparé sur leur passage ; sans l'activité intelligente de Georges, ces pauvres gens n'auraient même pas eu de vivres à leurs étapes. L'administration n'y avait pas songé ! « On les envoie au delà d'Orléans, disait le comte, le froid commence à se faire sentir et nos méridionaux en souffrent plus que d'autres. Jen'ai pas besoin de vous dire ce qu'est Georges pour son régiment qui l'adore. Aussitôt après leur réunion à l'armée, je reviendrai ; il le faut bien ! Votre affection m'aidera à supporter ce que Dieu nous réserve ; je crains que ce ne soit bien dur ! »

Puis vint un intervalle énervant ; plus de lettres, plus rien pour calmer le besoin dévorant de nouvelles ; la nuit se faisait entre Sténie et ses chers absents ; cette nuit du silence et de l'ignorance, une des plus cruelles souffrances de la séparation ! elle sentit vivement cette souffrance ; l'habitude du bonheur se prend si vite !

Un jour, madame d'Éricey fut obligée d'aller à la ville. L'hiver était déjà rigoureux, et elle voulait choisir des vêtements pour ses pauvres. Elle allait entrer dans un magasin, lorsque le préfet vint à passer, il la reconnut et se précipita vers elle.

— Ah ! Madame, s'écria-t-il, je suis ravi de vous rencontrer, je pensais à me rendre aux Roques, pour vous porter les bonnes nouvelles.

— Merci, M. Taillade, qu'est-il arrivé ?

— Madame, la République fait des merveilles. La France entière se lève ; l'ennemi tremble et frémit.

— Mais, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Les armées sont formées ; magnifiques, Madame ! plus belles que celles que nous avons perdues ; sous très peu de temps, on va marcher sur Paris.

Il se rapprocha d'un air mystérieux.

— Je vous dis cela à vous seule, Madame. Paris est prévenu. Trochu va faire une sortie monstre ; on se rejoindra ; l'ennemi sera pris entre deux feux... et... plus personne ! La France est sauvée !

Sténie le regardait avec étonnement ; elle le savait borné, incapable mais brave homme, au fond, et point menteur. Il paraissait convaincu

et enchanté. Y avait-il quelque fondement à cet enthousiasme exubérant ?

— Le général d'Aurelles... commença-t-elle.

— Oh ! Paladines ! un bon général, certainement ; mais, qu'est-ce que cela ? C'est la République qui sauvera tout et qui va réparer nos revers !

La pauvre Sténie secoua la tête avec désolation. Les premières paroles du préfet avaient fait naître chez elle quelques illusions ; ces derniers mots les lui enlevèrent absolument !

La marchande s'était avancée sur le pas de sa porte et écoutait, la bouche et les yeux grands ouverts. Quelques personnes s'étaient arrêtées. Le préfet éleva la voix et prit un ton de rodomontade.

— Oui, le nom seul de la République suffira pour nous sauver. La victoire est à nous ! Paris va être délivré ; et quand les Prussiens repasseront la frontière, il n'en restera pas beaucoup.

Madame d'Éricey n'avait aucun désir d'entendre ces sottises, au milieu d'un rassemblement. « Envoyez-moi des étoffes bien chaudes » dit-elle à la marchande et elle alla retrouver sa voiture, en proie à une inquiétude plus vive que jamais.

Enfin, le comte de Fleynac revint. En voyant

ce visage hâve et fatigué, où chaque pli décelait l'abattement et les plus graves soucis, Sténie sentit ses craintes redoubler. Elle avait été le chercher à la petite gare ; sur la route, les gens du village s'étaient échelonnés pour avoir un mot sur leurs chers absents.

Le comte répondit à tous avec sa bonté ordinaire ; il apportait pour chacun un souvenir, une parole d'affection. Il avait quitté les mobiles en bonne santé et les pauvres parents se retiraient satisfaits, comme si ces bonnes nouvelles eussent éloigné l'avenir qui les menaçait.

Il avait été convenu qu'au retour le comte habiterait les Roques : quand il entra dans le salon, Sténie vit son regard se fixer sur le siège où son fils s'asseyait autrefois et s'éteindre dans une larme rapidement essuyée. Ce regard lui donna froid au cœur ; lui, si ferme, si fort dans sa religieuse soumission, que prévoyait-il donc ? Sans rien dire, le vieillard s'approcha de la baie qui menait au jardin. Le vent glacé faisait tourbillonner les flocons blancs dans l'air brumeux. Un long soupir de Sténie répondit au sien. Tous deux revinrent s'asseoir, désolés et souffrant de la souffrance des autres, comme font ceux qui savent aimer !

III

Bien des jours s'étaient écoulés ; la Toussaint était passée depuis longtemps et aussi le jour des morts où le souvenir des amis absents avait fait couler autant de larmes que le regret des âmes envolées. La neige couvrait le sol et le givre étincelait aux branches noires des arbres ; les routes étaient à peine praticables ; car un soleil brillant fondait parfois cette épaisse croûte blanche que la gelée du soir transformait ensuite en un véritable miroir. Un deuil profond semblait s'étendre sur la nature et tout mouvement paraissait arrêté dans la campagne ; la rivière, à moitié prise, roulait lentement ses ondes alourdies ; on n'entendait plus les mugissements des bœufs, ni les clochettes des mulets ; rien ne passait plus sur les chemins glissants, où, les piétons mêmes ne se hasardaient qu'avec précaution.

Il était deux heures ; Sténie, assise au coin du foyer regardait sans les voir les petites flammes bleues qui dansaient sur la braise ardente de l'âtre. Le bois était consumé, les charbons s'éteignaient peu à peu et elle ne songeait pas à renouveler le feu ; le froid si intense au dehors com-

mençait à pénétrer dans cette pièce, d'où on avait cherché à l'exclure avec tant de soins. Sténie le sentait et y trouvait presque un amer plaisir.

— Ils souffrent du froid, se disait-elle, ils manquent de tout et nous, ici, nous sommes entourés de luxe et de confortable. Cher Georges, à qui je voudrais tout donner et pour lequel je ne puis rien ! où est-il ? que fait-il ? voilà tant de jours sans nouvelles de lui ! que le vieil ami tarde à revenir de la ville ! il est parti de bonne heure ce matin et son cheval était ferré à glace, il devrait être de retour !

Elle alla fiévreusement à une fenêtre, d'où l'on apercevait le chemin de la ville, mais rien sur la blanche traînée qui se dessinait au loin, rien que, sous le ciel sombre, la neige éclatante et glacée.

En ce moment la porte s'ouvrit et la Molette entra ; elle tremblait si fort qu'elle ne pouvait avancer. En voyant sa pâleur et son émotion, Sténie courut à elle.

— Mon Dieu, Molette, qu'y a-t-il ?

La vieille femme essaya de parler : sa langue desséchée semblait s'y refuser.

— Le fils du forgeron... balbutia-t-elle... il vient de là-bas, il dit... il dit qu'il y a de mauvaises nouvelles.

Sténie se précipita sur la sonnette.

— Que ce garçon monte vite ! dit-elle au domestique qui accourut.

Elle prit la main de la pauvre mère, mais celle-ci ne sembla pas s'en apercevoir.

Le fils du forgeron, un beau garçon de quinze ans, à l'air intelligent, entra presque aussitôt ; il s'avança sans embarras, mais non sans quelque alarme ; il devinait, par instinct, le mal qu'il allait faire.

— Qu'as-tu appris à la ville, Toinil ? demanda la jeune femme.

— Madame, ils disent qu'il y a eu une bataille ; on a mis des affiches, des affiches... et dans la dernière, quand j'étais là il y avait : « On n'a pas de nouvelles du général ni de l'armée », comme s'ils étaient perdus.

— C'est impossible, Toinil ; tu as mal compris, cela ne se peut pas !

— Oh ! si fait, Madame, je l'ai lu et relu pour pouvoir le redire ; et, Madame, on assure qu'il y a tant de morts et de blessés !

Un gémissement échappa aux deux femmes.

— Et M. le comte fait dire qu'il reste là-bas et envoie ce papier.

Madame d'Éricey s'en saisit avidement.

Sur une feuille déchirée, le comte avait écrit au crayon :

« Il y a eu plusieurs combats, tous malheureux ; les dépêches se succèdent et sont déplorables. L'armée est coupée en deux ; le gouvernement semble avoir perdu la tête, il dit être sans nouvelles du général en chef et paraît croire que tout est fini pour nous. Je reste pour voir ce qui va arriver. Priez, ma pauvre enfant ! nous sommes bien malheureux ! »

Sténie s'assit un instant, elle ne pouvait plus se soutenir. Mais son courage ne l'abandonna pas ; car elle ne songeait pas à elle-même.

— Merci, Toinil, va te réchauffer à la cuisine.

Toinil se hâta d'obéir, fortement ému par la douleur qu'il entrevoyait.

— Molette, reprit madame d'Éricey, c'est vrai ; le comte le dit aussi et il nous recommande de prier ; nous ne pouvons que cela pour eux. Nous aurons encore le temps d'aller à l'église.

La pauvre vieille fit un signe de tête. La foi est vigoureuse dans ces contrées du midi et soutient encore les cœurs. Cette pensée pieuse sembla faire du bien à la Molette et lorsque madame d'Éricey, enveloppée de fourrures, vint la chercher, elle la trouva enveloppée dans sa grande limousine rayée et marchant bravement.

Les deux femmes prirent, appuyées l'une à l'autre, le sentier qui menait au village ; elles

n'auraient pu s'empêcher de glisser sans les chaussons dont elles s'étaient munies. En mettant le pied sur le seuil de l'Église, Sténie s'arrêta un instant sous l'impression du spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Deux cierges brûlaient seuls sur l'autel ; leur lumière incertaine et tremblante tombait sur la tête blanche du vieux curé, agenouillé ; cette faible lueur parvenait à peine jusqu'à la nef, remplie d'hommes et de femmes, car le bruit d'un désastre s'était vite répandu dans le village.

La voix du bon prêtre s'élevait avec larmes vers le ciel et disait en suppliant :

— Sainte mère de Dieu ! consolatrice des affligés ! refuge des pécheurs !

Et au milieu de sanglots étouffés, des voix invisibles répondaient :

— Priez pour nous ! priez pour nous !

Sténie s'agenouilla au premier banc, où elle trouva une place et toute son âme passa dans cette prière simple et pathétique, qui rendait si bien le besoin de tous ces pauvres cœurs :

— Priez pour nous ! priez pour nous !

Quand les litanies furent terminées, le curé se retourna vers son troupeau désolé et dit avec émotion :

— Mes amis, retournez chez vous, prenez cou-

rage et patience et continuez à prier dans le fond de vos âmes ; ces enfants, sur lesquels vous pleurez, le Père céleste les aime aussi. Ceux que, dans ses vues insondables, il ne vous rendra pas dans ce monde, vous les retrouverez auprès de lui, qui aura payé d'un prix infini leur dévouement à la patrie !

Il s'arrêta, il ne pouvait plus parler ; n'avait-il pas aussi une affection paternelle pour ces jeunes gens ! il les avait vus naître ! il les avait suivis et dirigés dans leur courte jeunesse ! et peut-être hélas ! il reverrait bien peu d'entre eux !

La foule s'écoula sans bruit au dehors ; on entourait madame d'Éricey, pour tâcher d'obtenir d'elle un mot rassurant, la nature humaine renonce si difficilement à l'espérance ! mais, Sténie n'en avait pas à donner. Dans cette longue soirée et cette longue nuit, elle n'entrevit que malheurs et désolations.

Ces jeunes troupes, à peine organisées, comment auraient-elles résisté à l'épreuve ? Georges avait dû se jeter au plus fort de la mêlée, pour entraîner ses hommes et leur éviter la honte d'une hésitation, et peut-être blessé... mourant dans cette neige, sans secours.

Elle s'abîma dans cet horrible cauchemar. Quand, au matin, Sarah entra dans sa chambre,

elle la trouva endormie par la fatigue, les cils encore trempés de pleurs et la poitrine soulevée par des soupirs inconscients.

Le comte revint le lendemain.

— Sait-on quelque chose des nôtres? demanda Sténie en tremblant.

— Non, chère enfant, c'est impossible; il faudra probablement patienter de longs jours encore, dans cette horrible confusion.

Il se jeta dans un fauteuil qu'elle lui avait avancé près du foyer.

— Le langage du gouvernement est bien changé aujourd'hui, dit-il; nous sommes à peine battus, nous reculons et l'armée est coupée en deux; « tant mieux, s'écrient-ils, nous en aurons deux ainsi! » Quelle ineptie! le ministre a retrouvé le général, qu'il accusait si injustement et qui a sauvé les troupes qui nous restent. Orléans est repris; on n'en sait pas davantage.

— Le corps de Georges a-t-il donné?

— Oui, répondit le comte avec un profond soupir.

Et sa tête blanche s'inclina sur sa poitrine.

Sténie se laissa glisser à genoux près du vieillard et appuya ses mains jointes sur son bras.

— Nous avons promis à Georges d'avoir du courage et c'est pendant ce temps d'incertitude et

d'attente qu'il nous faut en trouver. Cher ami, nous avons remis cette chère destinée entre les mains de Dieu ! il écoutera nos prières !

M. de Fleynac se baissa et l'embrassa sur ses cheveux brillants.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il.

Mais il se ranima ; ces douces paroles, cette tendresse sympathique avaient réchauffé son cœur de père, à moitié paralysé par la douleur. Pendant deux grandes journées ils attendirent, tâchant de remplir les heures en faisant du bien aux autres. Enfin, M. Taillade parut aux Roques, plein de gloire, aussi fier que s'il eût gagné des batailles.

— Tout va bien ! s'écria-t-il en entrant, une retraite offensive admirable ! Chanzy, un grand général, est à la tête de l'armée.

— Et pas de nouvelles particulières ? demanda Sténie, pâle comme une morte.

— Si, voilà une lettre pour vous, monsieur le comte, et nous avons les listes. Ils ont de la chance, ici ; il n'y a, parmi les leurs, que des blessures sans gravité.

Le comte avait saisi et ouvert rapidement sa lettre ; d'un seul coup d'œil il en lut les premières lignes et se penchant vers Sténie, lui dit à demi-voix :

— Il va bien ! il n'a rien !

Elle appuya contre lui sa tête défaillante, tandis que le préfet continuait ses phrases ; il semblait cependant heureux de leur bonheur.

— Merci, monsieur Taillade, c'est aimable à vous de nous avoir apporté tout de suite un si grand soulagement, dit Sténie, un peu remise ; avez-vous les listes ?

— Oui, madame, et j'ai rassuré la mère de Francillon et les gens du village.

M. de Fleynac avait parcouru sa lettre et en passa certains feuillets à Sténie.

— Voilà Orléans repris et Tours menacé, on va l'abandonner, dit-il en reconduisant M. Taillade, je ne vois rien de si bon dans tout cela !

— Ni moi non plus ! répondit naïvement le préfet, mais le gouvernement le dit ! il en sait plus que nous.

Pendant ce temps, Sténie savourait ces feuilles, comme l'Arabe, expirant de soif au désert, savoure les gouttes d'eau qu'un voyageur charitable verse sur ses lèvres desséchées ; elle rougissait et pâlisait à ce récit simple et frappant des luttes auxquelles Georges avait pris part. Elle partagea son admiration pour ces braves garçons, à peine échappés à la vie des champs, qui marchaient aveuglément au danger, sur l'ordre de leur com-

mandant. La description de la retraite sur Orléans et au delà de la Loire la fit frémir. Le froid devenait de plus en plus cruel ; où cette poursuite acharnée de l'ennemi allait-elle s'arrêter ?

Une main se posa sur l'épaule de la jeune femme, c'était celle du comte.

— Mon enfant, dit-il, voici une lettre pour vous, elle était dans mon enveloppe et je ne l'ai pas vue d'abord.

Il la lui tendait et elle le regardait, dans sa surprise, avec quelque chose d'absolument céleste ; un bonheur attendri, un rayonnement de l'âme monta dans ses yeux et les remplit d'un éclat humide si merveilleux, que le vieil ami en tressaillit. Il pressa de ses lèvres le front de Sténie et la laissa à sa joie inattendue.

Oh oui ! bien inattendue ! Sténie n'avait même pas imaginé que Georges lui écrivît directement ; il savait que son père lui communiquerait toutes ses nouvelles. Elle n'avait rien demandé de personnel, dans cette immense consolation de le savoir sain et sauf ! Et lui, avait pensé à elle ! Oh cher, cher ami ! la jeune femme ouvrit, comme avec une caresse, les pages adressées à « madame d'Éricey ».

« Chère amie, chère confidente, je viens épan-
» cher mon cœur auprès de vous, comme autre-

» fois, lorsque nous vous appelions le tombeau
» des secrets ; je veux dire à vous seule ce qui
» causerait à mon père des émotions trop pénibles. Je lui en donne assez d'inévitables ! d'ailleurs, cette confidence vous touche aussi de près.

» Vous aurez vu dans ma lettre à mon père, notre combat de L. ; mais je n'ai pu lui raconter la singulière rencontre que je fis là, en montant à l'assaut du parc.

» Notre général avait fait échelonner son monde sur la pente du coteau, de manière à ce que les troupes lancées les premières, sous un feu meurtrier, fussent énergiquement soutenues. Les mobiles de D.... furent placés en avant et immédiatement après, les miens ! on donna l'ordre de marcher ; quelques mots d'encouragement à ces braves garçons et nous commençâmes à gravir cette côte assez raide, entrecoupée de rochers, de bois et de petits murs. L'ennemi s'empessa de nous couvrir de balles, quelques taillis nous garantirent d'abord. Les mobiles, qui marchaient devant nous, allaient bravement et avec entrain. Nous les suivions de près ; aux murs du parc, un feu infernal ; les Prussiens essayèrent de nous empêcher d'entrer, mais l'ardeur du combat avait ga-

» gné nos hommes. Ils renversèrent tout et dé-
» logèrent l'ennemi pied à pied. Ils arrivèrent,
» enfin, à un endroit, où de larges pelouses, or-
» nées de quelques arbres d'agrément, laissaient
» voir le château crénelé, percé de meurtrières
» et défendu par tous les moyens possibles.
» Une grêle de balles pleuvait de tous les côtés
» et pas un buisson pour se protéger !

» Nous étions encore sous le bois, quand un
» mouvement de recul, ramena sur nous ceux
» qui nous précédaient, ils s'étaient avancés
» hardiment sur la pelouse. Mais, les premiers
» étaient tombés en grand nombre ; ceux qui
» les suivaient, décimés à leur tour, s'étaient
» arrêtés, la panique les saisissait, ils recu-
» laient ! leur chef, qui les avait bravement me-
» nés au feu, cherchait à les rallier.

» — En avant ! un effort et tout est gagné,
» mes enfants ! leur criait-il.

» Mais sa voix n'était plus aussi puissante sur
» eux que le sifflement des balles incessantes.
» Quelques uns tournèrent le dos. La débandade
» allait se mettre dans les rangs. Alors, plus d'es-
» poir ! une panique dans les troupes, c'est irré-
» sistible !

» Le chef désespéré vint à moi. Son visage
» était noir de poudre et de poussière. Le mien

» devait l'être aussi ; mais rien ne pouvait nous
» empêcher de nous reconnaître :

» Sténie, c'était le duc de Sauves !

» Il s'arrêta une demi-seconde, en me regar-
» dant fixement.

» — Qu'importe ! s'écria-t-il, il n'y a que le
» pays, maintenant ! venez, aidez-moi à les ra-
» mener ; soutenez-nous avec vos hommes, s'ils
» sont solides, ou tout est fini !

» Je ne répondis rien. Il avait dit vrai ! le pays
» avant tout. Je courus auprès de lui ; nous re-
» tînmes les fuyards, nous les forçâmes à retour-
» ner au combat.

» — Mes amis, criai-je à mes mobiles, nous
» voici au premier rang ! nous ne le céderons
» plus à personne. Ils nous suivirent ; car le duc
» s'élançait en avant, héroïque de bravoure. Ces
» braves enfants traversèrent en courant cet es-
» pace effroyable ; le sifflement des balles, les
» cris, la fumée, l'odeur de la poudre en fai-
» saient un véritable enfer !

» Beaucoup tombèrent ; aucun ne recula.
» Nous nous trouvâmes, enfin, sous les murs du
» château ; la porte enfoncée, nos hommes se ré-
» pandirent partout, poursuivant les défenseurs,
» vengeant leurs camarades avec usure. Ce fut
» l'affaire d'un temps assez court ; nous étions

» maîtres de la place. Les Prussiens mirent bas
» les armes et après avoir pris les précautions
» nécessaires à notre sécurité, je descendis pour
» voir mes blessés. Par un bonheur extraordi-
» naire, je n'en avais pas de très gravement
» atteints. Le régiment du duc était plus mal-
» traité, beaucoup de ses soldats étaient tués,
» d'autres grièvement blessés. Je fus surpris de
» voir ses officiers s'occuper de ces pauvres gens
» et lui n'être pas là.

» J'aidais Francillon à relever un des nôtres,
» lorsque quelqu'un me toucha l'épaule. Je me
» retournai; un officier des mobiles de D.... me
» dit:

» — Le commandant vous demande.

» — Quel commandant?

» — Le duc de Sauves.

» — Pourquoi?

» — Monsieur, je crois qu'il est bien mal,
» reprit le jeune homme les larmes aux yeux.
» Il est là-bas, couché sous un arbre et ne
» veut pas qu'on le bouge avant de vous avoir
» vu.

» Un frisson d'horreur me parcourut tout
» entier. Autre chose était de se rencontrer dans
» l'ardeur du combat, quand le devoir, le dévoue-
» ment à la patrie faisaient taire toutes les ré-

» pulsions, ou d'aller, de sang-froid, trouver cet
» homme, qui....

» Le chagrin de son lieutenant me décida. Son
» chef devait être dans un état bien grave, pour
» que ce jeune homme pleurât au milieu de ces
» cadavres !

» J'allai donc vers un petit bouquet d'arbres.
» Une corbeille de fleurs avait dû exister là, dans
» l'été ; on le reconnaissait au cercle de terre
» brune, dessiné sur l'herbe piétinée de la pe-
» louse.

» Le duc était couché sur des couvertures,
» un officier soutenait sa tête livide. Des bandes
» entouraient un de ses bras, cassé par un coup
» de feu. Son uniforme était ouvert et sa che-
» mise pleine de sang. Une écume rougeâtre
» montait à ses lèvres ; ses yeux fermés, la con-
» traction des muscles du visage trahissaient une
» horrible souffrance, contenue par un grand
» courage.

» — Mon commandant, dit le lieutenant, voici
» M. de Fleynac.

» A ce nom, un tressaillement secoua le mal-
» heureux dans son agonie. Il ouvrit les yeux,
» son regard était déjà hagard et éteint.

» — Merci ! murmura-t-il. Gilbert, laissez-moi
» avec monsieur ; il voudra bien vous remplacer.

» Gilbert, qui le soutenait, me fit un signe ; je
» m'agenouillai à sa place et il posa sur mon
» bras et sur mon genou, cette tête dont je pou-
» vais à peine supporter la vue.

» — Pardon, me dit le duc, d'une voix sif-
» flante ; sans cela vous ne pourriez m'entendre.
» Ce ne sera pas long ! je voulais vous remercier
» d'avoir ramené mes hommes et puis... vous
» prier de me pardonner. Je ne le mérite pas...
» mais, vous êtes chrétien, dit-on...

« Chrétien ! oui, je le suis, j'espère ! cepen-
» dant, j'hésitai .. c'était trop dur !

» — Pardonnez-moi, allez ! reprit-il, je n'ai
» plus que quelques moments à vivre et je serais
» fâché de mourir sans cela !

» La compassion l'emporta.

» — Je vous pardonne, dis-je fort ému. Mais
» c'est plus haut qu'il faut demander miséri-
» corde !

» — Il est un peu tard ! mais, madame d'É-
» ricey, croyez-vous qu'elle aura envers moi cette
» charité ? c'est d'elle surtout que je la voudrais.
» Dites-lui, si vous la revoyez, que je l'ai véri-
» tablement aimée et la prie d'être indulgente
» pour moi !

» — Elle le sera, j'en suis sûr, dis-je touché
» malgré moi de son accent.

» En ce moment, j'aperçus Gilbert qui me
» faisait des signes. Il avait appelé l'aumônier et
» n'osait l'amener près de nous.

» Votre pensée m'inspira, Sténie !

» — Elle vous pardonne et priera pour vous !
» continuai-je. Mais, elle vous conseillerait,
» vous demanderait de vous réconcilier avec
» Dieu !

» — Croyez-vous ? Oui.. Ma mère aussi.. l'au-
» mônier est-il par là ?

» J'appelai le bon prêtre et lui remis le mou-
» rant dont il allait recevoir les adieux.

» Je ne pus me décider à quitter les deux
» officiers qui attendaient à l'écart. Sous les
» branches noires, dont le fin réseau se déta-
» chait sur le ciel gris, on entrevoyait le malheu-
» reux, couché, et le prêtre en prières. Un pâle
» rayon du soleil d'hiver tomba sur ce groupe.
» Mon cœur se serra douloureusement. L'aumô-
» nier se leva et vint à moi.

» — Il s'en va et voudrait vous dire adieu.

» Je m'approchai. Le duc me tendit une main
« mourante.

» — Adieu ! pardon encore ; dites à madame
» d'Éricey que ma dernière pensée a été pour elle.

» Je me penchai sur lui, haletant, hors de
» moi !

» — Et elle? dis-je. Où est-elle?

» — Où? ne le savez-vous pas? aux ambulances allemandes!

» Un gémissement m'échappa, c'en était trop! la misérable!

» — Oui, murmura-t-il, depuis la guerre, en Allemagne, et maintenant... là!

» — Monsieur, laissez-le penser à Dieu; il touche à sa fin.

» C'était l'aumônier qui parlait ainsi; il se rapprocha du mourant et lui adressa des paroles de consolation.

» — Prions, dit-il, un instant après, pour cette âme qui retourne vers son créateur!

» L'infortuné serra ma main d'un dernier effort et soupira:

» — Vous direz... à elle... pardon!

» Il eut comme un sanglot; sa tête retomba, tout était fini.

» Sténie! je le sais d'avance, vous lui pardonnez et vous priez pour lui! vous priez aussi pour moi, dont l'âme est abreuvée d'amertume et de dégoût.

» Aux ambulances allemandes! vous comprenez pourquoi ceci ne doit pas passer sous les yeux de mon père, puisse-t-il ignorer toujours l'excès de honte que j'ai attirée sur nous!

» Et dire que j'ai pu aimer un être pareil!

» Chère Sténie, je n'oserais plus compter sur
» votre sympathie, si vous n'étiez pas... Sténie! »

Quand le vieil ami vint retrouver madame d'Éricey, elle était encore là, les mains jointes, ses lèvres murmuraient une prière partie du cœur, pour l'infortuné sur lequel une mort héroïque et le repentir avaient sans doute attiré la miséricorde divine! et pour l'ami dont sa tendresse oubliait l'erreur fatale et ne voyait plus que le malheur et les dangers.

IV

La retraite de l'armée de la Loire continuait, avec ses alternatives d'efforts glorieux et d'inutiles résistances, armée admirable assurément par l'héroïsme de ces jeunes troupes, à peine formées, nouvelles à la guerre et que l'incurie exposait à toutes les misères d'un hiver exceptionnellement rigoureux.

Qui ne se souvient de ce froid sans pareil? il couvrit notre malheureux pays d'un linceul de neige et sembla vouloir frapper de mort jusqu'aux arbres et aux animaux. Qui ne se rappelle les épreuves de nos pauvres soldats? et ces

campagnes blanches, où les branches ployaient sous le givre et les glaçons? les fleuves charriaient; les ruisseaux s'arrêtaient, même dans ce pays du Midi, où Sténie, désolée, cherchait à remonter le moral de son vieil ami.

Le vieillard succombait à l'inquiétude, à l'attente des nouvelles. Georges ne pouvait en faire parvenir que bien peu, dans cette lutte sans repos; l'espoir pour son pays était éteint chez M. de Fleynac; et comment en conserver pour son fils, sans cesse en première ligne dans des combats meurtriers? L'activité même du comte n'existait plus; il restait, maintenant, courbé dans son fauteuil, auprès du foyer, suivant par la pensée l'armée où son fils souffrait et se battait.

Sténie aussi était changée; deux fois, sans rien pour les motiver, elle avait eu des défaillances subites, qui effrayaient son entourage; elle reprenait si vite, cependant, et faisait elle-même si peu de cas de ces malaises, qu'on n'y attachait plus grande importance; sa jeunesse la soutenait et elle la mettait tout entière au service des autres.

Nos désastres avaient encombré les hôpitaux de malades et de blessés; le gouvernement fit appel aux particuliers et la charité privée répondit avec enthousiasme, en créant d'innombrables ambulances.

Le comte, maintenant fixé aux Roques, et Sténie, en établirent une considérable à la Bélourde. Les soins personnels que la jeune femme donnait à ses pensionnaires, la direction nécessaire pour assurer leur bien-être, remplissaient pour elle un temps si dur et si lourd. Le préfet mettait le plus grand zèle à lui faire envoyer les mobiles du village. Un jour, un convoi ramena à la Molette son cher Francillon, mais dans quel déplorable état!

Une balle lui avait traversé le bras, à un combat près de Vendôme; et, ce n'était là que son moindre mal; il n'avait plus que la peau sur les os; ses pieds et ses jambes horriblement enflés ne pouvaient plus le soutenir. Sa constitution entière était attaquée, il faudrait de longs soins pour le remettre!

Francillon avait apporté quelques lignes au crayon de Georges; celui-ci parlait toujours vaillamment, s'efforçant de soutenir les siens et de leur dissimuler ses épreuves. Mais Sténie s'en rendit bien compte par les détails qu'elle obtint de son pauvre jardinier.

— Oh! madame, lui disait le mobile, tandis qu'elle pansait ses blessures avec les sœurs du village, si vous nous aviez vus marcher la journée entière dans cette neige fondue à midi et

regelée le soir, et avec quelles chaussures ! au bout de deux jours, vrai ! elles n'existaient plus, elles étaient en papier et l'eau les avait mises en bouillie, on s'entourait les pieds comme on pouvait de morceaux de toile, de vieux chiffons ! que de fois le commandant a marché, pour mettre sur son cheval quelque pauvre garçon, qui ne pouvait plus se traîner ! et encore, il fallait se garer ! l'ennemi était là sur nos talons. On arrivait à l'étape harassés ; rien à manger, pas de quoi faire du feu, on mourait de soif ; rien à boire que de la neige fondue et ça rendait si malade ! et au moment où on s'y attendait le moins, pif ! paf ! les coups de fusil, les Prussiens, les Bavarois, les cuirassiers blancs, les uhlans... tout de même, j'aimerais mieux être avec M. Georges, que de le sentir là-bas sans moi.

On peut imaginer si ces confidences naïves, empreintes de vérité, déchiraient l'âme de Sténie. Bien des jours s'écoulèrent ensuite sans qu'on reçût aucune nouvelle des absents. Les difficultés toujours croissantes de cette terrible campagne, le désordre universel, rendaient les communications presque impossibles. L'armée se rapprochait du Mans ; là, devaient évidemment se concentrer les forces des deux partis et se livrer une bataille décisive. En comparant les troupes

nombreuses, bien organisées des Prussiens à nos soldats épuisés, à peine nourris et, pour certains corps, à peine armés, il était difficile de croire à notre succès. Les craintes de toute nature étaient donc à leur comble. Sténie en était sans doute accablée, un jour où, vers les quatre heures, elle remontait lentement le bois des Roques, en revenant de son ambulance ; son cœur était oppressé des plus tristes sentiments ; les récits de Francillon lui avaient fait encore plus d'impression que de coutume ; quelque chose d'indicible semblait planer sur elle et l'étouffer ; une voix intérieure lui répétait en dépit de sa volonté : Georges ! Georges !

Cela devint si fort, qu'en arrivant à la terrasse elle fut obligée de s'appuyer à la balustrade, haletante et la vue couverte d'un nuage. Un pas précipité, sur le sable, la réveilla. C'était Sarah, qui accourait, effarée.

— Madame, s'écria-t-elle, j'allais vous chercher. Venez vite ; M. le comte est malade, il a besoin de vous. Sténie se releva vivement et en une minute fut au salon. Plusieurs personnes entouraient M. de Fleynac, qui revenait peu à peu d'un évanouissement ; il la reconnut et son visage s'éclaira en l'apercevant. Elle lui eut bientôt rendu les soins nécessaires en pareil cas et fait

prendre un cordial, qui le remonta un peu.

— Georges ! fut sa première parole, puis : qu'y a-t-il, Sténie ? — Et cherchant à rassembler ses idées : ai-je rêvé ? le préfet est-il ici ?

A cette question, madame d'Éricey, jusque-là occupée de son malade, se retourna fort troublée ; le préfet était là, en effet. Il s'était tenu à l'écart, pendant qu'on soignait le comte. M. Taillade s'avança en entendant prononcer son nom et tira Sténie par sa manche.

— Venez un peu de ce côté, lui dit-il. Je lui ai pourtant appris la chose avec bien des ménagements ; mais il a voulu voir le papier tout de suite !

— Quel papier ! demanda-t-elle, en pâlisant affreusement.

— L'avertissement pour M. Georges. Je crois qu'il le tient encore.

La jeune femme alla vers le comte ; une forte volonté la soutenait seule ; elle s'agenouilla près de lui ; il semblait assoupi ; sa main pendante serrait instinctivement un papier. Sténie le détacha de ses doigts alanguis et d'un avide regard lut ces quelques lignes :

« Le commandant de Fleynac, blessé grièvement, a été, assure-t-on, recueilli dans la ferme du Rendez-vous de chasse près du petit village de

Cormé, entre le Mans et Alençon. En demandant le village, on trouvera facilement ; faire prévenir ses amis.

» Le capitaine des Mobiles de... »

La tête de Sténie retomba sur le bras du fauteuil ; une main se posa sur ses cheveux.

— Ma fille ! dit faiblement le malheureux père.

Ce mot rendit aussitôt la force de vivre à la pauvre femme.

— Je suis là ! murmura-t-elle, en pressant cette main sur ses lèvres. Courage, cher ami ! tout n'est pas perdu ; courage !

— C'est vrai, reprit le comte en se redressant, rien n'est perdu. Il faut partir, aller le chercher, le ramener ici ! Sténie, je veux partir.

— Cher ami, répondit doucement Sténie, ce soir c'est impossible ; il n'y a plus de train pour nous mener à Bordeaux. Demain matin, nous nous y rendrons tous deux. Je vous accompagnerai jusque-là ; et puis vous irez le chercher. Dieu vous le fera trouver !

Le comte se leva.

— Me voilà remis ; je me sens mieux. M. Tailade est-il parti ?

— Me voici, à votre service, monsieur le comte. Ça va mieux ; naturellement, un coup comme ça..

— Comment avez-vous reçu ce mot ? interrompit le vieillard.

— Par Bordeaux ; par le ministère de la guerre avec cette mention : Très pressé. Je suis venu moi-même ; les amis sont si peu sûrs !

— Ce matin même ?

— Oui.

— Allons, je pars demain. Adieu, monsieur Taillade et merci.

Sténie obligea son pauvre ami à prendre du repos ; il en sentait trop le besoin pour refuser ; elle se chargea des préparatifs.

Comme elle bénit le ciel, le lendemain, de s'être décidée à partir avec le vieillard ! Il était très faible ; quelque chose d'étonné, de vague se sentait dans son regard, dans son esprit ordinairement si ferme et si net ; il dormit pendant presque toute la route et se plaignit de violentes douleurs de tête. Cet accablement ne fit qu'augmenter et le valet de chambre qui l'accompagnait était visiblement inquiet.

Enfin ils arrivèrent à la fin du jour à Bordeaux et se firent conduire à un hôtel, où on les connaissait ; on les y entourait, d'habitude, de mille attentions. Mais les temps étaient bien changés ! un garçon renfrogné s'avança et dit d'un ton rogue :

— Que désire madame ?

— Deux chambres à coucher et une pour notre domestique.

— Des chambres ! madame veut dire des chaises quelque part ?

— Appelez madame Sers, dit froidement Sténie, qui crut qu'il se moquait.

Le garçon disparut et un instant après la maîtresse de l'hôtel se présenta. Elle reconnut aussitôt ses anciens clients.

— Mais que faire, bon Dieu ! s'écria-t-elle, où vous mettre ? je n'ai pas un coin ; mais pas un ! Il y a des personnes qui couchent sur la table de la salle à manger ; des dames qui, pour ne pas rester dehors, la nuit, ont des chaises dans les couloirs. Et le comte paraît fatigué. Est-il malade ?

— J'en ai grand'peur, madame Sers, répondit madame d'Éricey. Il faut que je lui cherche un abri et je ne sais où le laisser en attendant.

— Je vais le mettre dans le petit cabinet où je couche moi-même et vous donner un garçon pour vous conduire aux autres hôtels ; mais... » Elle secoua la tête avec incrédulité.

Sténie accepta cette proposition. Le comte était hors d'état de supporter une fatigue de plus. Elle le confia aux soins du valet de chambre et alla à la découverte.

Mais nulle part une chambre à obtenir ! Bordeaux était devenue une ruche trop pleine. Sténie rencontra des personnes de connaissance.

— Je couche sur un billard, dit l'un.

— Je dors dans une bergère, dit l'autre.

— Et vous ne trouverez rien ! répéta tout le monde en chœur.

Le courage et les forces commençaient à manquer à madame d'Éricey dans cette course glacée et sans résultat, lorsque la providence lui fit trouver sur son chemin un riche négociant de leurs amis. Il fut bien surpris de la voir à cette heure dans les rues de Bordeaux.

— Il n'y a rien à découvrir dans notre ville, dit-il ; elle est prise d'assaut ; c'est comme l'arrivée des sauterelles ! mais, j'ai de la place chez moi et ma femme sera trop heureuse de vous recevoir.

— Je n'ose pas accepter, répondit-elle, très troublée. Le comte est sous le coup d'une maladie grave, peut-être ; je ne veux pas vous donner une pareille charge.

Cet ami charitable insista tellement, que Sténie ne put résister à tant de cœur et d'intérêt ; peu de temps après, le comte était installé dans une excellente chambre. A peine couché, une

stupeur alarmante s'empara de lui. Un médecin fut appelé et le saigna. Le malade reprit à peu près sa présence d'esprit ; mais le docteur ne cacha pas qu'il faudrait beaucoup de soins et de temps pour amener une complète guérison.

Lorsqu'enfin la pauvre Sténie put se retirer chez elle, ce ne fut pas pour y trouver le repos. Elle défit ses longs cheveux, pour alléger sa tête enfiévrée et s'assit, afin de réfléchir et de tâcher de sortir du trouble de sa pensée.

Bientôt la clarté se fit dans son esprit. Le danger de Georges y dominait et rejetait tout le reste dans l'ombre. Quel abîme de difficultés ! le père frappé au moment décisif, quand un jour perdu, une heure, peut-être, pouvaient exposer davantage encore cette chère existence ; si les fermiers qui avaient recueilli Georges se lassaient de cette charge dangereuse ! si l'ennemi, répandu dans le pays, découvrait le blessé et l'arrachait à cette retraite ; ou peut-être, la mort le prendrait, sans qu'il eût près de lui aucun des siens pour adoucir ses derniers moments ! une sueur froide mouilla les tempes de la pauvre femme.

— Non, c'est impossible, se dit-elle, nous ne l'abandonnerons pas ainsi. Dieu m'aidera !

Elle releva ses cheveux et ouvrant avec pré-

caution la porte du comte, fit signe au valet de chambre de venir lui parler.

— Joseph, lui dit-elle ; je connais votre dévouement, il faut que vous m'en donniez une nouvelle preuve ; il s'agit de sauver M. Georges.

— Madame sait que j'irais au feu pour lui.

— Eh bien, vous allez partir immédiatement pour la Bélourde ; il en est temps encore. Vous direz à Francillon que j'ai besoin de lui, qu'il revienne aussitôt me trouver ici. Je sais qu'il est en état de le faire et il le fera volontiers pour son commandant. Vous pouvez, là-bas, reprendre un train qui vous ramènera à Bordeaux de grand matin. Voilà de l'argent, partez tout de suite. Je veillerai auprès du comte.

— Madame va se fatiguer !

— Non ! je suis bien. Hâtez-vous.

Joseph obéit et Sténie s'établît auprès du pauvre père, qu'une potion calmante plongeait dans un sommeil réparateur. Elle prit plusieurs rouleaux d'or qu'elle avait apportés et après avoir cousu solidement les uns dans la ceinture de sa robe cacha les autres dans son sac ; puis, elle écrivit à ses excellents hôtes, pour leur confier le comte et attendit le matin, avec la force d'une résolution bien arrêtée.

La nuit fut longue pour la jeune femme, mal-

gré tous ces préparatifs. Elle savait que Joseph et Francillon pouvaient arriver à Bordeaux vers six heures du matin, grâce à la coïncidence des trains ; mais, si ses fidèles serviteurs en manquaient un ? si un accident quelconque empêchait son plan de réussir

— Alors, je partirais seule ! se disait-elle.

Le comte dormait paisiblement et Sténie veillait, l'oreille et les nerfs tendus. Enfin, il faisait encore nuit, un léger coup frappé à la porte la fit tressaillir. Elle se hâta d'ouvrir ; Joseph était là !

— Francillon attend en bas, dit-il à demi-voix ; on nous a dit, au chemin de fer, que le train pour le Mans partirait dans une heure.

Madame d'Éricey alla dans sa chambre mettre son chapeau, un voile de laine épais et un manteau de fourrures, puis revint au lit du malade. Là, elle s'agenouilla un instant. Dieu sait de quelle ardente prière elle appela la bénédiction du ciel sur son vieil ami et sur le voyage qu'elle allait entreprendre ! en se relevant elle embrassa le vieillard sur le front. Il fit dans son sommeil un léger mouvement et murmura le nom de Georges.

— Pauvre père ! dit Sténie tout bas, j'aurai du moins tout tenté pour vous le rendre.

Doucement, elle prit son sac et ses couvertures, et fit un signe de tête à Joseph qui pleurait; en bas de l'escalier, Francillon l'attendait, une lanterne à la main. Il ferma sans bruit la porte de la maison et tous deux se dirigèrent, à travers l'air glacé du matin, vers la gare du chemin de fer.

Là, il fallut attendre assez longtemps; Sténie le savait et avait préféré cet ennui, à l'idée d'affronter le réveil du comte ou les objections de ses amis.

Elle parla pour la première fois, alors, à Francillon.

— Te sens-tu assez fort pour supporter ce qui nous attend? lui demanda-t-elle.

— Oh! oui, madame, répondit Francillon avec empressement. Nous allons chercher le commandant?

— Oui; et j'ai pensé que je te ferais de la peine, si j'emmenais un autre que toi.

Le pauvre garçon eut des larmes dans les yeux.

— Nous aurons probablement bien du mal! reprit-elle.

— Oh! je suis solide maintenant! Madame m'a si bien soigné!

Sténie prit des billets pour le Mans, on n'allait plus au delà.

Il n'y avait pas foule dans le train, madame d'Éricey se trouva presque seule. Toute la journée se passa dans ce trajet; la fatigue morale, l'agitation des plus cruelles inquiétudes, éprouvèrent plus notre pauvre voyageuse que la fatigue physique. Et, cependant, le désir de garder ses forces la faisait lutter énergiquement contre les pensées qui l'assaillaient.

Enfin, bien avant dans la nuit, on arriva au Mans. Tout y était désorganisé; plus d'omnibus ni de voitures. Sténie gagna à pied l'hôtel le plus voisin. Il avait été fort bon, mais on commençait à y manquer des choses les plus nécessaires. Comme à Bordeaux, la ville était envahie; les habitants des campagnes, occupées par l'ennemi, y cherchaient un refuge. Un nombre infini de paysans chassés de chez eux, d'uniformes tout neufs ou en guenilles, donnaient à l'hôtel l'aspect le plus étrange.

Madame d'Éricey y fit peu d'attention; la nécessité de s'arrêter là, pour la nuit, lui était très pénible; elle voulut, au moins, s'assurer un moyen de transport pour le lendemain et fit appeler l'hôte.

— Je voudrais, lui dit-elle, me rendre à la petite ville de Mamers et même à un village au delà.

— C'est impossible, madame. Les Prussiens tiennent tout ce côté-là. C'est à quatorze lieues d'ici, au moins, et il n'y a plus de diligence.

— Il faut pourtant que j'y arrive. Comment faire ?

— Si vous le voulez absolument et si vous ne regardez pas au prix, je vous trouverai peut-être quelqu'un pour vous mener à la Ferté.

— Je paierai ce qu'il faudra, mais, procurez-moi une voiture; et que je puisse partir demain matin.

L'hôtelier revint quelque temps après.

— L'homme est là, dit-il, voulez-vous le voir ?

Sténie le suivit dans une salle basse; un cocher, à l'air niais et rusé à la fois, lui promit de lui amener, à cinq heures du matin, une voiture attelée d'un cheval et de la conduire à la Ferté, à huit ou dix lieues du Mans. Le prix fut vite convenu et elle retourna plus calme dans sa chambre.

A l'aurore, Francillon trouva sa maîtresse habillée et prête à partir. Elle s'installa dans une mauvaise voiture et le jardinier, enveloppé de bonnes couvertures, monta sur le siège auprès du cocher.

Le jour se leva, blafard et triste, sur une campagne couverte de neige; le pays devait être

agréable dans la saison verdoyante. Mais, en ce moment, les squelettes desséchés des arbres et des haies noircies se détachaient lugubrement sur cette couche blanche uniforme et lui donnaient un air désolé. Sténie, du reste, n'y pensait guère, absorbée dans ses craintes pour la continuation de son voyage. Allait-elle trouver à la Ferté de plus grandes difficultés pour se faire conduire à son but? l'impossibilité, elle ne l'admettait pas. Elle était résolue à tout, pour arriver à Georges. Son cœur n'était pas moins préoccupé du comte. Comment allait-il? quel effet lui aurait produit son départ? De quelque côté que la pauvre créature se tournât, tout était menaçant et douloureux. Par bonheur, la fatigue des derniers jours, le froid, le mouvement de la voiture l'engourdirent peu à peu; en arrivant à la Ferté, elle s'aperçut avec surprise qu'elle avait dormi une partie du chemin; le sommeil lui avait fait grand bien et rendu toute son activité. Elle descendit à la petite auberge de l'endroit et demanda des renseignements. La maison était encombrée de troupes, chargées de garder ce passage, dont l'ennemi se rapprochait. Tandis que Sténie cherchait le maître de l'auberge afin de l'interroger, Francillon avisa des mobiles réunis autour du foyer; il eut vite fait connais-

sance, conté son histoire, sa blessure, qui ne lui permettait pas encore de porter un fusil. Les camarades, quoique d'un autre régiment, mirent la plus grande complaisance à lui donner des détails sur l'état du pays.

— Les Prussiens ne sont pas loin d'ici; lui dirent-ils, ils sont en force à Alençon; leurs bandes courent les environs et font des pointes de tous côtés. Jusqu'à présent, ils se replient sur l'Orne. Si vous allez à Mamers vous pourrez bien les rencontrer, il n'y fera pas bon pour vous si vous êtes des mobiles de... Votre régiment a joliment donné à quelques lieues d'Alençon; le commandant a été tué, ou enlevé, après une résistance bien crâne, tout de même.

Francillon tressaillit, mais se tut; il ne savait pas ce que sa maîtresse voudrait dire à ce sujet.

— Oui, continua le mobile qui portait la parole, mon officier en parlait encore ce matin, il est de ces côtés-là.

Madame d'Éricey revint désolée; on ne connaissait personne qui voulût aller par là; les Prussiens couraient la campagne et enlevaient tout sur leur passage.

Francillon tira sa maîtresse à part.

— Si madame voulait voir cet officier? demanda-t-il, après lui avoir conté ses nouvelles.

— Certainement, c'est à tenter.

Elle alla aussitôt au mobile ébahi.

— Ne pourrais-je pas parler à votre officier, mon ami? dit-elle. Cela me rendrait grand service.

Cette douce voix, cette physionomie charmante, mirent aussitôt le mobile à sa disposition.

— Je vais le chercher, madame, répondit-il très poliment, si vous voulez attendre ici.

Elle s'assit sur la chaise qu'il lui offrait, au milieu de l'odeur des pipes, du bruit et des éclats de voix de ces hommes. Que lui importait? elle n'avait qu'une pensée : continuer sa route!

Quelques minutes après, elle vit entrer un jeune homme blond, fort élégant de tournure.

— Qui me demande ici? que me veut-on? dit-il d'un air cavalier.

— Je voudrais vous demander quelques renseignements, monsieur, si vous voulez bien me les donner, répondit Sténie, en allant à lui.

Le jeune homme la regarda, stupéfait et ôta son képi; il ne s'était pas attendu à trouver une personne de ce genre dans cette cuisine!

— Si vous voulez passer dans la pièce à côté, madame, je serai trop heureux...

Il balbutiait devant cette jeune femme calme et digne, mais, il s'empressa d'ouvrir la porte

d'une salle voisine, où brûlait un bon feu ; il fit asseoir madame d'Éricey et elle commença aussitôt, simplement.

— J'ai besoin de me rendre au village de Cormé, monsieur ; on m'assure qu'appartenant à cette partie du pays, vous pouvez me donner quelques détails sur cet endroit.

— Assurément, madame, l'habitation de ma famille n'est pas très éloignée de Cozmé. C'est un très petit village, au bord de la forêt et sur la route d'Alençon.

— Et connaissez-vous la ferme du Rendez-vous de chasse ?

— Oui, madame ; elle est plus loin, enfoncée dans le cœur de la forêt. Vous ne pouvez y aller. L'ennemi occupe tous les alentours.

— Il faut pourtant que j'y parvienne, reprit-elle avec angoisse.

— Impossible, je vous assure ; on s'est battu là, il y a peu de temps, les mobiles de... s'y sont défendus avec acharnement ; ils y ont même perdu leur commandant.

Sténie devint si livide, que le jeune homme s'arrêta saisi.

— Pardon, dit-il ; vous le connaissiez peut-être ?

— Je suis sa parente, répondit-elle ; j'ai des

motifs de croire qu'il n'est pas mort, qu'il a été recueilli dans cette ferme. Je vais tâcher de le retrouver et de le ramener, si je puis.

— C'est une entreprise bien aventureuse ! je doute que vous réussissiez ; vous ne pourrez même pas aller très loin.

— O monsieur, s'écria-t-elle, aidez-moi ! son père se meurt de chagrin ; il faut que je le lui rende !

L'accent déchirant de sa voix, ses yeux pleins de larmes, le charme de vérité et d'émotion profonde qui émanait de cette âme aimante, pénétrèrent le jeune homme jusqu'au fond du cœur.

— Alors, dit-il, je ne puis vous donner qu'un conseil. Quittez votre voiture, dans laquelle vous seriez arrêtée à quelque distance d'ici et tâchons de trouver un paysan retournant de ce côté. Il vous prendra dans sa carriole, de manière à ne pas attirer l'attention. Ces voitures-là passent par les sentiers des forêts. Vous pourrez peut-être arriver à la ferme. Les Prussiens redoutent les bois et ne s'y aventurent guère.

— Je ne demande pas mieux.

— Mais vous souffrirez horriblement du froid, des cahots ; que de misères vous allez endurer !

— Ah ! qu'importe ! dit Sténie ; où trouver le paysan ?

— Puisque vous persistez, je vais envoyer un de mes hommes à la découverte.

Elle lui exprima sa reconnaissance ; il sortit et revint quelque temps après.

— Nous n'avons rien trouvé pour vous mener à Cormé, mais, il y a ici un brave homme, que je connais et qui vous conduira jusqu'à Mamers ; là, vous pourrez sans doute vous arranger avec quelque autre fermier, pour aller plus loin.

Sténie se hâta d'accepter et retournant dans la cuisine, conclut son marché avec le paysan ; un homme d'une figure et d'un âge respectables. Elle congédia sa voiture du Mans et l'officier l'accompagna jusqu'à une grange, où le métayer avait attelé sa carriole. Le jeune homme y fit mettre de la paille, installer deux chaises et aida Francillon à y placer Sténie et à l'envelopper de couvertures et de plaids ; elle sortit de cette espèce de mailot une main fluette, qui ne semblait pas faite pour de pareilles épreuves et la tendit à l'officier. Celui-ci se pencha et lui dit à voix basse :

— Ma famille habite un château peu éloigné du lieu où vous vous rendez ; permettez-moi de lui recommander de vous être utile, si l'occasion s'en présentait ; promettez-moi de recourir à elle si vous en aviez besoin ; voici son adresse.

Il lui remit un papier sur lequel était écrit :

« M. et madame de la Chesnoye, à la Chesnoye, de la part de Christian. »

— Merci, dit-elle très touchée, votre nom vous va bien ; comme vous êtes bon pour une inconnue ! j'accepte, demandez à vos parents de se montrer aussi charitables que vous, pour Sténie d'Éricey.

Le jeune homme resta ébahi ; il était assez du monde, pour savoir à quelle reine de Paris il venait de prêter secours.

— Adieu ! reprit madame d'Éricey, que Dieu vous rende ce dont je ne puis que vous remercier !

Francillon était déjà dans la carriole ; le paysan fouetta son cheval et l'animal partit d'un trot plus allongé que sa mine ne semblait le promettre.

Les trois heures que la pauvre femme passa dans cette voiture découverte et à peine suspendue, furent une rude épreuve ; elle était peu habituée aux intempéries d'une pareille saison. Malgré le châle épais posé sur sa tête et serré contre son visage, son haleine se glaçait sur ses lèvres et le vent lui coupait la respiration. Elle fermait les yeux, pour ne pas trop souffrir, tandis qu'on montait lentement les côtes de ce pays accidenté, pour les redescendre au galop. Ses

membres se paralysaient ; elle ne les sentait plus et restait assise uniquement parce que l'angle de la carriole la maintenait ainsi. En vain Francillon accumulait-il la paille autour d'elle et le conducteur lui fit-il boire quelques gouttes d'eau-de-vie. Il fallut la descendre, comme un bloc, en arrivant à la petite métairie du brave homme, au bord du faubourg de Mamers.

On porta Sténie dans la cuisine ; la métayère et sa fille se montrèrent vraiment serviables et la réconfortèrent de leur mieux ; on lui donna de la soupe et même un œuf ! Francillon fut aussi très bien traité.

A peine remise, Sténie pria son conducteur de lui trouver un moyen de se rendre à Cormé.

— Ce ne sera pas difficile, dit la femme ; le gros Thomas était arrêté tout à l'heure à côté d'ici et il allait retourner à Cormé, il vous prendra bien si vous voulez.

Le métayer se gratta l'oreille.

— Tout de même, si vous pouviez attendre un peu que Coco soit reposé, je vous mènerais bien là-bas, dit-il, alléché par la récompense généreuse que Sténie venait de lui remettre.

Elle y consentit volontiers ; au moins le métayer lui inspirait-il un peu de confiance !

— Et si tu rencontres les Prussiens et qu'ils

prennent Coco? s'écria la femme terrifiée, ils sont venus hier à deux lieues d'ici et ils ont tout pillé.

— Hum ! fit le mari, je passerai par des chemins de la forêt qu'ils ne connaissent pas ; laisse faire, je m'en charge.

Deux heures de repos suffirent au bidet à courte queue pour avaler sa pitance et Sténie se retrouva dans la carriole, exposée à l'air de plus en plus glacé. Mais, l'espoir d'arriver, l'idée qu'elle approchait du but tant désiré, la soutenaient et la fièvre de sa pensée la tenait éveillée.

Dans l'interstice du châle dont elle se couvrait la figure, elle entrevoyait vaguement une route blanche, traversant un plateau triste et nu. Après une demi-heure de trot, environ, le bonhomme se jeta à droite, dans un chemin creux. Coco ralentit le pas, la neige et les ornières forçaient à plus de précautions.

— Ce n'est pas bon ! dit le conducteur à Sténie en guise d'explication, mais je n'ai pas envie de trouver sur la route des cavaliers blancs, ou des fantassins noirs, ils ne viendront pas nous chercher ici !

C'était peu probable en effet ; ce chemin eût offert peu de sécurité à tout autre qu'un indigène. Cahotée, jetée de côté et d'autre, la jeune

femme s'accrochait aux rebords de la carriole, pour garder l'équilibre ; dans un endroit plus effondré, Francillon descendit pour aider le paysan à pousser la voiture ; enfin, ils sortirent de ce rude chemin et entrèrent dans une route étroite, mais mieux entretenue ; des taillis clairsemés indiquèrent à Sténie le voisinage de la forêt. Le métayer arrêta un instant, afin de laisser souffler Coco !

— Voyez-vous, là-bas, cette fumée qui monte ? dit-il en indiquant l'horizon de son fouet, ce sont des maisons, près de Cormé, qui brûlent encore. Les Prussiens y ont mis le feu, la dernière fois qu'ils se sont battus avec les mobiles ; on leur avait tué tant de monde qu'ils étaient enragés ; s'ils en tenaient de ceux-là, ils ne leur feraient pas quartier ; heureusement le régiment est près du Mans.

Sténie frémit et Francillon baissa la tête.

Les arbres s'épaissirent bientôt autour d'eux, les grands baliveaux se dressaient au milieu des taillis ; puis vinrent de jeunes futaies, dont les chênes minces et droits s'élevaient comme une série de légères colonnettes : on était en pleine forêt.

Coco marcha encore assez longtemps, suivant des sentiers sinueux que le métayer semblait connaître parfaitement.

— Je venais sans cesse ici prendre du bois et du charbon pour les environs, quand on pouvait gagner sa pauvre vie ; car, maintenant!... hou ! hou ! qu'il fait froid, tout de même.

Le brave homme parlait ainsi à madame d'Éricey, tout en marchant, autant pour se réchauffer que pour soulager Coco. Francillon lui passa une gourde d'eau-de-vie; il en versa dans le creux de sa main, et huma la liqueur d'un air satisfait.

— La petite dame devrait s'en frotter les lèvres; ça lui ferait du bien, elle les a toutes bleues.

Sténie suivit son conseil et en éprouva quelque soulagement. Elle essaya alors de parler.

— Sommes-nous bien loin de Cormé? demanda-t-elle.

— Nous sommes tout près, fut la réponse.

— Et connaissez-vous la ferme du Rendez-vous de chasse?

— Oh, mais oui; c'est dans la forêt, pas loin d'ici.

— Ne serait-il pas plus prudent de s'arrêter là, au lieu d'aller au village? reprit Sténie, qui ne voulait pas confier à cet homme ses motifs secrets pour descendre à la ferme.

— Bien sûr, ça vaudrait mieux! si nous trouvions

ces diables noirs à Cormé, ça ne serait pas drôle !

— Si vous me conduisiez à cette ferme, dit Sténie palpitante, on m'y recevrait peut-être pour cette nuit ?

— Oui ; c'est des braves gens, ceux-là. Mais vous n'y serez pas trop bien.

— Oh ! s'écria-t-elle, en cherchant en vain à contenir son émotion, allons-y, allons-y.

Sa voix tremblait, son conducteur crut que le froid la gagnait tout à fait.

— Faites-lui boire de votre gourde, dit-il à Francillon ; j'ai peur qu'elle n'attrappe la mort.

Sténie ne résista pas ; elle voulait avoir des forces, maintenant. Son cœur n'osait se demander ce qu'elle allait trouver en arrivant au but ! Elle n'osait plus penser ! Elle essayait de prier et ne pouvait même plus le faire avec suite. Mais sans doute, les supplications incohérentes que son âme pleine d'angoisses envoyait vers le ciel, y parlaient avec assez d'éloquence.

Enfin, après un silence assez long, le bonhomme lui dit :

— Tenez-vous bien ; c'est raide pour arriver.

Sténie eut un battement de cœur à en étouffer. Mais il fallut se tenir, comme on l'en avait prévenue ; le métayer conduisait Coco par la bride dans une pente presque droite, une véritable fon-

drière. Coco s'arrêta et son guide poussa un soupir de soulagement :

— Ouf ! nous y voilà.

En effet, quelques secondes après, on se trouva devant un pavillon carré, que la nuit ne permettait pas de bien distinguer. Le conducteur assailit la porte à coups de manche de fouet. Elle s'entr'ouvrit et une femme avança la tête avec précaution.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— C'est moi, le Grand-Pierre, la maîtresse ; je vous amène une dame, qui voudrait passer la nuit chez vous.

— Si c'est vous, maître Grand-Pierre, à la bonne heure ! répondit-elle, mais nous n'avons pas grande place !

— Laissez-nous entrer, tout de même ; il fait un rude froid dehors !

La femme se décida et ouvrit.

Grand-Pierre prit Sténie entre ses bras et la déposa sur le seuil, elle pouvait à peine se tenir ; la fermière la regarda curieusement, ainsi que Francillon, puis, les fit entrer dans une cuisine, où son mari et une fillette de neuf à dix ans étaient assis, sous le large manteau de la cheminée.

— Chauffez-vous toujours, dit-elle, en avançant des chaises.

Le maître s'était levé et prenait déjà des renseignements auprès de Grand-Pierre.

— Pourrez-vous me loger pour cette nuit ? demanda Sténie d'une voix brisée.

— Nous n'avons pas de lits, balbutia la femme, avec une hésitation visible.

Mais, son mari, à qui Grand-Pierre venait de vanter la générosité de sa voyageuse, l'arrêta et répondit :

— Si ! on donnera à la dame le lit de la petite que tu prendras avec toi ; nous autres hommes nous resterons autour du feu. Va mettre des draps et, si la dame veut manger quelque chose...

— Tout à l'heure !

Et Sténie, se levant par un effort violent, suivit la fermière dans une petite chambre, auprès de la cuisine ; ses membres raidis pouvaient à peine la porter. Mais, que n'eût-elle pas fait en ce moment ?

— La maîtresse, dit-elle péniblement, vous avez ici un blessé...

— Taisez-vous ! taisez-vous ! dit la femme terrifiée, et poussant la porte. Qui vous l'a dit ?

— Vit-il ? vit-il ? s'écria Sténie, en lui saisissant le bras.

— Eh ! oui, il vit, répondit la fermière, quoiqu'il n'en vaille guère mieux. Ah ! mon Dieu !

Trop affaiblie pour supporter cette secousse, madame d'Éricey s'était affaissée sur le lit.

— Eh ! madame, il n'est pas mort ! disait la bonne femme, en lui tapant dans les mains ; ah, la voilà qui revient !

— Je vous en supplie, dit Sténie, menez-moi près de lui ; je viens le chercher et le soigner.

La fermière ouvrit de grands yeux.

— Ah bah ! et vous venez de loin ?

— De très loin ! nous avons appris que vous l'aviez recueilli ! nous vous en sommes si reconnaissants ! Son père est tombé malade en route et je suis venue seule.

— Vous n'avez rien dit à Grand-Pierre, au moins ? faut pas qu'il s'en doute ; ça courrait le pays et ces démons viendraient le prendre et tout brûler chez nous !

— J'ai bien gardé votre secret ; mon conducteur ne s'en doute pas et croit que je m'arrête ici pour éviter le village et les Prussiens.

— A la bonne heure ! dit la femme, soulagée, car, voyez-vous, nous l'avons bien caché. Ce ne serait pas long pour lui et pour nous, si on le savait là !

— Mais, ne pouvez-vous me conduire près de lui ? je voudrais tant le voir !

— Pas maintenant ; laissons coucher les hommes et je vous y conduirai.

Sténie comprit qu'il fallait se soumettre. Elle rentra dans la cuisine et trouva moyen de glisser un mot à Francillon :

— Il est ici ! il vit !

Le bon garçon détourna la tête, pour cacher ses yeux mouillés de larmes.

Le repas fut pauvre et court. On avait peu de provisions et on les ménageait. Cependant la chaleur du foyer et surtout la satisfaction d'avoir retrouvé Georges, remontèrent assez vite madame d'Éricey.

Elle attendait avec impatience le signal de la retraite. Ce ne fut long que dans son imagination ; la bonne femme et sa fille rangèrent le ménage ; puis la mère prit une chandelle et dit aux hommes :

— Dormez là près du feu et ne le laissez pas éteindre ; vous n'avez pas besoin de lumière.

Elle alla parler à son mari. Grand-Pierre s'approcha de Sténie.

— Adieu, ma bonne dame ; je ne vous reverrai pas. Je serai parti, demain, avant que vous n'ayez les yeux ouverts.

Elle le remercia, le paya largement et il lui fit mille offres de services.

Enfin, Sténie sortit de la cuisine avec l'enfant et sa mère. Celle-ci envoya coucher la petite et

fit signe à madame d'Éricey de la suivre. Par un escalier de bois à balustres, elle la mena dans une vaste salle nue ; la lumière vacillante éclairait de çà de là des bas-reliefs sculptés dans la pierre, une cheminée monumentale. La femme ouvrit une porte de chêne basse et dissimulée dans un coin.

— Entrez, dit-elle à Sténie, il ne s'en apercevra pas.

Madame d'Éricey obéit, respirant à peine.

Au fond d'une petite chambre, aux murs jaunis par le temps, était un lit, entouré de rideaux en vieille cotonnade. Une table de bois, une chaise de paille composaient tout le mobilier. Mais un bon feu dans la cheminée, une veilleuse dans un verre plein d'huile, attestaient les soins que ces bonnes gens prenaient du malade. Sténie s'avança, tremblante, et souleva le rideau. Hélas ! hélas ! était-ce bien le Georges, si aimé, qu'elle était venue chercher à travers tant de difficultés, ce cadavre livide, décharné comme un squelette, dont les yeux hagards ne voyaient et ne reconnaissaient plus rien ?

Dire ce qu'elle éprouva est impossible ! elle souffrit en ce moment tout ce qu'on peut souffrir, car elle eut la conviction qu'elle arrivait là pour le voir mourir !

Elle s'agenouilla près du lit et jeta vers le Père céleste un cri suprême ! puis, elle se releva et se tourna vers la fermière qui l'éclairait et dont le bon visage était vraiment ému.

— Un médecin l'a-t-il vu ? demanda-t-elle.

— Oui, madamef deux ou trois fois, et il reviendra demain ; nous avons confiance en lui. Mais, il n'ose pas venir trop souvent ; et il dit que c'est la nature qui fera seule la guérison.

— Vous avez été bien bonne pour notre blessé ! dit Sténie en soupirant.

— Dame, madame, j'ai passé plus d'une nuit auprès de lui, croyant qu'il allait finir au matin.

— Je le veillerai, maintenant, je vais rester ici.

— Si je vous mettais un matelas par terre ? vous avez l'air si fatigué, ma pauvre dame ! et il n'y a pas grand'chose à lui faire ; lui donner un peu d'eau panée, voilà tout !

Sténie refusa. Elle eut peur que la fatigue physique ne l'emportât et qu'une fois étendue le sommeil ne la vainquît.

— Bonne nuit, alors, madame, dit la fermière. Il ne vous donnera pas beaucoup de mal, le pauvre garçon !

— Que Dieu vous rende toutes vos bontés pour lui, répondit Sténie en serrant les mains de la bonne femme entre les siennes. Lorsqu'elle fut

seule, elle considéra pendant quelques minutes Georges, inconscient et secoué de temps en temps par des frissons de souffrances. Il ne donnait plus d'autre signe de vie.

Sténie souleva sa tête, qui avait glissé sur l'oreiller, repoussa ses longs cheveux et humecta ses lèvres blanches, fendillées par la fièvre; le lit, les draps froissés et en désordre furent redressés; un peu de calme se fit dans son âme; sa nature de femme trouvait déjà un adoucissement à pouvoir soigner son pauvre ami. A la lueur jaune de la lampe fumeuse, elle crut voir quelque chose de plus détendu, de plus paisible sur ces traits presque méconnaissables; sentait-il, par un instinct mystérieux, la tendresse, le dévouement infini qui veillaient sur lui?

A peine remua-t-il pendant cette nuit. Sténie resta ainsi, l'âme déchirée par l'état où elle le voyait et heureuse cependant de se sentir près de lui, jusqu'au moment où le jour ramena dans la ferme la vie et le mouvement. Un pâle rayon perça les nuages, gros de neige et envoya sa faible clarté aux travers des petits carreaux garnis de plomb de la fenêtre : Sténie trouva son pauvre malade plus hâve, plus changé encore que la veille.

Elle baigna d'eau chaude ce visage amaigri,

où restaient encore des traces de sang et de boue, et rangea cette chambre nue, de manière à lui donner un air d'ordre et de propreté, puis elle attendit. Bientôt le bruit des pas d'un cheval retentit dans la cour.

— C'est celui de Grand-Pierre, se dit madame d'Éricey; on attelle la carriole. Il va partir, nous serons libres, après!

Elle s'approcha de l'étroite fenêtre et le vit, en effet, serrer la main du fermier et disparaître dans la forêt.

Un instant après on frappa à la porte; c'était Francillon.

— La maîtresse, comme on dit ici, m'envoie remplacer madame, maintenant que cet homme est parti.

Il s'approcha du lit.

— O mon pauvre commandant! s'écria-t-il, en apercevant le cadavre vivant qui reposait sous les rideaux.

Mais, voyant le trouble de Sténie :

— On revient de plus loin, madame, ajouta-t-il. Allez vous reposer pour reprendre des forces, j'aurai bien soin de lui.

Depuis qu'il était là pour veiller à sa place, madame d'Éricey sentait elle-même la fatigue la dominer; elle donna quelques instructions à

Francillon, lui fit promettre de l'appeler quand le médecin viendrait et se retira dans la chambre de l'enfant.

Il était midi, lorsque la fermière y entra. Sténie dormait, couverte de ses plaids et de son manteau. Au milieu de ses cheveux d'un châtain doré, répandus sur l'oreiller, son pauvre petit visage était si pâle, que la bonne femme en eut pitié.

— Si ce n'était pas pour le docteur, je n'aurais pas le courage de l'éveiller, pensa-t-elle.

Elle la tira cependant par sa manche et Sténie ouvrit les yeux. Aux premiers mots, elle fut sur pied ; en un clin d'œil elle fut habillée et arriva dans le réduit où le médecin examinait déjà son malade. Il avait enlevé le bandage des blessures et étudiait leur état avec soin.

— Ces deux trous de balle ne le tueraient pas, ni même ce coup de sabre, disait-il à Francillon penché auprès de lui. Mais, la perte de sang a été abominable, pendant qu'il gisait là-bas ; c'est ce qui le met dans cet état et m'inquiète ; je vais toujours vous montrer comment il faut le panser.

— Nous avons là des bandes et du linge fin, dit Sténie en s'approchant.

Le docteur se retourna et regarda curieuse-

ment cette personne, dont les grands yeux cerclés de noir étaient pleins de tant d'intérêt et d'angoisse.

— Ah ! c'est vous qui venez chercher ce garçon-là, ma petite dame ! dit-il tandis qu'un sourire malicieux déridait son visage rond et faisait briller ses gros yeux bleus, sous ses lunettes d'acier ! ma foi, vous me semblez avoir autant besoin de mes soins que lui !

— Je suis plus forte que vous ne pensez, Monsieur, assez en tout cas pour le soigner, répondit-elle doucement.

— Hum ! ces petites dames de Paris... murmura-t-il. Enfin, voyons ces bandes.

Elle les eut bientôt tirées de son sac, avec des compresses et même de la charpie.

— Bon ! vous, mon garçon, soutenez-le, que je tourne bien cela.

Sténie vit alors les terribles atteintes et frissonna des pieds à la tête.

— Ce n'est pas beau, hein ? dit l'opérateur.

— Mais, est-ce bien dangereux ?

— Hum ! ce n'est pas trop bon : cependant, il pourrait s'en tirer, s'il n'avait pas perdu tant de sang.

— Et maintenant ?...

— Si on pouvait lui rendre des forces, si on

était dans des conditions ordinaires ! Mais pas de viande, pas de vin, pas de remèdes.

— J'ai de bonne eau-de-vie, dit-elle, et je paierai ce qu'on me procurera. Est-il impossible d'avoir de quoi faire du bouillon ?

— Impossible, non ; l'argent change bien les choses, madame. Ces pauvres gens n'en avaient pas. Il faudra des précautions, toutefois, et ne pas laisser deviner ce qui se passe ici ! Ce serait fort dangereux. Votre domestique pourra venir chez moi de temps en temps. Ce n'est pas bien loin. Je vous enverrai les choses nécessaires. Voyons l'eau-de-vie ; vous pouvez lui en donner coupée d'eau et par cuillerées : ça le remontera peut-être un peu... Allons, vous n'avez pas trop peur des plaies !

— Docteur, le sauverons-nous ? demanda Sténie.

Son regard voilé de larmes était si touchant, si désolé que le petit docteur se sentit tout remué.

— Ce n'est pas facile à dire ! répondit-il d'un ton plus doux et plus sérieux. Sa vie tient à un fil ; ne le quittez pas ; faites-lui prendre des cuillerées d'eau-de-vie, de bouillon, d'une préparation de quinquina que je vais vous envoyer. Peut-être réussirez-vous ! que votre domestique

se fasse indiquer les sentiers de la forêt pour venir chez moi ; car, sur les routes, gare les rencontres.

— Vous voudrez bien payer pour moi, docteur ? Et elle lui remit quelques pièces d'or.

— Oui, oui. Je reviendrai dans deux jours.

— Elle est gentille, votre petite dame ! dit le médecin à la fermière, en descendant.

Quelques minutes après, Sténie était assise dans la cuisine et prenait sa part du modeste repas de la famille : une soupe et des pommes de terre, ce ne fut pas long ; chacun tira sa chaise près du feu et la fermière se mit à raconter à Sténie, comment ils avaient trouvé Georges le soir du combat, dans un fossé au bord de la route.

« Nous revenions d'une ferme dans notre carriole, dit-elle. Il était tard ; mais la lune éclairait et c'était affreux à voir. Il y avait beaucoup de morts, et des têtes, des bras, des formes raides, noires sur du blanc. Je me cachais les yeux sous mon manteau. Voilà que, près d'une haie, nous entendons un gémissement : « hou, hou » ! je crie, mon mari me dit : « tais-toi donc, c'est un blessé » ; « hou, hou ! » que ça fait si tristement, que le cheval s'arrête.

» Si nous allions voir ? que je dis. Le maître consent ; nous descendons et dans le fossé, plein

de neige, nous trouvons ce pauvre monsieur. Il avait les yeux ouverts : « De l'eau ! » qu'il dit en nous voyant et puis « ah ! mon père ! » que ça m'alla au cœur.

» Je regardai le maître. Nous n'allons pas le laisser mourir là ! nous sommes des chrétiens ou nous n'en sommes pas ? — C'est dangereux ! qu'il répond. — Mais, nous en sommes. Aide à le lever. Il le prend d'un côté, moi de l'autre. C'était pas aisé ! enfin nous l'avons mis dans la carriole et amené ici. J'ai eu l'idée de le cacher dans la chambre en haut. Personne ne sait où elle est. Nous ne l'avons dit qu'au docteur et il est venu le soigner de temps en temps ; heureusement, nous sommes au fin fond de la forêt et il n'y passe pas grand monde ! »

Sténie avait écouté de toute son âme ce simple récit d'une action si généreuse. Elle se rapprocha de la bonne femme et l'embrassa avec effusion, en tendant la main à son mari.

Ces bons cœurs se comprirent et le fermier dit :

— Faut croire que le bon Dieu veut le sauver. Ces diables noirs ne se risqueront pas au fond des bois. Et vous le guérirez, ma petite dame !

Elle secoua la tête tristement. L'avenir n'offrait rien de consolant ! On s'occupa des arrange-

ments nécessaires à son séjour dans cet intérieur. Sténie entra dans les détails les plus minutieux, afin de tirer un bouillon passable des maigres volailles que la ferme offrait encore ; puis, elle remonta remplacer Francillon.

La journée se passa à faire avaler régulièrement au blessé, les cuillerées dont on espérait, pour lui, le retour à la vie. Sa pauvre amie étudiait, comme une mère chez son enfant en danger, un mouvement, une expression fugitive, presque insaisissable sur cette physionomie éteinte. L'amour d'une femme comprend tous les amours. Celle-ci, qui n'avait pas eu à verser sur de jeunes têtes le trop plein de son cœur, le répandait en ce moment sur l'être cher et souffrant, abandonné à sa tendresse !

Sténie le veillait la moitié de la nuit ; puis, Francillon prenait sa place. Les progrès ne furent pas bien sensibles d'abord. Cependant, quand le docteur revint, au bout de deux jours, il trouva le teint et le pouls meilleurs. Madame d'Éricey vécut de cette ombre d'espoir en redoublant de soins. Elle trouva moyen, en même temps, de faire sentir sa reconnaissance aux bons fermiers et de se faire adorer de la petite fille. La famille bénissait chaque jour l'heure de son arrivée.

A vrai dire, l'existence était bien changée à la ferme du Rendez-vous, on n'était plus réduit à la maigre soupe, aux pommes de terre cuites sous la cendre. Madame d'Éricey faisait profiter le ménage de ce qu'elle demandait pour le malade. Un peu de viande, quelques poulets étiques, tout en servant au malade, paraissaient à ces pauvres gens un luxe inappréciable. Une robe de laine bien chaude pour les femmes, un bon tricot pour le mari, parvinrent à la ferme par les soins du docteur.

Celui-ci vint plus souvent, attiré par le charme d'une conversation et d'une grâce qui l'ensorcelaient, disait-il. C'était un radical. Il l'assurait du moins; car sa charité et son dévouement démentaient ses opinions.

— Vous êtes tout au plus un républicain, ou plutôt un utopiste, lui disait Sténie en plaisantant. Et quant à votre libre-pensée, elle tient probablement à ce que vous n'avez pas approfondi certaines questions; mais comme vous pratiquez les préceptes de l'Évangile, j'espère que la lumière se fera pour vous.

Ils rompirent force lances à ce sujet; madame d'Éricey y apportait plus de conviction que son antagoniste et il s'en allait, bien ébranlé, sinon battu, et plus que jamais séduit.

Il rendit un véritable service à la jeune femme, en faisant parvenir au Mans une lettre adressée à Bordeaux. Elle y prévenait le pauvre père que son fils était retrouvé, et un jour le serviable médecin se rendit à la ville et rapporta à Sténie des lettres de ses amis.

D'après les instructions de Sténie, on avait laissé croire au comte qu'elle s'était simplement rendue au Mans, pour prendre des informations; il était mieux, sans se trouver encore rétabli et cette santé ébranlée, demandait beaucoup de soins. La dernière lettre de Sténie avait apporté la bonne nouvelle. Le vieillard l'avait accueillie, comme bien meilleure qu'elle n'était en réalité; on n'avait pu lui avouer la gravité de l'état de son fils et il s'attendait à le voir revenir dans peu de temps.

« Le comte est très changé; écrivaient les amis; sa vie n'est plus en danger; mais ce n'est plus l'homme que nous avons connu. Ce coup l'a vraiment accablé! »

Hélas! pourrait-elle réaliser l'espérance qui le soutenait, lui rendre ce fils, sans lequel la vie n'était plus rien pour lui?

Cependant, Francillon allait souvent aux provisions et rapportait des nouvelles des alentours; elles devenaient de plus en plus sinistres, tout ce

qui avoisinait les routes était dévasté et incendié. L'armée prussienne resserrait la nôtre autour du Mans, comme dans un cercle de fer. Sténie et le pauvre ménage bénissaient leur solitude, cachée au cœur de la forêt.

Un jour vint, enfin, où le malade commença à renaître, ses blessures se fermaient, ses yeux reprenaient un peu d'éclat, il essayait quelques mouvements ; ses lèvres s'ouvraient pour recevoir la nourriture et il semblait la prendre avec plaisir. Une fois, même, Sténie crut distinguer comme un sourire sur sa bouche flétrie, comme une lueur de connaissance dans son regard. Quels battements de cœur cette espérance lui causa !

— Il vous sent peut-être là par instinct, lui dit le docteur ; mais la connaissance ne lui reviendra qu'en dernier, il faut d'abord lui rendre ses forces physiques. Je commence pourtant à espérer que nous obtiendrons son rétablissement ; il vous devra une fameuse chandelle, ma petite dame.

L'amélioration s'accentua. Georges prenait une nourriture fortifiante, le sang revenait faiblement, mais réellement, colorer ses mains amaigries et son visage creusé.

Sténie reprenait à l'espérance, lorsqu'un ma-

tin, Francillon, qui était parti de bonne heure pour aller chez le docteur, revint tout effaré.

— Je n'ai même pas pu arriver au village ! dit-il aux fermiers, qu'il trouva dans la cuisine. Un homme, envoyé à ma rencontre dans la forêt, m'a prévenu que l'ennemi l'occupait. Le docteur a eu à peine le temps de se sauver dans son cabriolet. Ces démons remplissent les maisons et prennent toutes les provisions, ils envoient des patrouilles, pour éclairer la forêt. Au travers des taillis j'en ai aperçu, parcourant les chemins les plus couverts.

— Nous sommes perdus ! s'écria la fermière en se laissant tomber sur une chaise. Ils vont découvrir le commandant et nous brûler tous avec la maison !

La petite fille se mit à pleurer ; le maître resta un instant silencieux, il débattait en lui-même ce qu'il avait à faire.

— Il faut avertir madame, dit-il enfin ; ce n'est pas le moment de barguigner ; si le commandant était pris, ce serait la mort, pour lui comme pour nous, et puis, elle est avisée. Venez avec moi, François.

Ils quittèrent la fermière, en lui recommandant de faire taire l'enfant.

Ils traversèrent la grande salle, où l'on pré

tend qu'Henri IV venait se reposer de la chasse, entouré de ses seigneurs, et frappèrent. Sténie leur ouvrit, tout était propre et soigné dans ce réduit, le feu l'égayait; malgré le jour brumeux, le lit blanc, les plaids qui le couvraient donnaient un air confortable à cette pauvreté. Madame d'Éricey, avec sa taille élégante et ce quelque chose de si pur, de si élevé dans son pâle visage et ses yeux agrandis par la fatigue, semblait une reine déguisée, sous son simple costume noir. Un coup d'œil lui suffit pour deviner une catastrophe, elle y avait pensé tant de fois!

— Ils arrivent! s'écria-t-elle.

— Oui, ma bonne dame. François dit qu'ils sont au village et dans la forêt; impossible qu'ils ne viennent pas ici.

Sténie porta sa main à son cœur, hélas! elle s'était réjouie, un instant avant, en voyant Georges se soulever un peu! et, maintenant tout était perdu!

— Je ne donnerais pas un centime de la vie du blessé, s'ils le découvrent, dit le fermier. C'est le corps qui s'est battu contre les mobiles. Que faire, madame?

Elle sentit la vérité de ces paroles et comprit, dans l'accent de ce pauvre homme, la crainte des terribles représailles que la présence de Georges

attirerait sur sa famille; son âme généreuse souffrit de cette pensée et elle prit énergiquement son parti.

— Savez-vous un endroit de la forêt où l'on puisse défier toutes les recherches? demanda-t-elle au maître.

— Oh! oui, ça, répondit-il, un peu loin d'ici, il y a les ruines d'une vieille abbaye. Et ce côté-là est tout à fait abandonné. A peine si on y trouve des sentiers; car, on n'y exploite guère le bois qui est mauvais, ce sont des halliers si épais, qu'on a du mal à s'y retrouver. Les Prussiens n'iront pas par là!

— Eh bien, il n'y a qu'une chose à faire. Attendez la carriole, nous mettrons un matelas, nous y ferons un lit. Soyez aux aguets et, si l'ennemi s'approche d'ici, prévenez-nous aussitôt; nous coucherons le commandant dans la voiture et Francillon nous conduira vers ce refuge, où nous attendrons que le danger soit passé.

— Ça, c'est une idée! dit le fermier, même que ça sauvera peut-être la jument aussi.

Il sortit promptement pour préparer sa voiture.

— Madame, s'écria Francillon, dès que le bonhomme fut dehors, M. Georges pourra-t-il supporter ce transport?

— Je l'espère, répondit Sténie, en lui jetant

un regard où se peignait toute sa douleur. S'il reste, ces barbares l'achèveront peut-être. S'ils viennent, il faut partir ! Aide-moi à remplir ce sac des objets les plus nécessaires et préparons un panier de provisions.

Elle travailla sans relâche avec lui, jusqu'au retour du fermier. La carriole, bien installée, fut placée sous un hangard ouvert à l'extérieur, du côté opposé à l'entrée de la cour. Le fermier donna des explications minutieuses à Francillon, pour trouver l'endroit convenu. Sténie descendit alors à la cuisine et tira la maîtresse à part.

— Nous voici dans une position critique, lui dit-elle. Peut-être serons-nous forcés de partir et n'aurai-je pas le temps de vous dire adieu. Jamais, jamais, je n'oublierai ce que vous avez fait pour nous. Je vous aimerai toujours !

Une larme coula sur sa joue pâle. La fermière la prit dans ses bras et l'embrassa, en pleurant aussi.

— Les temps peuvent devenir plus durs encore ; reprit madame d'Éricey, vous pouvez être malheureux et je ne le saurai pas ! voilà deux rouleaux d'or, dans cette boîte ; j'y ai joint mon adresse. Tâchez de cacher cela, avant que l'ennemi n'arrive.

La bonne femme fondait en larmes. Mais elle

sentit la gravité de la situation, fit un signe de tête et disparut, pour mettre à exécution le bon conseil qu'elle venait de recevoir.

Sténie remonta chez le blessé. Francillon avait été porter quelques objets dans la carriole. La jeune femme faisait prendre du bouillon à Georges pour le préparer au voyage, lorsque des cris perçants, des cris d'enfant, retentirent dans toute la maison. Son sang se glaça dans ses veines.

Un tumulte effroyable accompagna bientôt les cris de la petite fille : un bruit de pas lourds, de crosses de fusils frappées à terre, des voix rauques, des menaces dans une langue étrangère... Puis, ce tapage infernal se rapprocha. Sténie entendit monter l'escalier ; la porte de la salle s'ouvrit avec fracas. Quelqu'un, qu'à son pas elle reconnut pour la petite fille, s'y précipita de toute sa vitesse, poursuivie par les pas plus pesants de quelques hommes. L'enfant affolée se jeta contre la porte de la chambre et soulevant le loquet, s'y élança aveuglément.

Sténie repoussa la porte et essaya de tourner la clef rouillée. Mais, avant qu'elle n'eût pu y parvenir, trois ou quatre soldats rouvrirent avec tant de violence, que la pauvre femme alla tomber sur ses genoux devant le lit de Georges. Elle eut encore l'instinct de serrer entre ses deux

maines les pauvres rideaux, de manière à dissimuler presque entièrement le blessé. En se relevant, elle mit derrière elle l'enfant, qui s'attachait à sa robe et s'avança résolument vers les Prussiens. Cette présence inattendue les avait arrêtés sur le seuil.

— Que voulez-vous ici ? leur dit-elle en allemand. Respectez la chambre d'une femme !

Stupéfaits de s'entendre parler leur langue et sentant qu'ils avaient affaire à une personne d'un rang supérieur, les soldats hésitèrent et se consultèrent du regard.

— Nous demandons à manger ; du lait, du café. Nous n'avons trouvé dans la maison que cette enfant, qui s'est enfuie en criant !

— Sortez ! dit Sténie d'un air de dignité. Je vais vous faire donner ce qu'il vous faut. — Puis, tout bas à la petite : — Reste ici et ferme la porte jusqu'à mon retour.

Madame d'Éricey s'avançait pour sortir, lorsqu'une horrible imprécation se fit entendre derrière elle ; un de ces hommes s'était glissé vers le lit et avait écarté les rideaux. C'était, par malheur, un sous-officier et l'un de ceux qui avaient pris part au combat acharné où Georges était resté pour mort. Malgré le changement causé par la maladie, le Prussien reconnut aussitôt celui

avec lequel il avait combattu corps à corps ; il poussa un cri de rage, en retrouvant là le brave officier, objet de leurs plus violentes animosités.

— Le voilà ! c'est le commandant des mobiles ! s'écria-t-il, en appelant ses camarades.

Et il voulut porter la main sur le lit, pour en arracher le malheureux.

Mais Sténie avait compris son dessein, elle se jeta au-devant du blessé et le couvrit de ses bras étendus.

— Arrière ! leur cria-t-elle en allemand ; vous me tuerez, avant de le toucher.

Leur fureur était parvenue à un point où sa fermeté ne pouvait plus les désarmer ; l'un d'eux l'avait même prise par l'épaule, et allait la jeter de côté, lorsqu'une voix mâle et ferme intervint dans ce moment suprême.

— Qu'est ceci ? silence !

Un officier parut sur le seuil.

Tout se tut aussitôt. Le misérable qui s'efforçait d'entraîner Sténie, recula d'un air soumis et confus ; les autres se serrèrent pour faire place.

Quelques-uns se glissèrent dehors ; celui qui avait reconnu Georges expliqua à l'officier ce qu'ils venaient de découvrir.

Sténie, sans bouger, s'adressa à l'officier prussien.

— Ils vont massacrer ces pauvres fermiers, qui sont en bas; sauvez-les, s'il est possible!

L'officier appela un sous-officier et lui commanda brièvement d'empêcher toutes voies de fait contre les paysans.

— Et qu'on maintienne l'ordre, ajouta-t-il, sinon!

Le sous-officier baissa humblement la tête et sortit, non sans jeter un dernier regard de haine au blessé. Sténie et l'officier restèrent seuls dans la chambre, avec l'enfant, tapie dans un coin. Le jeune homme fit quelques pas et s'écria, stupéfait:

— Madame d'Éricey!

— M. de Stredow, dit Sténie. Car elle venait de reconnaître un jeune attaché militaire de l'ambassade de Prusse qui, avant la guerre, avait recherché une présentation à l'hôtel d'Éricey et y était venu souvent causer dans sa propre langue, avec la charmante femme qui la parlait si bien. Un peu rassurée, elle lâcha pour la première fois les rideaux du lit.

— Oh! prenez pitié de nous! s'écria-t-elle, ce malheureux se meurt; ne le laissez pas enlever d'ici.

M. de Stredow se pencha sur le lit et reconnut Georges.

— M. de Fleynac ! s'écria-t-il.

Une ardente rougeur monta à ses joues, et il sembla pendant quelques instants livré à un combat intérieur.

Puis il revint à pas lents vers Sténie, et voyant son angoisse, il lui dit d'un air embarrassé et résolu :

— Je voudrais vous être utile, Madame ; Dieu m'est témoin que je le voudrais. Mais quel parti prendre ! C'est une capture importante que celle du commandant de Fleynac ; je ne puis le laisser échapper, il faut qu'il entre dans nos ambulances.

— Monsieur, c'est le tuer ! ne permettez pas qu'on me l'arrache ! son père est mourant ! je suis venue le chercher à sa place ; au nom de Dieu, ayez pitié de nous !

Les mains jointes, les yeux troublés et attendris par une douleur déchirante, pleine de dignité encore dans sa supplication, elle était si purement, si divinement belle, que l'officier en fut ému jusqu'au fond de l'âme.

— Je vais voir ce que je puis faire, dit-il ; c'est une grande responsabilité ; ne bougez pas et tenez-vous enfermée.

Il sortit. Sténie tomba sur une chaise au chevet du lit et mit sa tête entre ses mains, en priant Dieu de tout son cœur.

— A boire ! dit Georges, faiblement.

C'était son premier mot depuis qu'elle l'avait retrouvé.

Malgré l'horreur de la situation, malgré ses craintes, Sténie éprouva une joie si intense, que ses yeux se remplirent de larmes, de larmes que ces scènes violentes n'avaient pu lui arracher ! Elle souleva doucement la tête de son ami et le fit boire, avec les précautions d'une mère pour son enfant.

Elle venait de le recoucher, lorsque M. de Stredow entra.

— Mes hommes sont exaspérés ! dit-il ; s'il arrive d'autres escouades, d'autres officiers, je ne sais ce qui en résultera !

— Nous avons tout préparé pour l'emporter, dit Sténie. Oh ! monsieur, écartez vos soldats, laissez-nous le mettre dans la voiture qui l'attend. Nous le transporterons dans un endroit ignoré, où on ne pourra le découvrir ; au nom de ce que vous avez de plus cher, ne me refusez pas !

M. de Stredow parut faire un grand effort sur lui-même, et, après quelques instants d'hésitation, il se décida.

— Écoutez ! dit-il, je vais rassembler mes hommes, et les diriger, sous prétexte de continuer la reconnaissance, vers le côté opposé à

celui où vous voulez vous rendre. Aussitôt que vous nous verrez en marche, partez, éloignez-vous le plus possible, tâchez de le bien cacher. Guettez bien, maintenant et hâtez-vous ! je ne puis répondre de ne pas revenir, ni de l'arrivée d'autres troupes. Adieu, madame ; que Dieu vous protège !

— Qu'il vous récompense de votre bonne action ! dit-elle, adieu et merci ! et si vous pouvez protéger cette pauvre ferme...

— Je vous le promets !

Et il sortit en s'inclinant.

Sténie se plaça à l'étroite fenêtre pour guetter le départ des Allemands. Quelques instants s'écoulèrent ; un siècle, pour la pauvre femme, à qui chaque minute semblait une menace de mort ; puis, elle vit les soldats se réunir dans la cour, former les rangs et se préparer à partir. La colère, le mécontentement se peignaient sur tous les visages, il y eut même des murmures, quand M. de Stredow parut, car il porta la main à son sabre, d'un air menaçant ; l'habitude de la discipline l'emporta sur le désir de vengeance ; et enfin, enfin ! Sténie les vit s'éloigner et disparaître.

Elle courut à l'enfant, toujours enfoncée dans son coin.

— Il n'y a plus personne dans la maison, lui dit-elle, va prévenir ta mère de m'envoyer Francillon ; vite, vite ! et que ton père monte aussi, s'il le peut.

La petite obéit et quelques instants après Francillon arrivait chez madame d'Éricey.

— J'avais caché la carriole dans les taillis, dit-il, que faut-il faire ?

Elle le lui expliqua et bientôt Georges fut couché dans la carriole, bien enveloppé de couvertures et un châle tendu au-dessus de lui ; la fermière embrassa la chère dame en pleurant.

— L'officier m'a promis de vous protéger ! dit Sténie.

— Il m'a donné une passe, répondit la bonne femme.

— Adieu, adieu ! murmura madame d'Éricey, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour nous !

Elle monta dans la carriole et Francillon fouetta le cheval. Les bons fermiers pleuraient, Sténie leur fit encore un signe et jeta un dernier regard, presque de regret, sur le pavillon de chasse qui se détachait sur le ciel gris et la neige foulée. Quel asile allait-elle trouver en quittant celui où ces nobles cœurs

lui avaient donné une si généreuse hospitalité ?

V

Le jour n'était pas très avancé, mais la brume entourait les taillis d'un voile bleuâtre, lorsque la carriole se trouva au milieu des bois épais, vers l'endroit où l'on devait rencontrer les ruines de l'abbaye.

Les premiers moments de cette fuite avaient été horribles pour madame d'Éricey. Le salut de Georges en dépendait. Derrière chaque buisson, au travers des halliers, au tournant des étroites allées, elle croyait apercevoir des hommes armés, ou voir reluire des canons de fusils : dans le silence de la forêt solitaire, il lui semblait entendre des pas de chevaux, ou de fantassins lancés à leur poursuite, les battements fous de son cœur lui en donnaient l'illusion.

Un gémissement de Georges l'arracha à cet effet nerveux, elle craignit qu'il ne souffrît et ne songea plus qu'à lui éviter les cahots, ou à lui trouver une position plus commode.

Assise auprès de lui, elle souleva son oreiller et l'appuya sur ses genoux, l'entourant de ses bras, et essayant ainsi de lui rendre la respiration plus

facile, les secousses moins rudes. Cela réussit sans doute ; car le malade ferma les yeux et parut sommeiller. Le froid devenait intense : Sténie couvrit le visage de Georges de son voile de laine et l'entoura de toutes ses couvertures.

Les taillis devenaient de plus en plus épais et les sentes plus étroites ; on montait et on descendait ; cette espèce de jungle, mêlée de broussailles et de mille végétations desséchées, rassura Sténie ; l'ennemi ne pouvait se hasarder là dedans. Enfin, après un assez long trajet, ils arrivèrent en haut d'un monticule et aperçurent le but de leur pénible expédition.

C'était un tout petit vallon, entouré de collines boisées ; des taillis incultes, parsemés de grands arbres, descendaient jusqu'à une étroite prairie : au bord d'un petit lac, s'élevaient encore les restes d'une abbaye du moyen âge ; un rayon de soleil jetait comme un réseau d'or pâle sur les murs écroulés et la flèche à demi ruinée de la chapelle. Cet endroit solitaire devait être délicieux, quand la prairie et les bois verdoyants se miraient dans le lac limpide ; il avait, même en ce moment, une grâce poétique, pleine de mélancolie, qui frappa Sténie. Ce rayon de soleil, le premier de cette triste journée, lui parut de bon augure. C'était si sauvage, si enfermé ! on

eût dit que nul chemin ne menait à cette retraite, où, loin des hommes et des bruits du monde, de pieux solitaires avaient voulu vivre seuls avec Dieu.

Une pente assez raide amena bientôt la voiture aux ruines elles-mêmes. Une belle arcade restait seule de l'ancienne entrée et s'ouvrait sur une cour intérieure. Francillon y dirigea la carriole et dit à sa maîtresse :

— Il s'agit de trouver un abri ; je vais attacher la jument et voir un peu ce qu'il y a là dedans. Elle consentit d'un signe de tête et il reparut au bout d'un instant.

— Le fermier avait raison ; il y a là une salle, où on pourra loger M. Georges ; si madame veut aller voir ?

Elle descendit de la carriole et pénétra par une porte cintrée dans une immense salle voûtée, où prenait un escalier de pierre. Quelques marches la conduisirent à une porte vermoulue ; et elle entra dans une salle ronde. On y voyait encore une cheminée en pierre blanche. Sans doute, des chasseurs, ou des habitants des environs, y étaient venus en partie de plaisir, car on apercevait des traces de feu ; la fenêtre en ogive, avec ses vitraux garnis de plomb, était entière et fermait bien.

— Cela peut aller ! dit madame d'Éricey à Francillon ; portons M. Georges tout de suite ici. L'air est glacial !

Ce ne fut pas chose aisée, il fallait sortir de la carriole ce grand corps, incapable de s'aider en rien ; cependant, en détachant le panneau de derrière de la voiture, ils parvinrent à faire glisser le matelas, sans trop secouer le blessé, puis, Francillon prit Georges dans ses bras et le porta, comme un enfant, dans la salle ronde. Ils l'eurent bientôt installé près de l'âtre, et couvert de leur mieux. Heureusement, l'épaisseur des murs rendait la température assez supportable.

Francillon se hâta d'aller chercher du bois et des broussailles ; il n'en manquait pas autour des ruines. Un feu brillant ne tarda pas à égayer de ses flammes le foyer délaissé. Toute la paille de la carriole fut entassée sous le matelas, pour éviter à Georges la fraîcheur des dalles. On monta ensuite le panier de provisions, le sac de Sténie, une bouilloire de terre brune. La jument fut casée dans une sorte d'étable ; le banc de la carriole apporté, pour servir de siège à Sténie ; et le bon jardinier, après avoir fait une provision de fagots, ferma la porte, la garnit par le bas de feuilles sèches et s'approcha enfin du pauvre grabat.

Sténie, agenouillée à terre, faisait prendre à Georges une boisson fortifiante.

— Comment va-t-il? demanda le brave serviteur.

— Je ne vois pas encore de mauvais effet, répondit-elle, les yeux ne sont pas agités, ni les traits contractés, il ne me paraît pas trop mal, jusqu'à présent du moins.

Elle soupira, considéra son malade pendant quelques instants et vit, avec soulagement, un sommeil paisible fermer ses paupières.

Madame d'Éricey s'assit alors, et Francillon lui apporta du pain et du fromage; il n'y avait pas d'autres vivres. Le tendre et vigilant intérêt de Sténie avait prévu tout ce qui pouvait être nécessaire à Georges : pour elle, tout était bon! On alluma la petite lanterne; car la nuit était venue et Francillon supplia sa maîtresse de prendre quelque repos.

— Je veillerai d'abord et Madame prendra ma place après.

Sténie y consentit. Après s'être assurée que Georges ne manquait de rien, elle appuya son banc au mur de la cheminée, s'enveloppa de son châle et chercha un sommeil bien nécessaire à ses forces épuisées. Mais, comme beaucoup des choses qu'on poursuit en ce monde, le som-

meil la fuyait et la pauvre femme se livra aux plus anxieuses réflexions, dans le silence de la nuit.

Qu'allaient-ils devenir dans ce coin isolé? que leur réservait l'avenir? Sans doute, M. de Strédow tâcherait d'écarter le danger. Mais, réussirait-il à détourner les troupes du Rendez-vous de chasse? d'autres bandes pouvaient y passer à leur tour. Quand retrouverait-on assez de sécurité pour y ramener Georges? et, en attendant, que devenir, sans vivres, sans secours, sans ressources aucunes, pour suffire à leurs besoins? L'absence du docteur, le froid si rude, quelles menaces dans le présent! et comment espérer en l'avenir, quand l'ennemi se rapprochait et allait, évidemment, couper les communications avec le Mans?

Elle ouvrit les yeux; la petite lanterne formait seule un point lumineux, dans la salle sombre. Énervée par la fatigue, l'épuisement, la trop grande tension des nerfs, cette âme courageuse toucha presque au désespoir.

— Il ne reverra pas son père! pensait-elle, en proie à ce demi-délire d'horreur, que la nuit crée souvent chez ceux que visite l'insomnie. Et son père aussi mourra. Si je pouvais au moins les suivre! quitter avec eux ce monde, où vérita-

blement les grandes eaux ont passé par-dessus ma tête !

Ce passage de l'Écriture, qui rendait si bien sa situation d'esprit, était venu involontairement à sa mémoire ; cette réminiscence en ramena une autre, et comme une voix divine, murmura à son cœur brisé ce proverbe, où la sagesse des nations semble avoir condensé la miséricorde de Dieu : *A l'agneau tondu, Dieu mesure le vent.*

Ce fut comme le rayon dans la nuit, comme le baume sur la plaie ; quelque chose de doux, de consolant, parut à la pauvre femme se répandre dans tout son être.

— Non ! tout n'est pas fini ! s'écria-t-elle intérieurement, Dieu est là ; le soutien, l'espoir, la providence ! il aura pitié ! nous ne voyons plus comment nous sauver ; lui nous sauvera ! O maître ! ô père ! veillez sur nous !

Elle se leva et alla s'agenouiller près de Georges. Toute son âme s'épancha dans une ardente prière. Elle était penchée sur son ami et ses yeux se fixaient sur son visage altéré, lorsque, tout à coup, il ouvrit les siens ; et, pour la première fois, elle y vit briller une lueur d'intelligence. Un sourire entr'ouvrit ces lèvres pâlies et comme un souffle un nom s'en échappa :

— Sténie !

Il l'avait vue ! il l'avait reconnue ! Dans la joie de son émotion, la pauvre créature osait à peine s'en croire elle-même ; son regard interrogea Francillon, qui s'était approché.

— Oui ! répondit celui-ci à cette interrogation muette, il a bien dit le nom de madame ; et ses yeux voyaient enfin !

Deux grosses larmes brillaient au bord des cils noirs de Sténie et tombèrent sur la main de Georges ; il souleva ses paupières, son regard sourit comme ses lèvres, avec la tendresse d'un enfant.

— Chère Sténie ! dit-il encore.

Et il se rendormit.

Madame d'Éricey engagea Francillon à en aller faire autant.

— Je n'aurais pas le courage de le quitter maintenant ; plus tard, tu reviendras auprès de lui.

Il la comprit et alla partager, dans l'écurie, le lit de feuilles de la jument.

Quand il remonta, le jour commençait à dessiner sur le ciel gris les contours de la forêt et détachait, sur ce fond sombre, la blanche surface du lac glacé. Francillon déposa sans bruit dans la salle le bois qu'il apportait et s'approcha à petits pas. Madame d'Éricey, assise sur la paille auprès du misérable grabat, avait suc-

combé à la fatigue ; la tête appuyée au côté de la cheminée, elle dormait d'un sommeil tranquille ; elle avait ôté son manteau de fourrure pour en couvrir Georges, sa petite main était posée dessus pour le maintenir et les faibles doigts du blessé serraient instinctivement les siens.

— En voilà une femme ! se dit le brave garçon, les yeux humides.

Il retourna s'occuper de la jument, des petits détails du ménage. Quand il revint, Sténie était debout et ranimée, baignant d'une eau tiède le visage et les mains du malade, rangeant la paille, donnant à leur misère une apparence d'ordre et de soin.

— J'ai dormi ! dit-elle, un peu honteuse, à Francillon.

— Oui, Madame, et c'est bien heureux ! vous ne vous ressemblez plus.

— Et, reprit-elle, avec un regard rayonnant, sais-tu ? il a pris ma main !

— Oui ; je l'ai vu. Allez, il se réveillera, mon commandant, comme l'a dit le docteur ; mais, nous voilà dans une drôle de position, tout de même ! et quel temps faudra-t-il y rester !

— Ah ! j'espère, j'espère ! répondit-elle avec effusion, Dieu est si bon ! il ne nous abandonnera pas !

— C'est que madame n'a que du fromage et du pain noir à manger.

— Eh bien, Francillon, et si nous n'avions rien ?

Et elle se mit à rire doucement.

Francillon en fut si ravi, qu'il s'écria :

— Oh ! si madame le prend comme cela, nous pouvons bien attendre un peu ici : nous avons emporté du bouillon pour M. Georges ; et, en courant le bois, je trouverai bien quelque endroit où me procurer du pain.

Sténie le lui défendit, à moins de nécessité absolue ; les rencontres étaient trop à craindre. Elle s'installa au coin du feu ; le temps était aussi froid, mais moins noir, quelques rayons fugitifs s'échappaient par moments et donnaient un peu de gaieté à leur sombre réduit.

La vraie lumière, pour Sténie, c'était le progrès visible chez Georges ; il ne parlait pas : une extrême faiblesse ne lui permettait pas de suivre sa pensée et le plongeait dans un sommeil continu de l'âme, aussi bien que du corps ; l'aube se faisait, cependant, dans son intelligence, et annonçait le jour ! Vers les quatre heures, madame d'Éricey s'était approchée de la fenêtre, pour jouir de l'effet d'un coup de soleil sur la prairie argentée, lorsque le bruit de plusieurs

voix la frappa subitement d'effroi. Elle eut un moment d'indicible terreur et se précipita vers la porte ; on montait, et, tout à coup, elle reconnut l'accent du bon docteur. Avec quelle joie elle lui ouvrit et quelles poignées de main ils échangèrent ! il semblait si heureux de la revoir !

— Je vous croyais au Mans ! lui dit-elle, et je vous regrettais tant !

— Non, je me suis éloigné ; mais, pas tant que cela ! croyez-vous qu'on abandonne son monde ainsi ?

— Les Prussiens sont-ils partis ?

— Oui ; ils se sont repliés sur Alençon.

— Et les fermiers n'ont pas eu de mal ?

— Rien du tout. Voyons mon malade... Hum ! pas mal. Le poulx se remonte, les blessures vont bien. Il n'a pas eu froid ? Ah ! c'est votre fourrure qu'il a sur lui ? oh ! les femmes !

— Bah ! j'ai de quoi me couvrir ; et, docteur, il a parlé, il m'a reconnue, il a dit mon nom !

— C'est bon ça ! dit le docteur, — en regardant avec admiration ces yeux éloquents, où brillait une perle liquide — il ne faut pas vous flatter que ça revienne complètement si vite, cependant... il végétera encore pendant un temps, mais, à présent, je crois ce retour certain.

Sténie lui serra la main, sans parler.

— Pourrez-vous nous indiquer où trouver du pain, de la chandelle ? demanda-t-elle un instant après.

— Du pain ! vous vous proposez de vivre de pain, maintenant ! dites donc, ma petite dame, vous connaissez donc Christian de la Chesnoye ?

— Je l'ai rencontré à la Ferté, répondit-elle, surprise de cette interpellation inattendue ; c'est à son obligeance que j'ai dû d'arriver jusqu'à Georges.

— Oui, c'est un bon petit garçon. Voilà ! il a écrit à ses parents, leur château est à l'autre bout de la forêt, ce sont de bons amis à moi et leur côté est gardé par nos troupes. Je me suis réfugié chez eux ; ils m'ont parlé de sa lettre et de la personne qu'il recommandait avec tant d'intérêt. Sans savoir votre nom, j'ai dit tout de suite : « Mais, c'est la mienne, c'est madame Sténie ! » Là dessus, explications ; on me supplie de m'informer à la ferme de ce que vous êtes devenue, je ne me suis pas fait prier ; il paraît que j'aime à être grondé et tyrannisé ; je me fais éclairer, comme on dit à la guerre, et j'apprends que le village a été évacué dans la soirée ; j'arrive chez moi et voici bien une autre affaire ! mon vieux domestique, qui était resté, me dit : « Un officier alle-

mand est venu et a laissé ce mot pour vous ; tenez, voilà le billet qu'il m'a remis. »

Sténie le prit et lut :

« Faites savoir à la dame qui soigne le malade,
» qu'elle n'a plus rien à craindre pour le moment ;
» on a reçu l'ordre d'abandonner la forêt ; con-
» seillez-lui de partir dès que ce sera possible ;
» l'avenir est menaçant pour les Français et tout
» le pays va tomber aux mains de ceux qu'elle
» redoute. »

— C'est un homme de cœur, cet officier, dit le docteur, le connaissez-vous ?

— Je l'ai connu autrefois , répondit Sténie.

— Je me suis lancé vers la ferme et l'on m'y a conté votre odyssée ; alors je suis venu voir si vous m'aviez tué mon malade.

Sténie le remercia de son intérêt.

— Il faudrait peut-être retourner tout de suite à la ferme ? dit-elle.

— Non ; nous allons vous enlever !

— Comment ?

— Puisque le blessé supporte le mouvement d'une charrette, il ne souffrira pas dans une voiture passable et j'ai, en bas, quelqu'un qui vous en amène une.. Vous ne devinez pas ? M. de la Chesnoye tient à faire honneur à la recomman-

dation de son fils et vient vous chercher pour vous conduire chez lui.

— O mon Dieu, que vous êtes bon ! s'écria Sténie.

Le docteur sortit et reparut bientôt avec un monsieur âgé, un peu fort, à la tête grise ; il s'avança vers madame d'Éricey avec l'aisance d'un homme du monde.

— Vous accepterez, j'espère, l'hospitalité que nous vous offrons de si bon cœur, Madame, lui dit-il ; nous serons bien heureux d'être utiles à votre brave malade et à vous ; ma femme et ma fille vous attendent impatiemment.

Elle voulut répondre, mais ce passage subit de la crainte à l'espérance fut au-dessus de ses forces ; elle tendit la main au vieillard et fondit en larmes.

— Bon ! dit le docteur, voilà, enfin, un peu de détente ! cela lui fera du bien. Nous allons faire porter le blessé à bras, jusqu'à la voiture qui n'a pu descendre jusqu'ici.

Madame d'Éricey s'était vite remise et remercia M. de la Chesnoye. Tout en présidant au transport de Georges, elle parla au fermier, qui venait chercher sa jument : Sténie voulait être tenue au courant de ce qui arriverait à cette bonne famille et l'assura de nouveau de sa constante amitié.

Cependant Francillon et un domestique de M. de la Chesnoye emportaient Georges, étendu sur un matelas, vers le petit plateau où se trouvait la voiture, du côté opposé à la ferme.

Au moment de quitter ce lieu, où elle avait presque désespéré et où la Providence l'avait secourue si inopinément, Sténie s'arrêta pour jeter en arrière un dernier coup d'œil.

Il faisait froid, mais beau ; le soleil qui brillait dans un ciel d'une pureté glaciale, dorait encore ce paysage d'hiver et faisait ressortir les formes élancées, les flèches élégantes, les cloîtres à demi ruinés de l'antique abbaye ; les larges têtes des hêtres dessinaient sur ce fond éclatant le fin réseau de leurs branches brunes. Le lac glacé étincelait et prenait ces teintes roses qu'on voit parfois au sommet des Alpes. C'était à la fois sévère et charmant ; chaque détail de cet endroit, qui les avait abrités, se grava profondément dans la mémoire de madame d'Éricey, tandis qu'elle envoyait à la vieille abbaye un adieu reconnaissant.

Le trajet fut assez long, les chevaux étaient âgés.

— On nous a réquisitionné les jeunes, dit, en souriant, M. de la Chesnoye.

Au bout de trois quarts d'heure environ on

parvint pourtant à un château à tourelles, situé au milieu d'un parc et à moitié voilé par l'obscurité. La porte s'ouvrit, au bruit de la voiture, et deux serviteurs vinrent aider à descendre le malade.

Dans le vestibule, Sténie trouva deux femmes, l'une d'elles, âgée, grande et dont les traits lui rappelèrent aussitôt le jeune officier, la reçut avec une bonté simple et digne. Une chambre avait été préparée pour Georges, et la bonne mère de Christian s'était occupée de tout ce qui pouvait alléger les souffrances du blessé. Après l'y avoir vu installé et assoupi, Sténie se laissa mener dans la pièce qui lui était destinée.

Tout le confortable, tous les petits luxes qui lui manquaient depuis si longtemps, y avaient été accumulés pour elle. La jeune femme ne put s'empêcher de sourire au contraste de son dénuelement du matin avec ce bien-être coquet. Une femme de chambre l'attendait pour l'aider à sa toilette. Marthe, la fille de la maison, lui avait même préparé un de ses plus jolis peignoirs; la pauvre robe de drap noir, qui avait partagé tant d'épreuves, réclamait bien, Sténie dut l'avouer, quelque repos et quelques soins !

Quand madame d'Éricey descendit pour le dîner, ses beaux cheveux relevés par un simple

ruban noir, elle parut à ses hôtes digne de l'enthousiasme de leur cher Christian, malgré sa pâleur et sa fatigue.

Leur simplicité cordiale, leur bonté si naturelle, firent paraître courts à Sténie les moments passés avec eux. Elle les quitta seulement pour donner sa liberté à Francillon et veiller près de Georges. Quand le brave garçon revint, bien réconforté par les soins de toute la maison, madame de la Chesnoye usa d'une autorité toute maternelle et exigea de la jeune femme qu'elle allât prendre un repos trop nécessaire.

On peut imaginer de quel élan Sténie, dès qu'elle fut seule, envoya vers le ciel un cri de remerciement et de bénédiction. Mais le sommeil ne lui vint pas facilement, malgré les veilles passées. Son cher malade lui manquait. Il lui parut dur d'être séparée de lui, de ne pouvoir suivre chacun de ses mouvements, se rendre compte à chaque instant de son état. Elle fut presque au moment de se relever, pour retourner auprès de lui. La raison l'emporta toutefois, et, en songeant qu'il était sauvé, elle s'endormit.

Les jours suivants furent calmes et doux. Les hôtes de madame d'Éricey la comblaient. La jeune fille se prit pour elle d'une véritable passion et bientôt le père eut aussi la tête tournée. Georges

allait mieux. Il se tenait maintenant assis dans son lit, soutenu par des oreillers; il reconnaissait véritablement Sténie et demandait même parfois son père. Une langueur vague ne lui permettait encore, cependant, ni effort de pensée, ni recherche de ce qui se passait autour de lui.

— Soyez tranquille, disait le docteur; la machine se remonte. Un beau jour, le sang reformé affluera de nouveau au cerveau et le souvenir et la pensée reprendront leur activité, je vous en réponds.

Un soir que Sténie gardait Georges, madame de la Chesnoye monta pour lui tenir compagnie. Elles devisaient tranquillement, lorsque le jeune homme se réveilla, et demanda à boire. A ce cri de tous les blessés, Sténie fut aussitôt près de lui. Elle lui donna ce qu'il désirait et arrangea ses coussins confortablement. Il la suivait des yeux et sa faible voix dit avec un accent de tendresse infinie :

— Sténie! chère Sténie!

Et sa main débile chercha celle de son amie dévouée.

Madame de la Chesnoye s'était approchée; elle avait saisi cette simple petite scène et l'éclat humide des yeux de la jeune femme. En retournant à leurs places, elle lui mit affectueusement

la main sur l'épaule et lui dit maternellement :

— Comme il vous aime ! là, sans doute, est votre récompense !

Sténie comprit et devint très pâle.

— Vous vous trompez, chère madame, dit-elle, en s'efforçant de raffermir sa voix tremblante, Georges est marié.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la bonne dame toute confuse.

— Oui ! malheureusement, à une personne indigne de lui et qui a brisé sa vie. Mais... il n'y a pas de roman dans notre simple histoire. J'ai été en partie élevée par son père, qui plus tard a remplacé le mien auprès de moi. Georges m'aime comme M. Christian aime Marthe, et ne m'a jamais aimée autrement. Je serai assez récompensée, si, grâce à vous, je le rends sauvé à son pauvre père.

Il n'y avait aucun doute à conserver devant ce regard pur et droit qui portait la conviction dans l'âme. Madame de la Chesnoye, en vraie femme, devina cependant le drame intime caché au fond d'un cœur si aimant. Elle n'en laissa rien percer, mais en conçut une estime et un attachement plus profonds pour cette nature exceptionnelle.

Une semaine après cet incident, Sténie écrivit

à Bordeaux pour annoncer les bonnes nouvelles et l'espoir d'un prompt retour... Si tout marchait bien de ce côté, la guerre désolait de plus en plus le pays environnant. Les Prussiens se massaient tout autour et une bataille prochaine paraissait inévitable.

Un beau matin, la famille fut heureuse et surprise par l'arrivée de Christian. La joie ne fut pas de longue durée ! le pauvre garçon ne venait que pour deux heures ; il avait reçu l'ordre de partir pour le Mans. Le succès de nos armes lui paraissait impossible et il voulait conseiller à ses parents de se retirer du côté de Laval.

— Ici, la lutte sera chaude, leur dit-il ; et surtout à cause de ma sœur...

Les parents trouvèrent cet avis trop raisonnable pour le repousser, malgré leur regret d'abandonner une habitation qui leur était chère.

— Et notre pauvre petite amie ? dit le père, que va-t-elle devenir ?

— Je crois que M. Georges peut voyager, à présent, répondit madame de la Chesnoye, et on les attend à Bordeaux.

— Et, où est-elle ? s'écria le jeune homme.

Dans ses graves préoccupations, il n'avait d'abord pensé qu'aux siens.

— Là-haut, avec ta sœur ! dit la mère ; elle a

été un peu souffrante ce matin et s'est trouvée mal, sans raison aucune. Cependant, elle assure que ce n'est rien.

La bonne dame se hâta d'appeler Marthe et, quelques instants après, Sténie descendit, heureuse de remercier celui auquel elle devait cet abri hospitalier.

Quand elle parut au salon, dans sa robe noire garnie de blanc, Christian, qui ne l'avait vue qu'enveloppée de châles et de voiles, accablée et harassée, resta un instant surpris. Ce visage ovale, auquel le repos et l'espoir avaient presque rendu sa fraîcheur, ces grands yeux, cette taille élancée, prirent d'assaut le cœur du jeune homme.

— Diable de guerre ! se disait-il, tout en répondant à ses remerciements ; il eût été bien agréable de passer quelques jours ici, auprès de cette charmante femme !

Madame d'Éricey fut vite au courant de ces fâcheuses circonstances ; son premier mouvement fut de supplier ses hôtes de se réfugier chez elle, dans le Midi, elle y employa toute l'éloquence d'un désir sincère ; mais ils avaient de fortes raisons pour préférer la Mayenne, ce n'était pas loin et ils seraient, là, moins séparés de leur fils.

Le docteur affirma que Georges voyagerait sans

danger; peut-être ne lui eût-il pas, en d'autres temps, rendu si vite sa liberté, mais, à présent, il conseilla de se presser, afin de le faire reposer au Mans et se chargea d'envoyer de la ville un véhicule prendre les fugitifs.

Christian allait partir.

— Reverrai-je jamais ce château où s'est passée ma jeunesse ? vous reverrai-je jamais ? dit-il à demi-voix à Sténie.

— Dieu vous protégera ! répondit-elle, vous, si bon à ceux qui souffrent.

— Et vous prierez pour moi ?

— Du fond du cœur, dit-elle avec émotion. Et si vous vouliez accepter cette petite croix ? puisse-t-elle vous porter bonheur, vous garder de tout mal !

Christian prit la croix et baisa la main qui la lui tendait ; et sa mère sourit, au travers de ses larmes.

Les adieux furent cruels : que d'angoisses et de déchirements dans une pareille séparation ! Sténie soutint les pauvres parents et les aida dans leurs préparatifs ; les siens n'étaient pas longs à faire !

Le surlendemain, au matin, la voiture venue du Mans reçut Georges, toujours couché, mais plus fort et plus vivant, vraiment en état, cette fois,

de supporter la fatigue. Francillon monta sur le siège et Sténie embrassa tendrement ceux qu'elle aimait à juste titre comme de vieux amis. Le docteur arriva sur ces entrefaites ; lui aussi, voulait dire adieu à sa chère petite dame ; il la tira un peu à l'écart.

— Écoutez, lui dit-il gravement, votre ami est sauvé, ce n'est plus qu'une affaire de temps ; mais, vous, vous n'êtes ni bien portante, ni forte ; ces défaillances ne valent rien ; soignez-vous, tâchez de ne pas vous donner sans cesse des secousses comme ça ; c'est sérieux ce que je vous dis là !

— Je le sais, répondit-elle, en le regardant avec fermeté ; mais, docteur, je n'ai ni enfants ni personne à qui manquer ; si ma vie a servi à ceux que j'aime, qu'importe le reste ? Adieu, écrivez-moi ! vous aurez toujours une place dans mon cœur, jamais je n'oublierai ni vous, ni les bons fermiers auxquels nous devons tout, puisque nous leur devons la vie de Georges.

Elle monta auprès du blessé, au milieu des larmes de tous. La voiture prit le chemin du Mans, tandis que Sténie remerciait la miséricorde divine de lui avoir fait rencontrer des cœurs si généreux et permis de ramener à son père celui pour qui elle eût volontiers donné jusqu'à son existence.

QUATRIÈME PARTIE

Le printemps qui succéda à l'hiver de la guerre fut magnifique ; une providence bienfaisante sembla vouloir adoucir ainsi les misères que le fléau avait laissées derrière lui. La charité universelle donnait un beau spectacle au monde, et venait en aide aux victimes de tant de désastres, avec une générosité digne d'admiration. Le Ciel parut sourire à ses efforts, en envoyant à cette terre désolée, la chaleur la plus féconde, les souffles les plus doux, en couvrant de verdure et de fleurs ses plaies encore saignantes.

Les habitants du midi de la France n'avaient pas été matériellement éprouvés par la guerre ; ils ne connaissaient une partie des douleurs des autres provinces, que par les récits des enfants revenus des combats. Dans ce pays privilégié,

point de villages incendiés, d'habitations détruites, pas de champs trop longtemps foulés par le pied de l'étranger et restés sans culture. Tout attestait, au contraire, l'ardeur au travail et la prospérité des habitants ; le frais éclat de la première végétation prêtait à la nature le charme d'une séduction irrésistible.

Le feuillage naissant était d'un vert tendre, les rives du fleuve bordées d'une herbe molle, semée de mille fleurettes ; dans la campagne toute verdoyante, éclatait la pourpre des sainfoins d'Espagne à côté de la fleur bleue du lin. Les Cévennes elles-mêmes s'étaient revêtues d'une foule d'arbrisseaux et d'un tapis d'iris sauvages, qui charmaient l'œil de leurs teintes veloutées et l'odorat de leur parfum pénétrant.

Il était près de midi, l'heure du repas principal, dans ce pays où l'on garde les antiques habitudes appropriées au climat. — Toutes les portes et les fenêtres des Roques s'ouvraient à l'air pur du matin. Le vieux comte parut sur la terrasse ; il était bien cassé, sa taille voûtée, ses traits fatigués portaient les traces des secousses de cette cruelle année, mais son expression avait une sérénité souriante et paisible ; son regard explora le jardin ; n'y voyant pas ceux qu'il cherchait ; il fit quelques pas en avant et murmura :

— Où sont donc ces paresseux ?

La réponse lui arriva en un rire argentin ; les deux voix qu'il aimait, échangeaient, en montant le bois de chênes, des propos légers et gais, comme ceux des enfants.

— Nous allons faire attendre le pauvre père ! disait Sténie, nous abusons de sa patience.

— Bon ! faites donc blanc de votre épée ! répondait Georges, si je vous laisse monter trop vite, vous serez obligée de reprendre haleine sur la terrasse et nous serons bien avancés !

— Georges, vous me faites payer, maintenant, mes tyrannies du temps où vous étiez malade.

— Oh ! s'écria-t-il gaiement, comme si un homme pouvait jamais égaler une femme, en pareille matière.

Ils arrivaient de l'allée dans le jardin. Sténie, apercevant le comte, s'élança vers lui de toute la vivacité de son affection ; en l'entourant de ses bras, pour baiser son front blanc, le vieillard sentit les mouvements tumultueux de son cœur et remarqua qu'elle avait besoin d'être soutenue.

— Georges n'est pas assez sévère, dit-il ; il me faudra interposer mon autorité ; voyez combien, vous êtes imprudente, quand on vous recommande tant de précautions.

Madame d'Éricey sourit.

— Laissez-moi aller me débarrasser de ces bottes de fleurs, répondit-elle, le salon va en être encombré ; mais, elles sont si jolies ! c'est irrésistible, je passe chez moi et je reviens tout de suite.

En effet, quelques minutes après, ils s'assirent autour de la table, devisant tranquillement comme ceux qui, échappés au malheur, se retrouvent en paix et en sécurité, ou le croient du moins ! Ils respiraient, enfin, et jamais printemps ne leur avait paru si beau. La Commune était venue, il est vrai, troubler leur quiétude par ses redoutables folies ; mais on était loin de Paris ; on se croyait sûr du triomphe de l'armée et de l'ordre. Les habitants des provinces étaient pleins d'illusions au sujet de barbaries qu'on croyait à jamais bannies de nos mœurs, ils attendaient avec confiance le rétablissement du gouvernement dans ces murs, d'où il s'était laissé chasser sans résistance.

Comme les trois amis sortaient de table, on leur remit les lettres apportées par le facteur. Madame d'Éricey s'approcha d'une fenêtre et ouvrit une des siennes ; une exclamation de surprise lui échappa.

— Ah ! dit-elle, en se tournant vers ses compagnons, voici une lettre de madame de la Chesnoye, et...

— Et... interrompit Georges, obéissez avant tout aux prescriptions de votre médecin et étendez-vous sur ce canapé; vous avez assez marché ce matin pour vous reposer maintenant.

Elle se rendit sans discussion et, ainsi allongée sur ses coussins, elle avait l'air assez délicat pour justifier toutes les précautions. Les épreuves de la dernière année avaient fortement ébranlé cette frêle nature. Sténie avait trop usé de sa force nerveuse et dans cette lutte, où sa volonté était restée victorieuse, sa santé avait succombé.

Après avoir ramené Georges et son père aux Roques, elle les vit avec un indicible bonheur revenir à la vie ordinaire, puis, quand ils n'eurent plus besoin de ses soins, elle s'inclina comme une fleur battue par la tempête. Elle ne garda pas le lit. Mais une faiblesse insurmontable l'avait gagnée. Des défaillances plus fréquentes survinrent et leurs traces ne s'effacèrent pas promptement, comme autrefois. La moindre course, une promenade un peu longue, un escalier à monter, une légère agitation, lui causaient un trouble douloureux et l'obligeaient à s'arrêter. Elle en arriva, vers la fin de l'hiver, à rester couchée sur une chaise longue dans un épuisement qu'elle essayait en vain de surmonter.

Le docteur fut appelé malgré elle; il fit une

ordonnance, comme en font les médecins qui ne savent ou ne veulent rien dire. Il recommanda le repos et promit tout du printemps qui approchait.

En effet, quand les beaux jours revinrent, qu'on put respirer sur la terrasse le souffle vivifiant de la saison nouvelle, la jeune femme fit des progrès rapides et reprit, en partie, sa vie habituelle. Cependant, son amaigrissement, une apparence fragile, peu solide, si l'on peut s'exprimer ainsi, inquiétaient Georges et le faisaient veiller sur ses moindres actions.

Lui était guéri de ses blessures. Les fatigues de la vie publique avaient pourtant paru dangereuses au médecin, après une crise aussi violente. Georges avait donc refusé une réélection ; il était d'ailleurs bien nécessaire à son père, vieilli et affaibli ; et celui-ci se déchargeait volontiers sur lui du soin de ses affaires.

— Eh bien, que disent les la Chesnoye ? demanda Georges, quand Sténie fut installée, entourée de ses gerbes de fleurs et occupée à en remplir les vases qu'il lui apportait. Vous ne semblez qu'à moitié satisfaite de leurs nouvelles.

— Oh ! ne dites pas cela. Ce serait trop ingrat de ma part ! j'en suis bien heureuse, au contraire ; madame de la Chesnoye m'écrit que son fils a

souffert de sa captivité en Allemagne ; leur climat est encore froid, dans le Perche, et leur bon docteur a conseillé un voyage dans le Midi. Christian a pensé aussitôt à nos invitations réitérées et serait enchanté de....

— De vous revoir, n'est-ce pas ? comment, voici venir notre chevalier de la guerre, le héros dont vous parliez si souvent, et vous n'êtes pas ravie ?

— Cher Georges, si... mais, nous étions si bien ainsi, tous trois !

Il se baissa pour lui ramasser une fleur.

— Allons, dit-il, un peu plus de reconnaissance ; espérons que notre bon air paiera en partie notre dette à ces excellentes gens.

— Avec quel plaisir je serrerais la main de ce brave jeune homme ! s'écria le père.

— Je vais répondre, reprit Sténie. Je suis un peu honteuse de mon égoïsme paresseux. Je lui donnerai la chambre à côté de la vôtre, Georges.

Depuis la guerre MM. de Fleynac n'avaient plus quitté les Roques. La Bélourde était restée une ambulance, tant qu'il y avait eu des blessés à soigner. Ces malheureux y avaient apporté la maladie ; la petite vérole avait prolongé l'existence de l'hôpital, et la maison ne pouvait redevenir habitable qu'après un temps assez long. Les soins

nécessaires à l'état de Georges rendaient aussi cet arrangement presque nécessaire et l'on attendit avec patience que la Bélourde fût aérée et purifiée. Dans ces conditions, il était donc possible à Sténie de recevoir Christian de la Chesnoye.

Quand Georges fut parti et le comte retiré dans son cabinet, Sténie resta sur son canapé, étendue, les bras relevés au-dessus de la tête, à penser et à rêver. Le nom de Christian lui avait rappelé les terreurs de ce cruel hiver, les anxiétés de la guerre et de son voyage. Elle en frémit, non sans une certaine douceur, car un contraste charmant s'offrit en même temps à son esprit : dans une heureuse langueur, elle recommença par l'imagination sa promenade du matin même, avec Georges. Suivis du fidèle Francillon, ils étaient allés à la vigne, voir les amandiers en fleur et les pêchers aux boutons roses : qu'elles étaient fraîches ces nappes d'herbe tendre, où passait leur chemin ; le ruisseau y coulait en bruissant ; il avait fallu le passer sur deux grosses pierres, posées par Francillon dans ce cristal liquide, Sténie l'avait franchi lestement, soutenue par la main de Georges.

— Comme autrefois ! avait-elle dit, en riant. A ce mot, Georges avait baissé la tête et était resté

morne et triste jusqu'à la vigne. Là, cependant, les ordres à donner pour une construction rustique l'avaient distrait et le retour s'était fait gaiement.

— Mais, se disait Sténie, ces nuages reviennent plus fréquemment. Qu'a-t-il ?

Naturellement, elle pensa à Hélène, cette fatalité de la destinée de Georges, cette femme qui l'avait trahi, abandonné, et à laquelle il était lié pourtant par une chaîne indissoluble. Comme un mirage, une vision se présente à la jeune femme ; une vision où son existence et celle de Georges étaient unies, où elle avait, du moins, le droit de mettre sa vie entière au service de son ami.

— Ce n'aurait pas été le bonheur. Car il ne m'eût pas aimée comme je l'aime ! pensait-elle ; je ne suis que la sœur chérie pour qui il est plein de confiance et de reconnaissance.

Une voix intérieure bien faible, à peine saisissable, murmura au fond de sa conscience :

— Est-ce vrai ? est-ce bien cela ? sa main qui tremble dans la tienne, cette flamme subite qui a rougi sa joue, ce matin, en te soutenant sur les cailloux du ruisseau et cette voix attendrie, si différente de l'accent d'autrefois, est-ce là le calme de l'affection fraternelle ?

— Oh ! se répondit-elle avec révolte, c'est la folie de mon cœur qui parle ! heureusement, je ne suis pour Georges que la simple amie de toujours.

Elle retourna sur le coussin sa joue brûlante et aperçut la branche d'épine fleurie que Georges avait ramassée pour elle, un instant avant ; elle la prit et en respira la douce odeur. Il lui sembla y trouver encore l'empreinte des doigts de l'ami trop aimé, et ses lèvres effleurèrent les pétales blancs et roses ; puis, elle les éloigna en frémissant, et laissa tomber sa main sur les plis de sa robe noire. Ses paupières s'abaissèrent, sa respiration devint plus calme et elle s'endormit au milieu de ses fleurs.

Sténie reposait ainsi depuis quelques minutes, lorsque Georges, passant sur la terrasse, remarqua que les rayons du soleil, déjà chaud, pénétraient dans le salon. Il s'approcha de la baie pour baisser la jalousie, et vit Sténie, dans son paisible sommeil. Un sentiment irrésistible le poussa vers elle. Sans bruit, il vint s'appuyer au dossier de son canapé et la contempla un instant avec un désespoir passionné.

« O mon seul vrai amour ! se disait-il, je t'ai perdue par ma faute ! je t'ai reniée, je t'ai sacrifiée à une folie stupide, et il faut que je te cache

combien je t'aime, combien je souffre ! Oui, il le faut ! que Dieu m'en donne toujours la force ! »

Elle dormait comme un enfant, sa branche fleurie à la main ; une teinte plus vive que d'ordinaire faisait ressembler ses joues aux pétales roses des pêchers du matin ; un demi-sourire laissait entrevoir ses dents blanches, ses cheveux dorés formaient sur son front mille boucles folles. Georges sentit, jusqu'au fond du cœur, le charme enivrant de cette beauté touchante.

Tout à coup, elle se réveilla et leurs regards se rencontrèrent. Ce ne fut qu'une seconde et Georges se détourna aussitôt. Il avait vu se lever sur lui, sous ces cils noirs, des yeux encore voilés de sommeil, noyés de langueur et de tendresse, et une flamme passer sur ce pur visage. Avait-elle deviné son secret ?

Résolu à ne pas se trahir, le jeune homme s'occupa de faire tomber la jalousie et, d'un ton calme, gronda Sténie de s'être exposée au soleil.

— Merci, dit-elle sans retourner la tête.

— Allons, dormez, paresseuse ; nous viendrons vous chercher tantôt !

Il sortit. Mais bientôt il observa chez Sténie une sorte de réserve, de timidité, qui n'avait jamais existé entre eux. Rien n'était changé, en apparence. Une ombre d'hésitation, un peu

moins d'expansion, ne pouvaient être devinés par d'autres. Georges ressentit ce changement avec un mélange pénible de transports et de désespoir. Il dissimula très soigneusement cet état pénible et ce fut contre elle seule que Sténie se fit prudente et mit presque toujours le comte entre eux. Il y avait là pour tous deux une situation nouvelle et chacun en souffrit de son côté.

Lorsque Christian annonça enfin son arrivée, madame d'Éricey avait d'abord voulu accompagner MM. de Fleynac à la gare. Elle tenait à lui témoigner toute sa bienveillance. Mais le comte s'y opposa. La chaleur de midi était déjà très vive et Sténie céda à son vieil ami. En entendant la voix de M. de la Chesnoye au bas du perron, elle éprouva une commotion extraordinaire. Elle revit en une seconde la cuisine d'auberge, encombrée de mobiles, la carriole de Grand-Pierre et le jeune officier, lui offrant, avec tant de cœur, l'appui de sa famille. Aussi était-elle très émue en allant au-devant du jeune homme et lui tendant ses deux mains. Ses yeux humides et brillants, une légère rougeur, qui colora son visage, la rendirent en cet instant bien jolie et bien touchante ; et Christian tressaillit, en baisant ses mains fluettes.

A ce moment, par un instinct inexplicable,

Sténie sentit sur elle le regard de Georges et tourna les yeux vers lui. Il baissa aussitôt les siens, qui en effet s'étaient fixés sur elle, et elle le vit pâlir. Souffrait-il ? Elle s'en inquiéta, tout en faisant asseoir le jeune voyageur.

Celui-ci s'étonnait intérieurement du changement qu'il remarquait chez Sténie. Il l'avait vue chez ses parents, au sortir de cruelles épreuves, mais pleine de vie et de mouvement. Jamais il n'avait été frappé, comme maintenant, de son air fragile et languissant, dès qu'elle était au repos.

Il ne fut pas surpris des soins que Georges et le comte prenaient d'éviter toute fatigue à cette frêle personne.

— Vous voyez, lui dit-elle en souriant, les rôles sont intervertis. J'ai fait subir mon joug de garde-malade à Georges autrefois ; il me le rend bien à présent.

— Je lui souhaite de réussir aussi bien que vous dans sa cure, répondit le jeune homme. J'ai hésité à reconnaître dans M. de Fleynac, fort et bien portant comme le voici, le blessé qui me semblait mourant à la Chesnoye.

— Je dois une bonne partie de cette santé à votre hospitalité, dit Georges.

— Mon père parle souvent avec le docteur de

votre campement dans les ruines de l'Abbaye.

— Oh ! ne rappelons pas cela ! s'écria Sténie, je suis moins brave contre ces souvenirs qu'autrefois en face de la réalité.

— Allons, jeune homme, venez dans votre chambre ! dit le comte, le dîner nous réunira tout à l'heure.

— Madame d'Éricey m'a alarmé, dit Christian à Georges tandis que celui-ci l'installait dans une jolie pièce, où tout avait été prévu pour son agrément. A-t-elle donc été malade ?

— Malade serait trop dire ; elle n'a rien eu d'aigu. Mais elle a subi tant de secousses depuis un an ! tout son être en a été ébranlé. Le médecin conseille surtout du repos et de la distraction. Nous la trouvons déjà mieux et nous comptons beaucoup sur votre visite, pour achever cette convalescence.

Le bon effet de cette visite fut plus prompt que Georges ne l'avait supposé. Le dîner se passa très gaiement ; on y fit mille projets de promenades, de parties sur l'eau et de visites aux points de vue remarquables de la contrée. Sténie prit part à tout avec un entrain qui charma le vieux comte et redoubla sa sympathie pour l'ancien officier de mobiles. Il n'était pas difficile de s'attacher à Christian, lors même que des souvenirs

puissants n'eussent pas parlé en sa faveur. Un peu étourdi, un peu léger, subissant aisément toutes les influences, quelque peu gâté par la grande indulgence et la tendre admiration des siens, il avait du moins gardé les avantages de l'éducation de famille : des sentiments droits, et des principes élevés. En vain, par respect pour le goût du jour, il essayait quelquefois, en se moquant, de se donner pour plus mauvais qu'il n'eût certainement voulu l'être ; on devinait aisément la bonté du fond, sous cette légère couche de vernis mondain. D'ailleurs, la guerre lui avait déjà fait beaucoup de bien. Aussi ne fallut-il pas longtemps à ce gentil garçon pour s'établir dans l'intérieur des Roques. Il sut tout de suite le nom des gens et des bêtes, les heures et les habitudes de chacun. Il se fit une place auprès de Sténie, aidant à l'arrangement de ses fleurs, dévidant ses soies et la distrayant par une causerie facile et sans fatigue. Madame d'Éricey se prêtait aux soins de Christian avec une complaisance visible ; loin de paraître ennuyée de son assiduité, elle persuada au comte de s'établir au salon et d'y continuer un travail sur les derniers événements, dans lequel Christian se jeta à corps perdu. Il y apportait des renseignements assez sérieux, grâce à ses souvenirs de la campagne de

France et de la captivité en Allemagne. Sténie n'était donc, pour ainsi dire, jamais seule et ce nouveau régime eut une influence extraordinaire sur son état; une amélioration frappante se fit en elle; son teint reprit un peu d'animation, sa frêle personne un peu de vigueur; elle se remit à parler et à rire. Georges était resté mêlé à cette douce existence; il en organisait les amusements et veillait à ce que rien n'y dépassât les forces de Sténie. Mais le changement si prompt de son amie l'étonna et il en souffrit.

Quelle était donc cette influence nouvelle, assez puissante pour produire cet effet magique? la reconnaissance suffisait-elle à l'expliquer? il vit croître de jour en jour cette intimité; son père semblait y aider et prendre plaisir à la faciliter. Quelquefois, en rentrant de courses nécessaires, Georges entendait du dehors une conversation animée, égayée par le doux rire de Sténie. Il trouvait le petit groupe réuni, avec un air de familiarité paisible. Christian usurpait peu à peu ses droits et rendait à la jeune femme des soins attentifs; elle l'appelait pour lui demander mille petits services... et tout cela mordait Georges au cœur. Sténie était bien loin de se douter des tourments qu'elle causait. Cette pauvre âme avait étouffé en elle-même un sentiment de

toute sa vie, tant que des liens sacrés lui en avaient fait un devoir. Elle l'avait cru endormi, comme embaumé dans le fond de son cœur. La dernière année seulement, dans cette intimité de Paris que les chagrins de Georges rendaient si dangereuse, elle l'avait senti vibrer de nouveau, comme un instrument longtemps muet, effleuré par un doigt inconscient. Sténie était alors forte et courageuse et avait cherché à éviter le danger, en s'écartant de l'ami trop aimé. Les circonstances étaient venues à son secours; la catastrophe amenée par Hélène, la mort de M. d'Éricey, une grave maladie, avaient, pour ainsi dire, suspendu ces troubles intérieurs. le temps qu'elle passa ensuite aux Roques fut doux et calme et la présence de Georges ne détruisit même pas cette paix. La pauvre femme se trouva si heureuse de vivre ainsi auprès de lui, mêlée aux moindres détails de son existence, en possession de sa confiance et de son affection, qu'elle n'essaya pas d'analyser la nature des sentiments de son ami ni de sonder ce qu'elle-même éprouvait. Ce fut si court, d'ailleurs! la guerre et le départ troublèrent trop vite cette quiétude, pour lui en laisser comprendre le danger.

Le terrible épisode où elle fut si complètement la providence de Georges eut pour Sténie des

suites plus dangereuses. Pas un souffle de passion terrestre n'avait terni un seul instant cette mission de charité et de dévouement. Mais madame d'Éricey y puisa le poison le plus subtil, le plus dangereux, qui puisse pénétrer dans un cœur de femme. Pendant les jours de danger, pendant la longue convalescence, elle s'habitua à donner à son ami son temps, ses pensées, ses préoccupations, à l'avoir tout à elle, à être tout pour lui !

Bien des semaines s'écoulèrent, après leur retour, sans que Georges pût supporter d'autres soins que les siens ! il ne voulait pas d'autre garde que celle qui l'avait arraché à la mort, et quand l'intelligence et la mémoire furent revenues, elle seule remplit la chambre du convalescent, où le vieux comte renaissait avec son fils, de gaieté, de mouvement et de bonheur. Georges ne pouvait la voir s'éloigner... Oui ! elle était vraiment tout pour lui et elle buvait à longs traits à cette coupe enivrante, sans se douter du prix dont elle devait payer son ivresse. Mais, lorsque Georges tout à fait remis reprit sa vie habituelle, le supplice de la pauvre femme commença. Son ami lui parut changé pour elle : toujours bon, aimable, presque trop reconnaissant ; mais plus contraint, plus froid et, chose inouïe chez lui, un peu inégal ! une barrière invisible s'élevait entre eux.

Enfin, un jour, il parla de retourner à la Bé-lourde.

Ce fut pour Sténie comme l'éclair dans la nuit, lui montrant tout à coup le fond de son cœur. Elle comprit alors l'envahissement qui s'y était fait; l'affection, si longtemps courbée sous sa volonté, y régnait à présent victorieuse, hélas! elle était devenue passion. Sténie passa une nuit de désespoir et d'agitation impossible à décrire. Sa conscience lui criait : « Tu n'as pas le droit de l'aimer, il appartient à une autre. » Et la pensée qu'elle-même était libre affaiblissait le sentiment du devoir qui l'avait soutenue en d'autres temps.

Toutes ces agitations la mirent dans un état déplorable. Sarah la trouva, un matin, sans connaissance dans son lit; une prostration complète, des crises durant lesquelles ce cœur trop frappé semblait vouloir briser sa prison, les recommandations inquiètes du médecin, alarmèrent MM. de Fleynac. Il ne fut plus question de changement et Georges se dévoua entièrement à l'amie qui avait tant de droits sur lui.

Comment n'eût-elle pas joui de ces preuves de sa tendresse? les soins d'un homme dans la maladie sont si touchants et si doux! on sent si bien que l'affection seule lui inspire un instinct qui

d'ordinaire appartient seulement à la nature de la femme. Sténie, abattue et languissante, éprouva la sensation délicieuse de l'enfant bercé sur le cœur de sa mère.

Mais, le poison faisait son chemin ; l'attendrissement, la reconnaissance, l'admiration éveillée par des qualités séduisantes mises chaque jour à son service, ne diminuèrent pas un feu, que sa faiblesse physique voilait encore à la pauvre femme. Une conviction ancienne et profonde était la dernière barrière où sa passion vint s'arrêter et se briser. Elle croyait à l'amitié de Georges : elle ne croyait pas à la possibilité de son amour. On n'oublie pas facilement les leçons pénibles reçues dans la jeunesse. Georges seul eût pu effacer ce souvenir ; et Georges gardait son secret en homme jaloux de son honneur et du bonheur de son amie.

Hélas ! un regard, un seul regard, surpris au moment du réveil, était venu ébranler cette dernière défense. On peut commander le silence à ses lèvres, mais, le rayonnement que l'âme envoie dans les yeux, à certains moments de passion toute-puissante, arrive avec une force irrésistible à celle à laquelle il s'adresse et y fait subitement la lumière ! Tel avait été pour Sténie l'effet de cet instant si court. Le fluide magnétique jail-

lissant du regard de l'ami bien-aimé, avait détruit en une seconde la persuasion de longues années. Sténie fut effrayée de la joie intense, au delà de toute expression, qu'elle en ressentit, et malgré tout, une douceur subtile et vague se glissait au travers de ses remords, comme la teinte rosée de l'aurore dans le ciel brumeux du matin.

En se retrouvant vis-à-vis de Georges, madame d'Éricey comprit la difficulté de leur position. Elle se sentait rougir ou pâlir pour un rien ; son empire sur elle-même lui échappait. Elle crut même remarquer que Georges l'observait et se tenait plus à l'écart. Dès lors, la crainte de se trahir la jeta dans une anxiété de tous les instants. L'arrivée de Christian, que d'abord elle avait presque regrettée, lui parut dans ces circonstances une délivrance, et sa présence entre eux, une grâce de la providence. La sécurité de Sténie se traduisit par cette gaieté plus franche, ce retour de laisser-aller qui froissaient Georges, et réagit heureusement sur une santé à laquelle les fatigues morales étaient si contraires. Le vieux comte, ravi de ce résultat, laissa percer sa satisfaction d'une manière plus agréable à Christian qu'à son fils. Peu à peu, celui-ci se sépara davantage de ce groupe si uni. Ses affaires l'appelaient au

dehors une partie de la journée ; les craintes nouvelles causées par les débordements de la Commune et l'arrestation des otages, l'attiraient à la ville, pour y avoir des détails. Un jour, il dit à Sténie en arrangeant la promenade de l'après-midi :

— Irez-vous au vieux château ? notre ami ne le connaît pas ; ou préférez-vous une promenade en bateau ? Je préviendrai Francillon. Il est sûr et adroit.

— Ne venez-vous donc pas avec nous ? demanda-t-elle d'un ton attristé.

— Non ; je vais à la ville et, de là, à la Bélourde.

Il avait passé déjà loin d'elle toute la journée précédente et se sentit pris d'un regret irrésistible.

— Si vous choisissiez le bateau, ne put-il s'empêcher d'ajouter, tout en maudissant sa faiblesse, il vous serait facile de me prendre en revenant, en face de la Bélourde et de me ramener ici.

Le sourire reparut sur les lèvres de Sténie.

— M. Christian, cela vous va-t-il ?

— J'adore le bateau et la rivière ! s'écria celui-ci.

— Alors, c'est convenu, dit Georges. Je serai au rendez-vous à six heures et demie.

Il vit la jeune femme s'installer dans son coin

avec ses livres et son ouvrage, le comte et Christian retourner à leur table de travail ; et il s'en alla en soupirant.

Madame d'Éricey ouvrit son livre. Ses compagnons étaient plongés dans leur conversation. Elle commençait à s'intéresser à l'héroïne d'un roman anglais, lorsque quelques mots de Christian frappèrent son oreille.

— Vous ne sauriez imaginer la tristesse et le dur climat de cette Allemagne du Nord, disait-il au comte. On comprend aisément que les habitants émigrent en masse, les pauvres pour l'Amérique, les riches pour la France et l'Italie. Ces pays doivent leur paraître le paradis ! pour moi, j'ai failli succomber à ce froid cruel et sans la bonté d'une dame...

— Vraiment ! fit en riant le comte.

— Une dame âgée ! reprit sérieusement le jeune homme ; je lui dois vraiment la vie.

Il continua par une description peu flatteuse, assurément, des landes nues et stériles du nord de la Prusse, où il avait été prisonnier.

Sténie cessa d'écouter et reprit sa lecture. Sur les cinq heures, elle descendit avec Christian vers la rivière. Francillon les y attendait. Le bateau plat, comme ceux des pêcheurs du pays, glissait légèrement sur l'eau et le jardinier le dirigeait

sans peine, entre ces rives gracieuses ; les variations du paysage distrayaient les passagers. Le mouvement de la barque, l'air pur et frais du soir, les senteurs embaumées du rivage les berçaient dans une charmante langueur.

A l'heure indiquée on arriva en face de la Bélourde et Francillon arrêta le bateau sous des rochers boisés. Il y avait là comme une petite anse où l'eau dormait à l'abri, dans une ombre verte et transparente. Le courant avait à peine assez de force pour agiter la petite branche de saule que Sténie s'amusait à faire flotter près du bateau. Une délicieuse odeur de baume et de menthe arrivait des herbes touffues froissées par la quille et l'on voyait, au-dessus des cailloux du fond, passer les petits poissons comme des flèches argentées. Tandis que dans ce joli coin tout était repos et fraîcheur, au dehors le soleil couchant faisait danser sur la rivière mille paillettes d'or et de feu. Des demoiselles aux ailes bleues volaient en effleurant l'eau et un martin-pêcheur buvait sous l'oseraie, où il se croyait bien caché, en déployant les teintes métalliques de son cou chatoyant.

— Quel ravissant pays ! dit Christian. Qu'il est différent d'habiter des endroits pour lesquels la nature a tout fait comme ici, ou des contrées

absolument privées de charme et de poésie.

— On peut être heureux ou malheureux partout ! dit Sténie avec un léger soupir. Cependant j'avoue que ces aspects et cette couleur du midi ont de grandes séductions pour moi.

Elle s'était assise au bout du bateau et Christian était en face d'elle sur la planche servant de banc. Francillon qui pour ramer s'était placé à l'avant ne gênait en rien leur conversation.

— Je citais tantôt au comte, comme contraste, reprit Christian, l'aspect rude et désolé de la Prusse du Nord. Et, savez-vous ? j'ai failli faire une sottise et nommer la belle-mère de son fils !

— Mon Dieu ! Comment... comment la connaissez-vous ?

— Ma mère ne vous en a-t-elle rien dit dans ses lettres ? Je vous croyais instruite du singulier hasard qui m'a fait rencontrer, là-bas, une personne dévouée aux Français. Elle m'a pris chez elle dans une petite maison près de la ville et je dois à ses bons soins d'avoir revu les miens. On l'appelait madame de Laybach. Pendant les longs mois où elle m'a traité en fils, votre nom est venu sur mes lèvres, vous le croyez sans peine, n'est-ce pas ? Elle me demanda mille détails sur vous, sur les vôtres ; et, dans un moment d'é-

panchement, avec une hésitation douloureuse, elle me parla de sa fille et de M. de Fleynac.

— Et savait-elle?...

— Que trop, pauvre femme ! cette honte lui déchirait le cœur. Sa fille était revenue auprès d'elle pendant un temps. — Il paraît que le duc de Sauves l'avait prise en horreur et quittée, mais la vie modeste de la mère ne pouvait lui convenir. Elle se lia... mais, peut-être, je vous fais de la peine ?

— Continuez ! répondit Sténie en appuyant sa tête sur sa main.

— Eh bien, un jeune seigneur, comme on dit encore en Allemagne, habitait, près de là, le plus beau château du pays et leur liaison fut bientôt chose avérée. La mère fit des observations ; quelques jours après, la dame et son chevalier partirent pour Berlin. On dit même que, pendant la guerre, et pour se rapprocher de M. de Stredow, elle a suivi les ambulances allemandes.

— M. de Stredow, s'écria Sténie, mais je l'ai vu à la ferme du Rendez vous. C'est M. de Stredow qui m'a permis d'enlever Georges à ces soldats furieux.

— Ah bah ! dans cette scène où vous l'avez si bien défendu et dont parle souvent le docteur ?

Ce pauvre Prussien ! Je regrette, alors, qu'il lui soit arrivé malheur.

— Quel malheur ? s'écria-t-elle avec horreur.

— Il a été tué dans les derniers combats de la guerre.

— Grand Dieu ! que de tristesses ! et Hélène, qu'est-elle devenue ?

— Je n'en sais rien ! aux dernières lettres que j'ai reçues de madame de Laybach, elle ignorait où était sa fille et pensait à venir la chercher en France. Moi-même, par reconnaissance pour la mère, j'ai essayé de retrouver la fille ; on la croit à Paris. Elle était malade, dit-on, en quittant la ville aux environs de laquelle M. de Stredow a été tué. Je n'ai pu en apprendre davantage.

Sténie était penchée vers lui, (car à cause de Francillon il n'élevait pas la voix), et l'écoutait en frémissant.

— Surtout, commença-t-elle, ne parlez jamais de cela devant le comte...

— Que je ne vous dérange pas, dit, tout contre elle, la voix de Georges.

Mais sa voix était si altérée, que madame d'Éricey leva vivement la tête et le regarda avec inquiétude. Elle rencontra un regard singulier, plein de reproches. Sans savoir pourquoi, une rougeur ardente envahit jusqu'à ses tempes. Georges était très pâle.

— Avez-vous de mauvaises nouvelles ? demanda-t-elle involontairement, sous l'impression de ce qu'elle venait d'apprendre.

Il ne répondit pas tout de suite et passant au bout du bateau, prit la rame des mains de Francillon.

— Elles ne sont pas bonnes, du moins, dit-il enfin d'un ton contraint et mesuré. On est inquiet. On ignore combien de jours il faudra pour entrer de force à Paris ; et ces malheureux otages ! on sait pourtant qu'ils vivent encore.

— Laissez donc ramer Francillon et venez près de nous, reprit Sténie.

Georges fit un signe négatif et les amena bientôt au débarcadère des Roques. Le jardinier sauta à terre pour tenir la chaîne et Sténie allait poser le pied sur les marches du petit escalier, lorsque M. de Fleynac lui dit brusquement.

— Elles sont mouillées, vous allez glisser !

Et la prenant, comme une enfant, dans ses bras vigoureux, il la porta sur la pelouse. Avant de l'y déposer, il la serra contre sa poitrine avec une violence presque sauvage.

— Sténie ! lui dit-il très bas ; ne me faites pas trop souffrir !

Il l'avait lâchée et elle resta immobile, dans une angoisse inexprimable. Déjà Georges était

détourné et causait avec Christian. Sténie s'achemina seule devant eux, tout à fait troublée. Que voulait-il dire ? il avait parlé très bas. S'était-elle trompée ? avait-elle mal entendu ? que pouvaient signifier des paroles aussi étranges ?

Toute la soirée elle en fut préoccupée. Georges parlait avec un entrain un peu forcé ; de temps en temps madame d'Éricey surprenait son regard fixé sur elle, puis détourné aussitôt, ce qui ajoutait encore à son agitation.

Enfin, le vieux comte, qui se retirait de bonne heure, se leva, embrassa Sténie et serra la main du jeune officier. Georges l'accompagna chez lui ; c'était son habitude, et d'ordinaire il revenait presque aussitôt ; tous trois sortaient alors, sur la terrasse, et restaient longtemps à jouir de ces tièdes soirées.

Sténie attendit Georges pour sortir ; elle échangeait avec Christian quelques mots à bâtons rompus et tenait déjà l'écharpe légère qu'elle jetait sur sa tête en allant au jardin... Georges ne venait pas et le jeune homme trouvait l'attente bien longue.

Comme on l'imaginera facilement, ces jours d'intimité, sous le charme continu d'une femme jeune et attrayante, n'avaient pas été

sans effet sur Christian de la Chesnoye ; ce pays et cette saison eussent, à eux seuls, donné une disposition romanesque à l'esprit le plus calme ; Christian, qui n'avait pas été jusque là un admirateur bien fervent de la nature, commençait à subir cette double influence. Durant ces soirées, qui s'écoulaient sur la terrasse fleurie, à cette douce lumière, Sténie lui paraissait plus angélique encore ; c'était un rêve qu'il caressait à l'avance pendant la journée ; il en voulait fort à Georges de retarder ces instants précieux.

— Venez ! dit-il au bout de quelques minutes à madame d'Éricey, dans son impatience ; M. de Fleynac nous rejoindra ; pourquoi perdre une partie de cette belle soirée ?

Sténie sourit vaguement ; sa pensée était ailleurs, mais elle jeta son écharpe sur ses cheveux et le suivit dans l'allée éclairée par la lune de mai. Le pauvre garçon n'eut pas à s'applaudir beaucoup de son succès ; la préoccupation de madame d'Éricey augmentait à mesure que le temps s'écoulait ; assise près de la balustrade elle regardait silencieuse la rivière qui semblait un ciel liquide, berçant dans ses petites vagues les étoiles réfléchies d'en haut.

Elle se croyait suffisamment voilée par la nuit, pour ne pas chercher à composer son vi-

sage ; mais, à cette lueur incertaine, Christian distingua sur ce profil pur et fin une agitation, une émotion passionnée ; et son imagination, déjà bien préparée, s'enflamma jusqu'à lui tourner la tête. Jamais il n'avait vu la jeune femme ainsi, elle, si calme d'ordinaire, si maîtresse d'elle-même ! Était-ce donc lui qui éveillait une impression si nouvelle ? Il était jeune, le cœur lui battait à cette idée et il n'en douta pas !

Il appuya ses bras sur le parapet et se pencha vers Sténie ; il eût bien voulu trouver une phrase poétique et sentimentale, mais il était ému et ne rencontra qu'une banalité :

— Que c'est beau, et qu'on est heureux... ici ! Son intention avait été de dire : « auprès de vous » !

Le courage lui avait manqué et sa langue rebelle s'y était refusée ! Il en bénit le ciel, en voyant, tout à coup, Georges auprès de lui et ne se douta pas des orages que sa simple phrase venait de soulever.

Georges l'avait entendue, et ces mots réveillèrent soudain chez lui, comme chez Sténie, le souvenir d'une époque éloignée, qui avait décidé de leur destinée à tous deux.

Sténie n'avait jamais oublié cette nuit si belle aussi, où devant ce paysage enchanteur, elle avait senti, au retour de Georges, le premier

souffle d'un amour qui ne devait finir qu'avec sa vie; l'aveu de cet amour s'était échappé de son cœur dans une phrase naïve presque semblable à celle de Christian.... Et, le lendemain, Georges était parti, brisant à la fois ce bonheur nouveau et le pauvre petit cœur qui l'avait conçu. La douleur avait à jamais gravé l'image de cette soirée dans la mémoire de la pauvre enfant.

Pendant bien des années, sans doute, Georges n'y avait plus songé; mais, cette scène si pareille, la souffrance d'une passion sans espoir, la jalousie qui commençait à le torturer, firent reparaître en traits de feu dans son esprit les moindres détails de ce moment, où il avait volontairement repoussé celle qu'il aimait, à présent, par-dessus toutes choses.

Il la regarda et vit une larme tomber, comme une perle, sur ses petites mains tremblantes.

Il n'imagina pas un instant qu'il pût en être la cause. Les dernières paroles de Christian lui persuadèrent que Sténie venait d'entendre une déclaration, dont elle était vivement touchée.

— Ce jeune homme a parlé ! se dit-il, elle va l'aimer et je l'ai perdue pour jamais ! misérable fou ! tu l'as bien mérité !

Il se fit en lui un mouvement si violent, que le courage lui manqua pour rester avec eux !

— Croyez-vous ? répondit-il à Christian — car tout ceci avait à peine duré quelques secondes... Je pense que cela pourrait se discuter.

Et il les quitta pour s'enfoncer dans le bois.

— Je suis fatiguée, dit madame d'Éricey. Adieu, monsieur Christian, je rentre chez moi.

Sans qu'il osât la suivre, elle traversa la terrasse et le salon et disparut dans la bibliothèque, qui précédait sa chambre.

Christian resta contrarié et désappointé :

— Est-il venu assez mal à propos, ce pauvre monsieur de Fleynac, pensa-t-il ; je crois qu'il l'ennuie, au fond, avec son amitié trop vigilante ; elle était fort touchée, tout à l'heure ; un rien de plus et je me laissais aller ! Quelle femme adorable ! elle me voit avec plaisir, c'est évident, elle m'appelle toujours en tiers, quand monsieur Georges est là. J'aurais dû écrire à la Chesnoye ; il faut au moins les prévenir, quoique je sache bien ce qu'ils diront. Bah ! je trouverai bien un moment pour lui parler seul.

Il rentra chez lui en fredonnant et assez satisfait. Le lendemain, la matinée s'annonça charmante. Une pluie légère était tombée pendant la nuit et en donnant à l'air une fraîcheur vivifiante, avait fait sortir tous les parfums du printemps.

Christian était à sa fenêtre, un peu avant huit heures, lorsqu'il en entendit ouvrir une, au-dessous de lui. Une voix, qui maintenant le faisait tressaillir, s'adressa à quelqu'un, probablement arrêté dans le jardin.

— Où allez-vous ainsi tous deux ? demanda Sténie et d'où vient qu'on part sans me prévenir ?

— Nous vous supposions encore endormie, chère petite, répondit le comte ; nous allons au moulin, une réparation à examiner nous y appelle. Par cette belle matinée, je me sens disposé à aider Georges de mes conseils. Si le cœur vous en dit, venez ! Nous donnerons à la voiture l'ordre de nous reprendre là-bas, nous irons par le bord de l'eau et vous ferez chez la meunière votre premier déjeuner.

— Le grand docteur le permet-il ? reprit Sténie en riant.

Elle donnait souvent ce nom à Georges, strict surveillant du régime prescrit.

— Ce n'est pas loin et l'air est si léger ! répondit Georges lui-même.

— Eh bien, je viens, mais il faut avertir monsieur Christian.

— Ne vous dérangez pas, cria le jeune homme de sa fenêtre ; me voilà.

Il dégringola quatre à quatre l'escalier et fut

en un clin d'œil sur la terrasse. La croisée de Sténie était encore ouverte et le vent faisait flotter les rideaux détachés ; on entrevoyait vaguement une tenture de cretonne à fond bleu, sur laquelle de grandes fougères et des feuilles aquatiques se détachaient en blanc ombré de gris ; et, au fond, un lit aux rideaux relevés, un lit d'ange, comme disaient nos grand'mères.

Christian ne put s'empêcher de regarder.

— Venez-vous ? lui dit brusquement Georges.

Force fut bien au jeune homme de se retourner ; il en fut récompensé par l'arrivée de madame d'Éricey, en toilette du matin, aussi fraîche que le jour lui-même. Ce n'était pourtant qu'une percale rayée de noir et de blanc, relevée sur un jupon à bandes plus larges ; mais sur elle, c'était ravissant et son chapeau de campagne orné de violettes lui allait en perfection ; son teint était presque rose et son sourire semblait plus délicieux que jamais. Elle envoya à Christian un gentil bonjour, et se tournant aussitôt vers Georges, lui prit le bras en disant :

— Je n'ai pas été au moulin avec vous depuis longtemps.

— Eh bien, répondit-il, faisons une matinée complète, comme disent les Anglais, et allons pêcher les anguilles.

— Oh oui ! s'écria Sténie, et emmenons Francillon, personne ne s'y entend comme lui.

— Appelons-le en passant près du potager.

On héla le jardinier ; il ne se le fit pas dire deux fois, le plaisir était aussi grand pour lui que pour les autres.

On descendit par le bois, embaumé d'acacias et de chèvrefeuilles ; le sentier suivait le bord de la rivière, dans l'étroite vallée où l'on entendait de loin le bruit du moulin, et Sténie cueillait des poignées de menthe dont elle froissait les feuilles pour respirer leur odeur pénétrante ; mais son bras ne quittait pas celui de Georges qui semblait s'abandonner au charme de cette heure heureuse ; le comte causait avec Christian, moins satisfait peut-être de son lot.

La meunière les reçut avec des exclamations de joie ; Sténie s'assit sur le parapet du petit pont, tandis que le comte suivait le meunier dans la maison.

— Et qu'allons-nous avoir à manger ? demanda Christian, du pain et du lait, comme dans les idylles ?

— Vous vous croyez encore en Normandie, dit Sténie gaiement ; cette bonne femme n'a pas de lait et nous assurerait que c'est malsain...

Avant qu'on eût pu faire d'autres proposi-

tions, la meunière parut, portant sur un large plat orné de feuilles de vigne, de belles fraises à odeur d'ananas. Une petite table fut bien vite dressée avec un beau pain bis et des serviettes qui sentaient la lavande. Sténie tenait déjà délicatement une grosse fraise du bout des doigts, lorsque Francillon arriva, chargé de ses nasses. Depuis la guerre, le fidèle jardinier avait des privilèges incontestés. Sténie ne se contentait pas de combler de bienfaits sa mère et lui ; elle faisait de lui son factotum et le consultait sur les affaires de la campagne, plutôt comme un humble ami que comme un serviteur ; il justifiait ces témoignages d'une reconnaissance honorable pour tous deux, en restant toujours à sa place et se montrant chaque jour plus dévoué. Avant d'entrer au moulin, il jeta sur le ciel un regard anxieux.

— Madame va avoir le soleil sur la tête, dit-il à Georges en passant.

— C'est vrai, répondit Georges ; voilà déjà un rayon sur votre épaule, Sténie.

— Alors, transportons-nous ailleurs, dit-elle, là-bas dans l'île. C'est si vert et si frais ! passons par la chaussée.

L'île, en effet, à quelques pas de là, était un vrai nid de verdure et de gazon. Georges sai-

sit le plat de fraises; Francillon les assiettes et le pain, et Sténie ramassa autour d'elle les plis de sa robe. La rivière était basse en ce moment; l'eau ne passait plus par-dessus la chaussée et filtrait seulement en mille filets brillants, à travers les pierres moussues. On pouvait passer à pied sec et c'était le seul moyen d'arriver sans bateau dans l'île, séparée de la terre ferme par un canal étroit et sans profondeur. Georges et Sténie avaient passé cent fois ainsi; ils se lancèrent sans hésitation. Christian, moins habitué à ce genre d'exercice, fut un peu ému de voir la jeune femme au milieu de ces petits ruisseaux, sautant de pierre en pierre, comme une mésange. Elle était bien forcée de relever plus que de coutume sa jupe rayée et M. de la Chesnoye aperçut tout entières les hautes bottines, qui dessinaient si bien le pied cambré et la fine cheville de Sténie, il suivait les mouvements pleins de grâce de cette taille souple et demeurait en place, ne pouvant quitter des yeux un spectacle si attrayant.

Madame d'Éricey se retourna au bord du canal et le vit ainsi arrêté.

— Arrivez donc! lui cria-t-elle, avez-vous le vertige?

Christian voulut courir, dans l'espoir de l'aider,

mais, presque au bas de la chaussée, son pied glissa et sa chute l'empêcha d'arriver à temps pour aider Francillon et Georges à transporter Sténie dans l'île sur leurs mains croisées. Une fois sur le rivage, elle s'aperçut de l'accident survenu à Christian. Celui-ci cherchait à se relever, mais, son pied froissé devenait maladroit. Francillon courut à son secours et le ramena clopin-clopant à la voûte de verdure, sous laquelle Sténie avait déjà préparé le repas rustique.

Georges venait d'apporter un fagot, oublié là, et arrangeait dessus la veste de Francillon ; il prit Sténie par la main et la fit asseoir, appuyée contre un saule. Un instant il retint ces doigts frissonnants et y posa ses lèvres. Quand il releva la tête, Christian, qui arrivait, vit avec surprise ses yeux humides et remplis d'une passion dont le jeune homme ne s'était jamais douté. Sténie frémit tout entière et se détourna ; elle s'informa pourtant de l'accident arrivé à Christian ; sa pâleur parut extrême au jeune homme. Mais, n'était-ce pas le reflet du feuillage ?

Ils s'assirent sur le gazon et bientôt les fraises disparurent à vue d'œil. Des saules et des groupes d'arbres formaient au-dessus de leurs têtes un pavillon impénétrable au soleil et les entouraient d'une ombre verte. Les petites vagues chatoyantes

venaient mourir à leurs pieds. Les oiseaux chantaient dans les branches touffues ; tout inspirait à la fois le plaisir et l'attendrissement. Était-ce là ce qui rendait si doux les yeux de Sténie ? ce qui faisait succéder sur son visage à des couleurs roses, des teintes mates plus séduisantes encore et donnait au son de sa voix quelque chose de si touchant ? Christian n'eût pu le dire ! Quoiqu'un peu troublé par ce qu'il venait d'entrevoir, le jeune homme se sentit plus pris et plus séduit que jamais. Il résolut de s'assurer au plus tôt d'un bonheur dont, en vrai Français, il ne doutait guère. Penché vers madame d'Éricey, et parlant à demi-voix, il épancha son admiration en jolies phrases, où se mêlaient finement la nature et celle qui l'embellissait pour lui. Elle avait appuyé sa tête sur sa main et sa physionomie pensive fit croire au jeune amoureux qu'elle écoutait avec recueillement. Tout à coup, il vit briller quelque chose sur les cils baissés, puis sur la joue rosée... transporté, il fit un mouvement vers elle...

— Voici mon père qui nous appelle ! s'écria, en se levant, Georges, qui semblait sommeiller près de là. Venez, Sténie !

Elle tressaillit.

— Me voici, répondit-elle. Francillon, tu reporteras tout cela au moulin, et nos anguilles,

nous les avons oubliées. Il faisait si bon ici !

— J'en ai pris tout de même, madame, dit le jardinier. Il faut avouer qu'on est mieux chez nous que là-bas, dans les ruines de la forêt !

— Francillon ne perdra pas de longtemps le souvenir de cet hiver-là ! s'écria Christian.

— Qui pourrait l'oublier ? murmura Georges, en serrant le bras de Sténie sous le sien.

Il la porta presque jusqu'au bateau qui venait les prendre pour les ramener au rivage. Sténie se laissa aller dans la voiture, auprès du comte ; les deux jeunes gens montèrent sur le siège et Georges prit les rênes.

En peu de minutes, on se retrouva aux Roques. Le courrier venait d'arriver ; un domestique remit deux lettres à madame d'Éricey et une à Christian. Sténie ouvrit les siennes. Christian regardait encore l'enveloppe qui portait son nom, lorsqu'un faible cri le fit courir à madame d'Éricey ; elle était appuyée à la boiserie, sans force et sans couleur ; Georges était déjà auprès d'elle et la soutenait.

— Qu'avez-vous ? qu'avez-vous ? disait-il avec effroi.

— Rien, rien ! répondit-elle en essayant de reprendre sa respiration.

Elle serrait convulsivement les papiers que

tenait sa main et, comme par un mouvement de crainte, s'éloigna un peu de lui. Il lui jeta un regard plein de douleur et recula d'un pas. Alors, elle ouvrit, non sans peine, la porte de la bibliothèque, fit signe aux jeunes gens de ne pas la suivre et disparut.

Georges resta un instant immobile, d'un air si affligé, que Christian lui demanda :

— Est-elle malade ? êtes-vous inquiet ?

— J'espère qu'elle dit vrai, que ce n'est rien, répondit Georges qui s'efforçait de reprendre son sang-froid.

Et il s'éloigna lentement.

Un peu ému de cette matinée, Christian ouvrit négligemment une lettre de sa mère. Elle ne pouvait être une réponse à la sienne, écrite la veille et son intérêt était ailleurs, pour le moment. A peine eût-il lu deux ou trois lignes, cependant, que son attention fut tout à fait fixée.

« Il me semble, mon enfant, disait-elle, voir dans tes lettres un sentiment de plus en plus vif des charmes et des perfections de notre amie. J'en serais très heureuse, si je croyais pour toi à une chance de succès. J'ai pour cette jeune femme une affection, une estime, un respect, sincères. Mais, prends garde de te préparer un cha-

grin ! je suis presque sûre que madame d'É..... n'aimera et n'épousera personne. Crois-en une mère, qui voudrait t'épargner jusqu'à l'ombre d'une souffrance ! »

Christian aimait tendrement cette bonne mère, mais il était trop enivré d'espérance, pour écouter même une voix chérie. Elle peut avoir eu raison ? se dit-il. Cette pauvre femme a été malheureuse et lui aura laissé voir la crainte d'un second mariage. Mais ma mère en jugerait autrement, si elle était ici. Quelle douceur, quelle tendre lumière dans ces beaux yeux, ce matin ! cette chère créature est touchée au cœur ! comme elle était jolie, sautant légèrement sur ces pierres ! Quels adorables petits pieds !

Le pauvre garçon se perdit dans les rêves les plus séduisants.

Quelques instants après, il fut bien autrement persuadé de son heureuse perspicacité ! la jeune femme était seule au salon, lorsqu'il y descendit, et lui fit signe de venir promptement à elle.

— J'ai besoin de vous parler, lui dit-elle doucement ; quand ces messieurs iront à leurs affaires, venez me trouver dans la bibliothèque.

Elle était encore très pâle ; il allait lui demander comment elle se trouvait, lorsque Georges et son père entrèrent. On passa aussitôt dans la

salle à manger pour le repas de midi. Sténie s'efforça d'être gaie. Georges avait l'air abattu et fatigué. Mais Christian avait de l'entrain pour tous et le comte et lui soutinrent fort bien la conversation.

L'heure qui suivit se passa comme d'habitude ; madame d'Éricey faisait des fleurs pour l'église, et restait souvent rêveuse, laissant tomber son ouvrage sur ses genoux. Christian en tirait les plus heureux augures et se consolait ainsi d'être retenu par le comte à leur table de travail.

Quant à Georges, il disparut presque tout de suite, sous prétexte d'affaires pressées. Il fut même au moment de sortir sans dire adieu à Sténie. Celle-ci le rappela et lui serra la main en disant : « Cher, cher Georges ! » avec un accent où tendresse semblait mêlée de pitié. Il leva à peine les yeux sur elle et s'éloigna rapidement.

Le temps paraissait long au jeune officier. Il maudit un peu le vieillard, qui prolongeait son attente en causant. Enfin, la pendule sonna ; le comte s'aperçut qu'il dépassait son heure habituelle et se retira dans son cabinet. Christian l'avait suivi. C'était le moment, où lui, d'ordinaire, remontait écrire ses lettres. Mais, au lieu de rentrer dans sa chambre, il redescendit en toute hâte l'escalier et arriva dans le salon désert.

Là son zèle se ralentit un peu. Je suppose que l'homme le plus brave s'arrête un instant avant de monter à l'assaut et le jeune homme allait à quelque chose qui l'intimidait infiniment davantage. Il n'y avait plus qu'une porte entre lui et la bibliothèque, où Sténie l'attendait ; et il hésita avant de tourner le bouton. Ce ne fut pas long, cependant ; il le tourna en brave et entra.

Madame d'Éricey était dans un grand fauteuil, près de la table, une lettre ouverte devant elle. Sa physionomie était pâle et grave. Christian eut un peu froid entre les épaules.

— Venez vous asseoir ici, lui dit-elle, avec un air d'anxiété ; j'ai besoin de vous et j'ai pensé que vous m'aideriez volontiers dans mes difficultés.

Il voulut protester. Elle l'arrêta et continua :

— J'ai reçu, tout à l'heure, une lettre de... la fille de madame de Laybach.

— Oh ! fit Christian en tombant tout à coup de son ciel.

— Oui, c'est une lettre étrange. Hélène est à Paris, seule, dans la misère et mourante. Le loyer d'un pauvre logement qu'elle occupe rue de Lille, les soins qui lui sont nécessaires, elle ne peut y suffire ! impossible de retourner en Alle-

magne. Elle a recours à moi, sûre que je garderai son secret vis-à-vis de celui de qui elle veut absolument se cacher. Je ne tromperai pas sa confiance et je vais m'arranger pour que rien ne lui manque désormais. Vous pouvez me rendre service, en écrivant à sa mère où elle est et dans quel abandon, au milieu des affres de la Commune. Peut-être madame de Laybach, une fois en France, persuaderait-elle à sa fille de venir la rejoindre à Versailles. Tout est possible pour des femmes.

Le pauvre garçon était complètement anéanti. Que devenaient ses rêves et ses espérances devant cette histoire dramatique, où il n'était qu'un instrument? Cependant il se remit de son mieux.

— Je ferai tout ce que vous voudrez. Ne suis-je pas votre esclave !

Madame d'Éricey le regarda très sérieusement.

— Non rien de pareil, dit-elle avec gravité. Mais, mon ami, certainement ; d'une amitié sûre et vraie, telle qu'elle doit être entre vous et moi ; telle que je la donne de tout cœur à vous et aux vôtres.

— Et, jamais rien de plus ?

— Non, monsieur Christian ; rien de plus, répondit-elle en souriant. Heureusement pour vous !

— Oh ! s'écria-t-il, pénétré d'une émotion vraie ; j'avais espéré, j'avais rêvé...

— Non, pas de rêves, reprit-elle doucement, et bénissez Dieu qu'ils aient été, comme une vapeur légère, faciles à dissiper devant la vérité. Mon royaume n'est plus de ce monde et je n'aurais donné que des douleurs à ceux qui eussent lié leur vie à ma vie condamnée.

— Que dites-vous, mon Dieu !

— Ne le voyez-vous pas ? continua-t-elle d'un air calme. Ne sentez-vous pas que ma vie ne saurait être bien longue ? ces crises, auxquelles je résiste de mon mieux, achèvent vite mes forces déjà usées. Je n'ai que mon amitié à vous offrir ; mais, je sais que vous me laisserez la vôtre, jusqu'au moment où je vous rendrai, là-haut ce que vous avez fait pour moi.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Christian. Sténie lui tendit ses mains. Il s'inclina pour y imprimer ses lèvres et dit d'un ton tout différent.

— Oh ! vous nous resterez ! mais je serai tout ce que vous voudrez, surtout votre ami absolument dévoué !

— Vous êtes bien le fils de votre mère ! à présent, nous nous entendons bien. Écrivez à madame de Laybach. J'ai un moyen sûr de faire parvenir à sa fille ce qui lui est nécessaire. Quand la mère arrivera, ce nouveau siège sera sans doute

terminé et Paris rendu à la tranquillité. Alors nous pourrons faire mieux.

Christian remonta chez lui et obéit à madame d'Éricey ; puis il écrivit à sa mère :

« Vous aviez raison ! regardez ma lettre d'hier comme non avenue et brûlez-la. Je ne puis être que l'ami de cet ange de douleurs ; mais, je le serai de cœur et d'âme, trop heureux de mettre tout mon dévouement au service de la plus charmante, de la plus parfaite des femmes ! »

Tandis qu'il prenait ainsi courageusement son parti, Sténie se flattait d'avoir bien travaillé pour Hélène ; ni l'un ni l'autre ne se doutaient des conséquences de leur simple entrevue.

En donnant des ordres sur la terrasse au fidèle Francillon, Georges s'était trouvé, par hasard, en face des larges fenêtres de la bibliothèque. Il avait la vue longue, et saisit, sans en rien perdre, la petite scène qui s'y passait. Rien ne lui échappa, ni le sérieux et l'intérêt avec lequel Sténie parlait, ni le trouble de Christian. Lorsque celui-ci porta les mains de la jeune femme à ses lèvres, M. de Fleynac eut un tel mouvement de rage qu'il fit deux pas en avant pour se précipiter vers eux. Un mot de Francillon, tranquillement occupé à prendre ses mesures, le rappela brusquement à la réa-

lité. D'ailleurs Christian venait de sortir et madame d'Éricey avait quitté la bibliothèque.

Georges resta comme pétrifié. Il congédia le jardinier stupéfait et s'enfonça dans les allées solitaires du bois, en proie à un farouche désespoir. Sténie était devenue sa seule pensée, sa vie ! Il l'aimait avec une passion augmentée par l'amertume de ses regrets, de ses reproches envers lui-même ! comme elle l'avait aimé ! avec quelle patience et quel dévouement ! mais, une autre affection la touchait enfin ; et lasse de souffrir sans espoir, elle laissait son cœur se rattacher à un sentiment jeune, plein d'espérances et d'avenir ! Quoi de plus juste, de plus naturel ? lui, malheureux forçat, était à tout jamais enchaîné par sa propre faute !

— Pauvre ange ! disait-il en lui même ; elle m'a presque donné sa vie. Vais-je donc troubler de mes tortures les premiers jours de son bonheur ? et cependant comment cacher les frémissements, la fureur, qui m'agitent, quand ce jeune homme s'approche d'elle ? Quelque jour, je ne me contiendrai plus. Il faut partir ! il le faut !

Georges se dirigea vers l'appartement de son père, décidé à lui parler de ce départ nécessaire et à quitter les Roques au plus tôt. En passant devant le salon, des exclamations de surprise et

d'horreur frappèrent son oreille. Il s'approcha. Sténie assise, les mains jointes, lisait tout haut une lettre déployée devant elle. Le comte et Christian écoutaient. Leurs traits contractés exprimaient une douleur poignante. La jeune femme s'arrêtait de temps à autre, pouvant à peine continuer sa lecture. Georges entra pour s'informer de ce qui arrivait et elle s'écria :

— O Georges ! quels malheurs ! quels crimes ! quelle honte pour notre pays !

Elle disait vrai, quels crimes ! quelle honte ! on venait de leur envoyer de la ville la nouvelle de la prise de Paris, des incendies de la Commune, et de ce comble de l'horreur et de la barbarie, qu'aucune épithète ne suffit à flétrir : l'assassinat des otages !

Georges resta atterré comme les autres, c'était si affreux, que les peines particulières en furent effacées pour le moment. Ces meurtres absorbaient toutes les pensées ; on avait oublié les incendies, mais, en reprenant sa lettre, Sténie donna quelques détails à ses amis.

« L'Hôtel de Ville était en cendres, on avait sauvé le Louvre à grand'peine ; les Tuileries étaient détruites, ainsi que le conseil d'État et une partie de la rue de Lille dévorée par les flammes. »

Georges écoutait attentivement; il vit, à ces derniers mots, Sténie lever vers Christian un regard d'angoisse et de terreur. Celui-ci parut comprendre parfaitement; il se pencha sur la lettre et demanda :

— Indique-t-on les numéros ?

Madame d'Éricey secoua la tête négativement.

Il n'y avait là rien de bien extraordinaire, mais quelle entente entre eux ! ils avaient un secret et un coup d'œil leur suffisait pour se comprendre ! Georges en pâlit et, dans son irritation, questionna Sténie.

— Qui vous intéresse donc tant, rue de Lille ?

Elle changea visiblement de couleur.

— Nous connaissons tant de monde dans ce quartier-là ! répondit-elle, en rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

Georges se détourna et se promena avec son père dans la bibliothèque.

— Monsieur Christian, dit Sténie, dès qu'ils furent hors de portée, cette malheureuse femme.. cette adresse, précisément dans cet endroit fatal ! elle était trop malade pour quitter son lit, disait-elle : mon Dieu, quelle horrible idée !

— Cela m'a frappé comme vous. Avez-vous quelque moyen d'en savoir quelque chose ?

— Oui, j'ai à Paris un concierge très sûr,

je puis l'envoyer aux nouvelles, en lui donnant le nom supposé d'Hélène.

— C'est cela, écrivez tout de suite.

Sténie se leva pour suivre ce conseil et rencontra les yeux foudroyants de Georges : ce colloque, dont il n'entendait pas un mot, le mettait hors de lui.

— Devinerait-il ? se demanda-t-elle.

Et elle passa près de lui, la tête baissée, sans s'arrêter.

— Ces nouvelles me décident, dit Georges à son père ; demain ou après-demain, au plus tard, je partirai pour Paris ; bien des affaires m'y appellent et je ne serai pas fâché de voir de près les effets de cette catastrophe.

— Je n'ai rien à opposer à cela, répondit le comte. Sténie aura peut-être aussi besoin de vous, là-bas.

— Sténie semble tourner sa confiance d'un autre côté !

Georges ne put empêcher une grande amertume de percer dans ses paroles.

— Pauvre enfant ! dit le comte, il serait bien temps qu'elle trouvât un peu de bonheur dans cette vie, où nous ne pouvons lui en donner que l'ombre, Georges !

— Et croyez-vous que... vraiment.. elle et lui...

— J'en sais trop ! répondit le père, en le regardant gravement. C'est un bon et gentil garçon, bien élevé et honnête ; elle aime sa famille, il peut lui plaire et nous devons le désirer, car, qu'avons-nous à lui offrir, à cette pauvre petite !

Georges s'appuya sur le canapé, où il croyait encore la voir ; son père lui passa le bras autour des épaules et penchant vers lui sa tête blanche, l'embrassa tendrement.

— Allons, Georges ! dit-il, du courage, pas de faiblesse !

— Oui, mon père ! pour vous ! pour elle, vous avez raison !

Il se redressa et accompagna le vieillard dans son appartement.

La soirée fut monotone ; personne ne parla beaucoup. Les nouvelles du jour faisaient naturellement le sujet de la conversation. On se retira de bonne heure ; la partie du matin servit de prétexte à toutes les fatigues.

Dans la matinée du jour suivant, Georges fut appelé dans une métairie voisine, par une affaire. Il rentrait à dix heures et demie, lorsque Francillon vint à sa rencontre.

— Madame m'envoyait vers vous, monsieur Georges. M. de la Chesnoye est obligé de partir

pour Paris. Le train passe à midi ; on va dîner plus tôt.

Georges ressentit une joie involontaire ; il trouva Sténie dans le salon.

— Voilà du nouveau ! lui dit-il.

— Oui vraiment. M. Christian a reçu une lettre de son père ; une maison, appartenant à son oncle, se trouve parmi les incendiées de la rue de Lille et M. de la Chesnoye engage son fils à s'y rendre sur-le-champ.

Elle ne semblait pas autrement chagrine, mais un peu préoccupée. Christian survint.

— Tout est prêt, dit-il, me voilà presque en route. Quel ennuyeux contretemps ! venir me raccourcir un séjour si précieux. Je ne me consolerais pas si.....

Un regard de Sténie l'avertit et l'arrêta ; il se tourna vers Georges.

— Ma curiosité va être satisfaite, lui dit-il ; je paie cette satisfaction assez cher, il est vrai ; mon oncle fait là une perte considérable et, comme son héritier présomptif, je devrais être très contrarié ; mais dans des moments pareils, les intérêts matériels semblent tenir peu de place. J'en veux moins au pétrole d'avoir dévoré sa maison, que de m'enlever d'ici.

Georges fit un effort pour répondre affectueuse-

ment à celui dont il ne pouvait oublier les services. Le vieux comte se montra excessivement aimable pour leur hôte et l'engagea à revenir à la Bélourde aussi bien qu'aux Roques. L'expression de sa bienveillance fut presque paternelle; tous conduisirent le jeune homme à la gare.

Christian avait les yeux humides et les traits altérés, lorsqu'il vint dire adieu à Sténie, qui était restée dans la voiture. Georges la vit lui remettre un petit paquet en disant :

— Souvenez-vous..... tout ce qu'il faudra..... à bientôt, j'espère.

— Comptez sur moi toujours. Que Dieu vous conserve!

Et le pauvre garçon s'élança dans le wagon.

Au retour, Georges surveilla Sténie avec une attention jalouse. Elle n'était point attristée. Peut-être même crut-il lui voir, dans le courant de la journée, un air de bien-être et dans les yeux, par moments, comme un rayon d'espoir; tout est aliment à un feu ardent et pour ce malheureux, chacune des nuances si bien saisies par son angoisse l'augmentait et la rendait plus amère; il y trouvait la preuve du penchant décidé de son amie pour Christian.

— Elle entrevoit une vie nouvelle! se disait-il, la séparation lui paraît supportable, parce qu'elle

prévoit le retour dans des conditions heureuses.

Il découvrit encore en elle, pendant la soirée, quelque chose de plus doux, de plus tendre et caressant que de coutume, envers son père et envers lui ; son agitation y lut le reflet d'une joie intérieure, peut-être le désir de leur adoucir un changement prévu ! Les paroles de son père lui revenaient sans cesse : « Nous devons le désirer. » Il en reconnaissait la vérité, mais, la perdre tout à fait ! la voir appartenir à un autre ! A cette pensée la tempête bouleversait son âme. Jamais, jamais, elle ne lui avait paru aussi délicieuse ; chacune de ses expressions remuait en lui un monde d'émotions et d'enchantements, et ce supplice s'attaquait à toutes les fibres de son être.

Le surlendemain, il arriva une lettre de M. de la Chesnoye. Sténie en lut quelques passages à ses amis ; ils avaient trait à l'état déplorable de Paris. Après avoir reçu cette lettre, elle ne parut ni plus ni moins satisfaite. Le jour d'après, nouvelle épître. Cette fois, madame d'Éricey en raconta fort peu de chose et fut très préoccupée pendant quelque temps. Elle reçut des lettres chaque matin et son absorption augmenta tellement, que le comte lui-même s'en alarma.

— Je ne sais ce qu'elle a, dit-il à son fils ; elle

rêve sans cesse ; elle reste sans rien faire, silencieuse, dès que vous n'êtes plus là. Un sujet sérieux peut seul l'occuper ainsi. Sténie n'est pas comme cela sans motifs.

Enfin, un jour, à l'heure du dîner, madame d'Éricey arriva en retard ; son visage altéré et agité frappa M. de Fleynac. Elle parla peu, pendant le repas, et revint à pas lents dans le salon, où elle s'assit en silence. Ses deux amis la regardaient très surpris.

— Je vais vous étonner beaucoup, dit-elle soudainement, comme avec un effort. Je pars demain pour Paris.

— Comment ! pourquoi ? s'écria le comte.

— J'y suis appelée par une affaire très importante et...

— Mais vous ne voyagerez pas seule, reprit le vieillard. Je vous accompagnerai ou Georges...

— Merci, cher ami ; je sais que vous le feriez tous deux volontiers pour moi. Mais, cette fois, ce n'est pas nécessaire. Je ne passerai que peu de jours là-bas et reviendrai presque aussitôt. Si j'avais besoin de vous, je réclamerais tout de suite votre secours.

Elle avait un peu hésité, en répondant ainsi ; elle sentait l'œil de Georges sur elle et cela la troublait.

— Comme vous voudrez, répondit le comte. Êtes-vous sûre de trouver ce qu'il vous faudra en arrivant ? tout est bien désorganisé dans cette pauvre ville.

— Oui ; j'ai télégraphié au concierge du Cours-la-Reine de venir me prendre à la gare et de tout préparer pour me recevoir. C'est facile, puisque je ne serai là qu'en passant.

Georges écoutait, en se mordant la moustache involontairement.

— Elle va le rejoindre, lui criait une jalousie folle. Elle va le retrouver là-bas.

Il ne dit pas un mot ; sa fureur intérieure était trop grande. S'il eût parlé, la raison lui eût peut-être échappé, et il sortit pour ne pas éclater. Soit que ce départ inattendu et l'étrange refus de Sténie eussent contrarié le comte, soit que la chaleur orageuse de la journée le rendît malade, il fut pris le soir d'une violente migraine et se retira chez lui, peu de temps après le souper. Sténie et Georges restèrent tête à tête. Madame d'Éricey était très fatiguée. Les préparatifs de son voyage, l'orage qui planait dans l'air l'avaient accablée. Elle s'étendit sur son canapé et pria Georges d'éloigner les lampes, dont l'éclat blessait sa vue. Il le fit et le silence régna pendant quelques instants.

— Vous êtes bien lasse ! dit enfin Georges qui, assis près de la chaise longue, n'avait cessé d'observer son amie. Est-il prudent de partir ainsi ?

Elle le regarda avec une expression qui le troubla jusqu'au fond du cœur. Quelle tendresse, quelle pitié, quelle flamme contenue, sous ces longs cils noirs qui semblaient cacher un mystère.

— Il faut que je parte, Georges. Le repos, peut-être le bonheur....

— Grand Dieu, s'écria-t-il, dans un tourbillon de sentiments où sa raison disparut tout-à-coup ; allez-vous me faire le confident de vos amours ?

Sténie ouvrit ses grands yeux, dilatés par la surprise.

— Que dites-vous, Georges !

— Me croyez-vous aveugle ! pensez-vous que vos agitations, vos nouvelles joies, vos nouvelles espérances m'échappent ? O Sténie !

— Ne parlez pas d'espérances, dit-elle d'une voix tremblante. C'est encore un crime entre nous !

— Oui ! c'est moi qui l'ai voulu, je le sais ! je vous ai perdue par ma faute et maintenant je vais vous voir appartenir à un autre, lui donner cet amour que j'ai repoussé et sans lequel je ne peux plus vivre.

— Georges, Georges ! s'écria Sténie, hors d'elle

de l'état où elle le voyait; non, vous ne le croyez pas! moi! en aimer un autre... Oh! que me faites-vous dire!

— Quoi, vous ne partez pas pour le rejoindre? Sténie! s'écria-t-il en se jetant à genoux devant elle; mon seul vrai amour, dis que tu ne l'aimes pas, que tu es à moi, à moi seul! que tu ne seras jamais qu'à moi!

Il l'avait prise dans ses bras; il la serrait contre sa poitrine. Entraînée par la passion puissante qui l'égarait lui-même, ne pouvant plus ni raisonner ni résister, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Georges, en murmurant.

— Toujours, et comme toujours, à toi!

Le vertige saisit Georges; il la pressa contre lui, ses lèvres brûlantes rencontrèrent celles de la pauvre enfant... Cette âme pure entrevit l'abîme.

— Georges! O mon Dieu, sauvez-moi! murmura-t-elle.

Il la sentit glisser dans ses bras, inerte comme une morte, le visage envahi d'une paleur livide. Il la reposa sur le canapé; elle était évanouie.

En un instant, Georges bouleversé eut appelé toute la maison au secours de Sténie. Sarah et ses femmes s'efforcèrent de la ranimer, mais, rien ne réussit. On courut chercher le docteur. Il arriva promptement et la trouva encore sans

connaissance. Il fallut longtemps pour la sortir de cette syncope. Quand un souffle de vie lui revint enfin, ses facultés ne reprirent que lentement. Il lui restait un grand trouble, une torpeur languissante, où elle ne pouvait que sourire au comte et à son fils, pendant une partie de cette nuit d'angoisse. Pourtant, vers le matin, elle parut mieux et tomba dans un sommeil assez paisible. Sarah veillait dans le salon. Le médecin fit sortir tout le monde et MM. de Fleynac passèrent avec lui dans la bibliothèque. Il était très grave et très triste.

— Ceci n'est pas une défaillance ordinaire, leur dit-il. Je ne puis vous le cacher, cette crise est très sérieuse et me laisse peu d'espoir. Voilà longtemps que la santé de madame d'Éricey s'use peu à peu. Je l'avais prévenue et engagée à de grands ménagements. Mais, je m'attendais à ce qui arrive aujourd'hui !

Georges, abîmé dans sa douleur, ne faisait pas de questions ; la tête enfouie dans les coussins d'un fauteuil, il sentait que tout était perdu.

Son père, désolé, écoutait l'arrêt du médecin.

— Quelques heures, peut-être !... disait celui-ci et personne n'y peut rien !

Il les quitta pour se rendre dans une chambre

préparée pour lui et le père et le fils restèrent ensemble. Assis l'un près de l'autre, appuyés l'un sur l'autre, ils passèrent la fin de cette nuit terrible, allant de temps en temps écouter à la porte du salon. Le docteur avait défendu de transporter la malade.

Elle reposait assez tranquillement. Sarah leur assura qu'elle semblait mieux. Le comte, alors, alla chercher un peu de sommeil; Georges ne put se décider à quitter la bibliothèque.

Ce fut là que Sarah vint l'appeler, vers huit heures du matin. Sténie s'était réveillée et le demandait.

— Elle ne paraît pas souffrir, dit Sarah au malheureux dont le regard l'interrogeait. Mais, elle est si faible! nous lui avons passé un peignoir avec bien de la peine. On sent son cœur battre sans mesure.

Georges fit un effort et la suivit, à peu près calme en apparence.

Sténie lui sourit et lui tendit la main. Elle avait l'air d'un ange, dans sa blanche robe, enveloppée d'une couverture de mousseline.

— Pardon! pardon! murmura t-il en pliant presque le genou.

— Tout est pardonné, cher ami, si j'ai à pardonner, dit-elle d'une voix faible et entrecoupée.

Les choses de ce monde ne sont plus pour moi. Je m'en vais, Georges, et je bénis Dieu de m'appeler dans une autre vie, où je pourrai vous aimer sans crime ; peut-être veiller sur vous !... cher ami, ce voyage, il était encore pour vous. J'allais trouver Hélène mourante, qui me demandait. Christian l'avait cherchée à ma prière... et découverte chez de bonnes sœurs... On l'avait portée là, après l'incendie, dans un état pitoyable. Elle voulait me voir avant de mourir. Peut-être vivra-t-elle et, moi, je la précéderai là-haut... Que la volonté de Dieu soit faite !

Georges pleurait en serrant cette main tremblante.

— Pauvre ange ! dit-il en étouffant un sanglot, sachez au moins que, depuis bien longtemps, je vous ai aimée par-dessus tout, que je n'ai vraiment aimé que vous !

— Chut ! nous n'avons pas le droit de parler ainsi. Oh ! qu'il eût été doux de vous avoir à moi pour l'éternité !

Elle parlait avec peine, mais semblait calme et paisible.

— Dieu nous réunira peut-être, ajouta-t-elle... Il est si bon !

Lorsque Sarah rentra et fit signe à Georges de sortir, Sténie le laissa aller en le suivant des yeux.

Puis l'assoupissement la reprit.

Deux heures après, elle ouvrit les yeux. Le comte était assis et le docteur debout, auprès du canapé. Georges, penché vers elle, paraissait guetter son réveil.

— Toujours là ! lui dit-elle avec un sourire angélique.

Le docteur tâta son pouls, écouta son cœur.

— Parlez-lui, dit-il à l'oreille de Georges ; rien ne peut plus lui faire de mal !

Georges s'agenouilla devant elle, tandis que son père et le médecin s'éloignaient discrètement.

— Sténie ! je suis libre ! je suis à vous !

— Quoi... elle... pauvre femme...

— Oh ! ne parlons plus d'elle... une lettre nous l'apprend... je suis à jamais à vous !

Elle eut dans les yeux une lueur du paradis.

— A moi ! devant Dieu, pour l'éternité !... oh non, non, Georges, je ne veux pas engager votre vie.

— Ma Sténie ! mon seul vrai amour ! s'écria-t-il, moi je te l'engage, cette vie que ta seule pensée remplira désormais. Elle sera uniquement à toi et à Dieu, en qui nous nous retrouverons, auprès de qui toute mon âme te suivra ! Écoute-moi ! si Dieu ne te rend pas à nous, je jure de me vouer à son service et de travailler ici-bas à t'aller rejoindre là-haut !

Elle se souleva, par une force surnaturelle, et joignant ses deux mains sur celle de son ami, murmura tendrement :

— O Seigneur, qui m'avez gardée digne de ce pur amour, recevez-moi maintenant ! vous avez exaucé tous mes vœux !

Et elle retomba dans une nouvelle défaillance.

Elle revint à elle pourtant ; et pendant la journée ces crises recommencèrent encore. Chaque fois, la faiblesse de la pauvre femme augmentait, mais elle semblait heureuse comme les anges. Elle tenait la main de Georges et lui disait quelques mots de tendres remerciements. Elle souriait à son vieil ami, en lui disant qu'elle l'attendrait là-haut. Quand vint le soir, après avoir reçu les consolations de la religion, elle vit au travers de la grande baie la lune, dans le ciel de saphir, jeter sa lumière argentée sur la terrasse ; un parfum de fleurs arrivait dans le salon, Sténie sortit de la torpeur qui l'envahissait.

— Porte-moi sur la terrasse, comme lorsque nous étions enfants, dit-elle à Georges ; je ne pèse pas beaucoup plus !

Il la prit dans sa couverture de mousseline ; suivi du vieux comte, il la posa sur le banc près du parapet et la soutint dans ses bras.

Elle regarda longuement le village endormi, la rivière où se reflétait le ciel et aspira comme un parfum, l'air embaumé, puis levant les yeux vers Georges, dont l'épaule supportait sa tête :

— Que c'est beau, dit-elle, et qu'il est doux de mourir ainsi, près de ce que l'on aime le mieux au monde. Adieu, vieil ami ! (en lui tendant la main) puis :

— Georges ! murmura-t-elle, en tournant la tête et attachant sur lui son regard mourant, Georges, là-haut !

Et rapprochant son pauvre petit visage, elle exhala sur les lèvres de l'ami bien-aimé cette âme qui n'avait été qu'à lui.

Il fallut longtemps à l'infortuné pour se persuader que c'était là le dernier sommeil. Quand il vit, pourtant, tous les efforts inutiles, il s'assit auprès de la pauvre femme, plus belle que jamais sur sa couche funèbre. Son père était là aussi, accablé et brisé ; il considérait son fils, absorbé dans sa contemplation, mais calme, cependant, et comme perdu dans une prière intérieure.

— O mon pauvre enfant ! s'écria-t-il involontairement, tu as passé à côté du bonheur.

— Non, mon père ! répondit Georges avec un

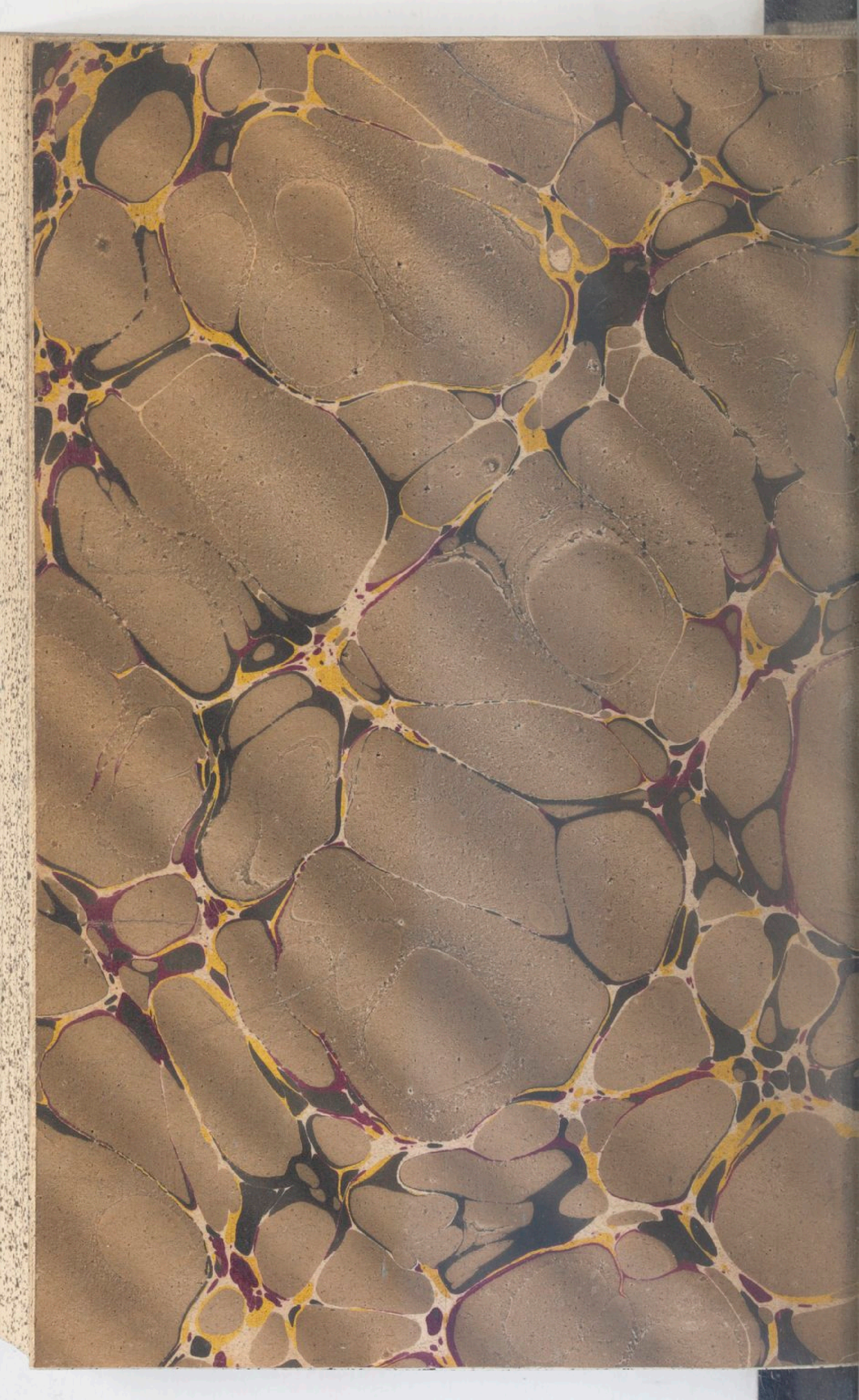
regard grave et serein. Elle vient de m'en montrer le chemin!

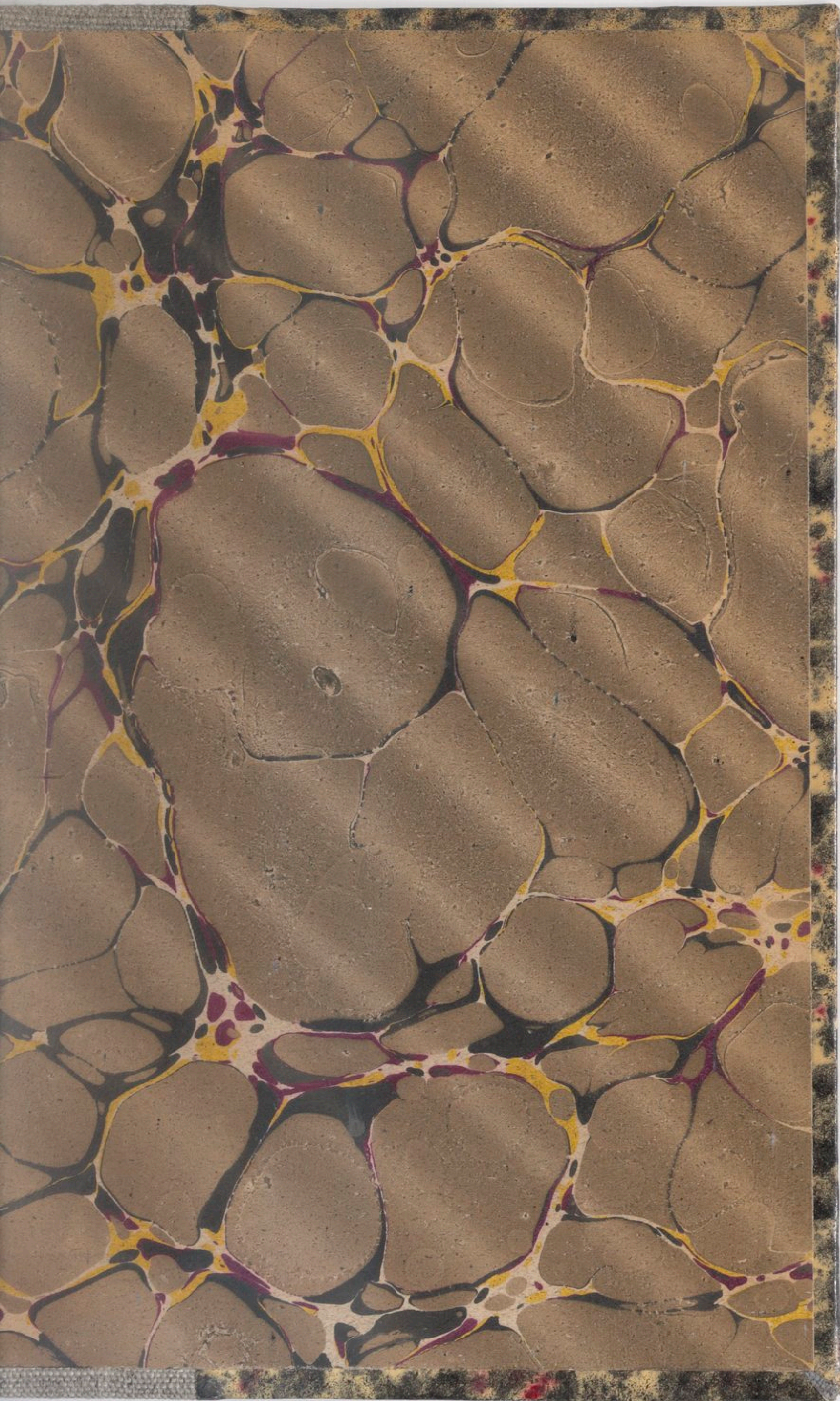
Pendant deux ans, Georges a vécu pour son père, uniquement occupé d'adoucir la vie du vieillard et de faire du bien autour d'eux. Puis, lorsque le comte est allé rejoindre Sténie, il est entré dans les ordres.

Sa fortune a été employée en fondations et en aumônes; les Roques sont devenues un hospice et un refuge pour les vieillards, selon le vœu de Sténie. Une somme considérable a été envoyée aux la Chesnoye pour les bons fermiers, et une autre, pour fonder au Rendez-vous de chasse un hôpital et une chapelle.

Le cœur plein de son amie, Georges attend en servant Dieu, qui est à la fois le maître et le père, le moment de la délivrance et de la réunion!







BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00727654 7